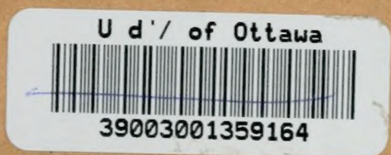

U d'/ of Ottawa
39003001359164

HÉLÈNE VACARESCO

LE

RHAPSODE

DE LA

DÂMBOVIȚA

CHANSONS, BALLADES ROUMAINES

RECUEILLIES PAR

HÉLÈNE VACARESCO



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31



LE RHAPSODE

DE LA

DÀMBOVITA

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

DU MÊME AUTEUR

CHANTS D'AURORE. Poésies. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr

(Couronné par l'Académie française.)

L'AME SEREINE. Poésies. 1 vol. in-18. 3

JÉHOVAH. Poème de CARMEN SYLVA. Traduction, en vers par HÉLÈNE VACARESCO. 1 vol. 2

HÉLÈNE VACARESCO

LE RHAPSODE DE LA DÀMBOVIȚA

CHANSONS, BALLADES ROUMAINES

RECUEILLIES PAR

HÉLÈNE VACARESCO



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31





PRÉFACE

CES *chants ont été recueillis dans les villages qui entourent notre demeure et les plaines où les paysans travaillent. Avant de m'être révélés ils ont plané sur la vie des générations sans nombre. Ils appartiennent à l'innombrable deuil et l'innombrable joie que, dans le cours des siècles, les âmes leur ont enseigné. Ils ont parlé à ces âmes le langage épars de la Nature. Ils ont flotté comme des mythes de bouche en bouche et dans l'espace. Ils ont été le verbe libre qui se colore et s'évanouit tour à tour. Les jeunes filles se les redisent le soir autour des foyers, tandis que les quenouilles appuyées au creux de leurs poitrines sentent s'émouvoir leurs cœurs. Et selon une vieille coutume, quand l'une d'elle s'arrête à bout de mémoire ou*

d'inspiration, elle jette son fuseau à la compagne assise en face d'elle et la chanson renaît.

La part de l'improvisation est donc aussi grande dans ce recueil que celle de la tradition. Les rythmes dont les femmes enveloppent les nouveau-nés sont sans doute ceux qui, par la voix de leurs mères, les enveloppaient. Mais le jet de poésie native s'élance parfois et déborde la source.

Le centre de la sensibilité d'une nation est dans le cœur du peuple. C'est donc chez la paysanne que nous trouverons, en son développement entier, cette passion de la maternité qui pour toute Roumaine est la plus absorbante et la plus exaltée. Pour se réjouir de l'enfant comme pour le pleurer, elle tiendra à honneur de découvrir des accents qui n'auront jusque-là servi à aucune naissance, à aucunes funérailles; des hymnes vierges, purs comme son bonheur, ou infinis comme son désespoir. Les lignes simples de nos horizons forment des âmes ferventes et graves. Une lutte sans fin contre l'acharné climat où les cinglantes tombées de neige succèdent vite aux violences du soleil; et dans le passé, l'effort vaillant qui a empêché cette poignée de latins égarés au sein de la barbarie de s'y fondre, ont créé une race de passivité robuste et de silencieux vouloirs. Leurs visages reproduisent le profil dur et les courbes nettes des médailles. Leurs paroles rares font surgir des symboles où, très transparente, la pensée apparait.

« As-tu des enfants ? » demandai-je à une paysanne un jour.

« Deux sapins... autrefois... mais la tempête... » Et d'un geste qui élargissait l'espace, elle me montra à la fois le vol de l'ouragan et celui de l'inévitable faux.

Les vieux usages, les superstitions, les mythes affluent dans leur vie quotidienne comme dans leurs discours. La Divinité même est pour eux subordonnée à ces pratiques qui cherchent à demeurer pieuses malgré le paganisme originel dont elles sont embellies. Pour être compris et aimé, le rhapsode, je le sens, devrait posséder le don d'évoquer la multitude humble et lointaine qui l'a écouté. Il devrait, contre le lucide ciel d'Orient qui semble toujours près de défaillir sous l'étreinte de la lumière, dresser des silhouettes blanches aux allures cadencées, montrer ces hommes qui donnent aux travaux coutumiers la grandeur d'un rite inconscient, évoquer tout ce peuple de léthargique ardeur dont les yeux sont pleins de fièvre et de songes somnolents. Les routes taciturnes portent l'empreinte de leurs pieds nus, et le soleil les brûle et la rivière passée à gué les rafraichit. La nature s'unit à leurs âmes parce qu'elle les sait muettes comme ses propres mystères et comme elle troublées avec harmonie ou silencieusement. Parfois c'est du seuil des cabanes auxquelles les roseaux font une toiture palpitante que s'échappe la mélopée. Invisible et omniprésente elle se répand au loin sur la plaine ou bien des vallées infinies, elle monte, longue et fluide comme une onde et envahit les hameaux. Et toujours pour la jeter dans l'air qui la pénètre, il y a quelque forme droite à son seuil obscur.

quelque noble tête voilée de femme, ou le front d'un vieillard ployant sous le lourd bonnet de fourrure, la căciulă dont il est si souvent question au cours de ce livre.

La nuit va venir. L'homme n'est point rentré des champs encore. Sa femme l'attend. Le puits grince au bord de la route. Dans la cour où les bœufs ruminent le foyer improvisé s'est allumé. La fillette, vêtue d'une longue robe rouge où rutilent des lueurs d'or, évente la flamme de son tablier bleu. Le ciel est rose. Le croissant fluet. Une nostalgie obscure extasie les cœurs de ces candides inspirés, un instinctif retour vers les aïeux pour qui, dans le même décor, l'heure brillait la même, un appel à la Vie que traverse l'appel à la Mort, et le chant fleurit solennel et gracieux à la fois. La joie n'y intervient que sous sa forme réellement humaine, avec un sourire éphémère et planant entre le regret et le désir. D'ailleurs, pour ce mot de désir, les Roumains possèdent le délicieux mot : dor, *qui, en une seule syllabe, réunit la douleur et le vœu.*

Et j'ai recueilli ces chants avec dévotion.

Souvent, dans la plaine vaste, à l'aube des étoiles, quand seul arrivait jusqu'à nous le son d'une flûte de pâtre éloigné, assise sur les tas de maïs qui, pyramides d'or fauve, bosselaient la terre alentour, j'écoutais parler entre elles les jeunes filles. J'ai mis ici l'écho de leurs causeries fraîches et nuancées. Et j'écrivais à la hâte aux marges des livres, sur des feuillets épars, je saisissais les paroles fuyantes qui brisaient le silence et, lorsqu'elles s'étei-

gnaient, le laissaient tout imprégné de leur prestige mouvant. J'écrivais vite et à la dérobée, car mes compagnes redoutaient mon travail et ma passive curiosité. Elles souhaitaient à leurs immortelles chansons de devenir périssables. Naïves vestales de cette flamme de poésie, elles la dérobaient jalousement à mon admiration. Et je découvris chez les hommes aussi cette angoisse de ne point se révéler. Ce frisson de la personnalité ancestrale qui se dérobe entrava mes recherches souvent. Peu à peu je gagnais à leur contact le respect des rythmes voilés. Très longtemps le Rhapsode n'a chanté que pour moi seule ses hymnes d'ombre et de clarté.

Sur des marges de livres, sur des feuillets de hasard, ces chansons ont été écrites palpitantes encore des lèvres qui les livraient.

Et sur-le-champ je les traduisais en français, car entre toutes, cette langue m'est chère et suit avec le plus de grâce et de précision l'allure de ma pensée. Plus tard, je me préoccupai de leur donner la forme qui, à mon avis, leur convient le mieux, de les fondre en un semblant d'unité. Ce travail me coûta d'incessants labeurs et demeura secret jusqu'au jour où je le montrai à Carmen Sylva. La reine à son tour, et d'après ma version, traduisit le Rhapsode en allemand et en donna avec la collaboration de Miss Studelle (Mrs Harrisson), une admirable traduction anglaise.

En Allemagne comme en Angleterre ces chants furent

accueillis avec un enthousiasme émerveillé. La presse d'outre-Manche alla même jusqu'à leur décerner des louanges où les noms d'Homère, de Sophocle et d'Ossian furent prononcés. Bien que mon humilité se défende contre ce souvenir, il ne me siérait point de cacher au lecteur que, dès la première heure, des accusations trop glorieuses pour moi ont surgi autour de ce livre tendant à me l'attribuer. De toutes mes forces je les repousse, mais dans le cas où elles se renouvelleraient, je suivrais le malicieux conseil de mon vénéré et cher maître Leconte de Lisle : « Acceptez toujours, » me dit-il, lorsque tout éplorée et indignée je lui contais le dangereux honneur dont on cherchait à m'accabler ; « seulement ne comptez pas que les poètes et les littérateurs vrais s'y trompent. » Et avec un sourire de finesse et d'amertume il ajouta : « Vous seriez un monstre, *plus qu'un génie, si vous étiez l'auteur d'un pareil volume... »*

Le culte des morts constitue chez nos paysans une religion à part. Ils n'infligent jamais aux disparus l'oubli injurieux. Leurs aumônes sont distribuées au nom des morts. Au nom des morts les femmes portent des amphores pleines d'eau aux malades et aux vieillards. Les symboles touchants fleurissent autour des tombeaux. Et dans ce culte tout est clair, tendre, lumineux, dépouillé de l'horreur qui, en général, entoure le trépas. La douce âme est vénérée, mais on la traite familièrement, on l'associe aux peines et aux jouissances terrestres, on lui assure qu'elle y a toujours sa part. Entre la Vie humaine et la Vie éternelle dont le dogme lui

est précieux, le paysan imagine une vie étrange qui retient les disparus ici-bas tout en leur accordant les privilèges de la Mort. Une attendrissante compassion préside au commerce qui s'établit entre le vivant et le trépassé.

On dirait que mutuellement ils se plaignent; leur pitié est discrète, ou à peine s'énonce quelquefois en confuses lamentations où la Vie plaint la Mort, où la Mort plaint la Vie. Ces chants funèbres dont le dernier souffle des moribonds est suivi et qu'en grand nombre j'ai consignés ici sont tragiques et hauts incomparablement. Je les ai entendus retentir après les agonies. Alors une des pleureuses pousse un hullulement monotone tandis que l'autre se répand en phrases onduleuses et bercées au balancement de son corps.

Tous les champs du Rhapsode sont précédés et clos par quelques lignes évocatrices et pourtant étrangères au récit tout à fait. Sont-elles là comme les images des indifférences qui traversent les heures noires ou les heures roses de nos destins, ou plutot survivantes des vieilles chansons disparues, ensevelies dans le mutisme des siècles, restent-elles enchainées à leurs vivaces sœurs? Je n'ai point voulu les séparer de la tige où, floraisons inconnues, elles se sont attachées. Leur apparition ingénue, la grâce qu'elles ont à envelopper, éclairer ou assombrir le récit, me les ont rendues chères autant qu'elles me sont restées impénétrables.

Ce livre est dédié à la memoire de deux mortes: à une aïeule,

à une enfant, à la mère de ma mère qui dort dans la terre roumaine, et à l'enfant que la Roumaine a pleurée.

Une auguste volonté que je ne saurais enfreindre l'a ordonné avec ferveur.

Soucieuse d'associer les poètes français, mes frères, à la joie intarissable que m'a fait éprouver ce miracle d'art candide et magnifique, je leur en fais ici le don et je prie la France hospitalière et amie de retrouver en ces pages l'âme d'un peuple, en la déclarant digne des épreuves de son passé comme des promesses de son avenir.

HÉLÈNE VACARESCO.





Dédicace de Carmen Sylva

A MON ENFANT

Tu l'as trop aimée, cette terre,
Et elle t'a prise dans son sein,
Pour qu'une terre étrangère ne t'arrache point à elle,
Et que nulle couronne étrangère ne pèse à l'or de tes cheveux
Elle t'a arraché à moi, cette terre,
Elle t'a prise, chère enfant du soleil.

Et depuis des années je demeure auprès de ta tombe,
Mais ta tombe ne répond pas.

Elle se tait devant moi,
Et je me tais alors, car ma souffrance est muette.
Ils m'ont demandé : Songes-tu parfois à elle ?
Et j'ai répondu : Non, je ne le saurais,
Et je chasse son souvenir.
Et ton souvenir, je le chasse,
Parce qu'il n'a pas meurtri mon corps
Aussi bien que mon âme.
Mais l'on m'a dit : C'était son droit pourtant,
Tu dois t'en souvenir !
Et maintenant je songe à toi.
Et il me semble que j'ai arraché
Le glaive enfoncé dans mon cœur,
Il me semble que le sang coule,
Et tu n'es plus là,
Avec tes grands yeux célestes qui plongeaient dans les miens.
Et tu me demandais : Es-tu heureuse, mère ?
Alors que j'avais la nostalgie dans l'âme
Et le tourment de n'avoir point de fils.
Et comme un appel du ciel, ta prière enfantine disait :
Envoie un frère, ô cher bon Dieu,
Envoie même deux petits enfants,
L'un sera pour ma mère,
L'autre sera pour moi.
Et quand le soleil entrait dans notre chambre,

Elle criait : Cher soleil,
Je baiserais avec tant d'amour le petit rayon de soleil;
Et tu t'agenouillais sur le plancher,
Tu baisais le rayon de soleil
Parce qu'il baisait tes cheveux d'or.
Au lever de la lune tu courrais vers moi et tu disais :
O mère, mère,
Le soleil s'ensoleille, il ensoleille le ciel,
Et le soir nous restions auprès de la fenêtre,
Et nous voyions les voitures par centaines passer avec leurs lumières.
Et tu disais : Regarde, mère, vois comme les étoiles sont nombreuses,
Et dans le ciel et sur la terre,
Et les chevaux courent parmi les étoiles.
O laisse-moi chevaucher une étoile,
Petite mère.
Et tu vis le vautour dévorer un cheval,
Tu avais des larmes dans les yeux ;
Et tu crias : Si le grand aigle
Voulait dévorer ma petite mère,
Je dirais au grand aigle :
Dévore-moi aussi.
Et je disais : Enfant, que tes joues sont rouges.
Et tu disais : Le soleil les baisa.

Quand je te conduisis aux bords du Rhin
Tu t'écriais toujours :
Est-ce bien là le Rhin, est-ce là le Rhin de ma mère?
Pourtant tu demandais à retourner vers ta maison,
Car ma patrie n'était pas ta patrie,
O mère, viens à la maison chez nous :
Viens : qu'on attelle huit chevaux et que le postillon
Nous reconduise chez nous à la maison.
Dans la montagne tu savais chaque sentier,
Et tu courais joyeuse comme l'oiseau vole,
Et tu franchissais le ruisseau, et tu jouais
Avec les flots, avec les fleurs;
Et tu riais de voir la rosée si étincelante,
Tu saluais la forêt en automne :
Adieu, montagnes, arbres, torrents,
Adieu à tous!
Et tu les embrassais tous et vers tous tu tendais les bras.
Je veux que tout, tout soit heureux,
Oui, je vous ferai heureux tous,
Mais lorsque vint l'hiver, lorsque les autres enfants mourraient
Dans tout le pays,
Ton cher visage s'affina
Tes yeux devinrent grands et tristes,
Et tu disais : Est-ce que la gelée
Descendra des étoiles où le bon Dieu demeure

Pour me glacer?
O non, ne me mettez pas dans le petit lit,
Car alors je m'y endormirais et je ne me réveillerais plus.
Donnez-moi de l'eau du Pelesch,
De l'eau fraîche, de l'eau bonne, de l'eau claire.
Tu murmuras dans la dernière nuit :
Fini, tout est fini !
Mettez-moi dans la belle voiture
Où ceux qui dorment deviennent bien portants ;
Mettez-moi dans la belle voiture à dormir sous les anges d'or.
Fini, tout est fini, as-tu dit cette nuit-là.

Je me suis souvenu !
C'était ton droit, ô mon enfant.
J'ai arraché le glaive,
Vois : la blessure est toute fraîche encore
Le sang palpite et je le croyais froid.
Ma main tressaille ; je me suis souvenue,
Mais la révolte s'éveille aussi
Et je blasphème contre cette terre,
Cette terre qui t'a prise à moi.
Voici, soudain la terre s'est entr'ouverte,
Elle me montre dans son sein
Tout le trésor de ses chansons.
Et je ne sais plus l'abandon,

Et j'ai oublié le silence
Qui m'oppressait.
Le sein de la terre s'est ouvert largement.
O mon enfant, de ta poussière sacrée,
Toutes les chansons ont fleuri,
Les chansons de cette terre que tu as tant aimée.

Nulle couronne étrangère ne pèsera
Sur l'or de tes cheveux ;
Tu ne demeureras point solitaire
Dans quelque pays étranger.
Car tu as trop aimé cette terre
Et elle t'a prise dans son sein,
Toi, la chère enfant du soleil !





DÉDICACE

A MA GRAND'MÈRE

Les chemins sont remplis de neige et nous allons par les chemins
En songeant qu'ils seront tous verts au mois d'avril.

Et tu es morte sans connaître mes chansons,
Et tu ne connais pas ma vie parce que tu es morte.
Et sans doute tu pries pour moi dans la tombe
Et tu te demandes : Que fait-elle dans la vie?
Et tu penses dans la tombe que je suis l'enfant qui n'a connu que le sourire.
Car c'est ainsi que tu m'as laissée sur la terre.

Et tu ne sais pas que je chante,
Et tu ignores que j'ai déjà pleuré
Et que je parle toujours de toi
Puisque tu es près de moi toujours.
Et puisque je garde à travers toute ma vie ton regard et le son de ta voix.
Et que je ne suis plus l'enfant qui n'a connu que le sourire.
Et que j'ai connu les pleurs,
Et plus jamais je ne vois l'endroit de ta demeure.
Et la demeure où tu m'accueillais ne m'est plus familière
Et je me sens étrangère parmi les hommes,
Toujours je songe à ton amour.
Et je n'ai plus trouvé d'amour parmi les hommes.
Depuis que ton amour s'en est allé dans la tombe.
Mais tu m'as dit : L'amour est bien plus fort que la poussière.
Et je demande à la poussière si l'amour lui survit,
Et la poussière répond : C'est vrai, l'amour est plus puissant.
Et tu ne sais pas que je chante, toi qui m'as appris à prier.
Et je te donne ces chansons
Et je les donne, car j'ai si peu de larmes à donner.
Je te les donne, ces chansons, pour qu'elles te parlent de moi dans ta tombe
Et qu'elles te disent : Non, elle n'est plus l'enfant qui n'a connu que le sourire.

Alors tu dormiras tranquille avec toutes ces chansons.
Et tu demanderas en les entendant :
Est-ce le bruit des semences qui germent, est-ce le pas léger des petits enfants au-dessus de ma tête?
Est-ce le bruit d'une prière lointaine qui vient ainsi jusqu'à mon cœur?
Et lors je dirai : Oui, Grand'Mère, c'est la rumeur des semences qui germent.
Ce sont nos pas légers au-dessus de la tombe,
Et c'est la voix d'une prière lointaine qui vient ainsi jusqu'à ton cœur.
Et tu me béniras dans ta tombe,
Et la terre bénira ta poussière,
Et tu diras à cette terre : Écoute, ce qui est né de moi te chante.
Et tu reconnaîtras le Cobzar qui s'en venait chanter devant ton seuil au lever de la lune,
Et le Haïduck qui porte un cœur de brave sous son manteau,
Et le fuseau de la jeune fille et les rêves de l'épouse,
Tu les reconnaîtras, toi qui as si souvent consolé
Et l'épouse et la jeune fille.
Et tu t'endormiras, Grand'Mère, dans les douceurs de mes chansons,
Car ces chansons, je te les donne
Pour que tu puisses croire encore que je suis un enfant joyeux

Qui n'a connu que le sourire,
Et que tu te demandes avec un sourire :
Que fait-elle dans la vie?
Et que tu ne saches jamais, Grand'Mère,
Combien j'y ai pleuré.

Les chemins sont remplis de neige et nous allons par les chemins,
En songeant qu'ils seront tous verts au mois d'avril.



CHANSONS DU COBZAR

Chansons populaires roumaines



Boceli. — Chansons des Morts

LE JEUNE HOMME

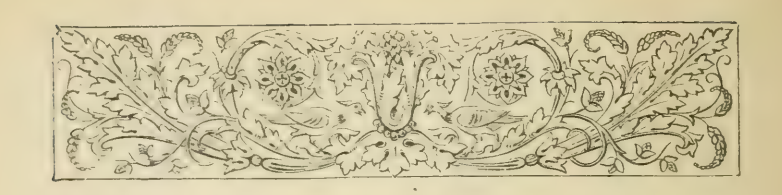
Comme tu dors, comme tu dors,
Le cheval a henni
La plaine l'a entendu,
La plaine s'en est étonnée.
Pourquoi hennis-tu si matin, bon cheval?
Le maïs s'est penché vers la terre,
La plaine, sa mère, l'a senti,
La plaine s'en est effrayée.
Pourquoi te penches-tu sans que le vent souffle,
Maïs, mon enfant fier?

Dans le village, en traversant la forêt avec les oiseaux,
Dans la maison, en traversant la cour avec les bœufs,
Dans la chambre, en franchissant le seuil de pierre,
Ce que tu verras, ne le dis pas,
Ce que tu verras, mieux vaudrait ne pas le voir,
Car tu souhaiterais d'être la pierre du seuil
Pour ne point voir cela.
Comme tu dors, comme tu dors.
Le ciel t'enviait à la terre,
La terre n'a pas voulu inspirer de l'envie au ciel,
Et parce que le ciel lui donne les joies du soleil,
Et les douceurs des étoiles,
Et les floraisons des pluies,
Elle t'a donné au ciel pour le remercier de tout cela.
Va-t'en au ciel, de la part de la terre,
Comme ce qu'elle avait de meilleur;
Va, avec toute la douleur humaine sur toi,
Va, avec toutes ses larmes,
Mais qu'il n'attende plus rien de nous,
Le ciel qui t'a demandé.
Demain la patrie aura ses jours mauvais
Et tu n'y seras point;
Demain ta fiancée voudra mettre un voile sur sa tête,
Et tu n'y seras pas;
Demain est pour toi comme un nid renversé.

Comme tu dors, comme tu dors.
Où est ton souffle?
Et le vent garde son haleine.
Où est ton regard?
Et nos yeux viennent regarder encore.
Tu as jeté la bêche et tu t'es couché pour mourir.

Comme tu dors, comme tu dors,
Le cheval a henni,
La plaine s'en est étonnée.
Pourquoi hennis-tu si matin, bon cheval?
Le maïs s'est penché vers la terre,
La plaine, sa mère, l'a senti,
La plaine s'en est effrayée.
Pourquoi te penches-tu sans que le vent souffle,
Maïs, mon enfant fier?





LA JEUNE FILLE

Elle est morte, elle est morte,
La gloire des jours s'en est allée,
Qui maintenant ira le matin réveiller le vieux puits sonore?
Qui répondra le soir en chantant à la voix dolente des brebis?
Qui fera résonner son rire clair par les sentiers?
Et rebondir le fuseau, et ressaisir le fuseau lorsqu'il s'échappe?

C'est pour elle que brillait le soleil;
Tu aurais mieux fait d'éteindre le soleil, mon Dieu.

C'est pour elle que le maïs avait des cheveux d'or;
Tu aurais mieux fait de prendre les cheveux d'or du maïs, ô mon Dieu.
C'est pour arriver à elle que le soir tombaient les étoiles,
Et la terre nous la prendra.
Chaque fois qu'elle passait dans les sillons fraîchement réunis
La terre lui disait : Belle fille,
Comme je voudrais t'avoir,
Te coucher dans mon sein
Où germent les racines.
Je fais tant de fleurs pour les plaines,
Des fleurs qui brillent au grand jour,
Que je veux une fleur pour moi seule,
Une fleur que je couvrirai,
Une fleur dont je me nourrirai.
Et la terre l'a prise,
Et la terre la tient entre ses bras.
Et la jeune fille répondait à la terre :
Bonne terre fraîche, ne me prends pas,
Ne me tiens pas dans tes bras.
N'as-tu pas assez des semailles qui frissonnent?
Et du pas léger des amants ?
Bonne terre fraîche, je ne veux pas dormir sous toi,
Mais je veux me couvrir la tête

Et devenir une épouse robuste aux travaux,
Et te donner la sueur de ma jeunesse,
Et faire de beaux enfants qui te cultiveront.
Bonne terre fraîche, ne me prends pas.
Mais la terre l'a prise,
La terre la tient entre ses bras.
La terre ne la rendra pas.

Elle est morte, elle est morte.
Qui maintenant ira le matin réveiller le vieux puits sonore?
Qui répondra le soir à la voix dolente des brebis?
Qui fera par les sentiers sonner son rire clair?
Elle est morte, elle est morte.





LE PETIT ENFANT

PLAINTE DE LA MÈRE

La rivière pleurait, mais je n'ai pas voulu
Entendre pleurer la rivière
Parce que je te portais contre mon sein.
Les étoiles du ciel avaient l'air triste,
Je n'ai pas voulu voir la tristesse des étoiles
Parce que j'entendais ta voix.

Les hommes me disaient : Nous sommes de misérables hommes,
Mais je n'ai point plaint les hommes misérables,
Parce que tu étais à moi.

Et tous, la rivière pleurante, les étoiles tristes, les hommes malheureux,
Ont dit à la tombe de te prendre,
Pour que, à cause de la mienne,
Je comprenne leur douleur.
Et voilà que je pleure,
Et voilà que je ne pleure,
Ni les chagrins des hommes,
Ni ceux de la rivière,
Ni ceux des étoiles,
Mais je te pleure, toi seul,
Je te garde avarement toutes mes larmes,
Car je bercerai mes bras vides,
Tristes de n'avoir plus de fardeau.
Et je chanterai sans oreilles pour m'entendre,
Et les oiseaux demanderont :
Pour qui chantes-tu?
La lune regardera et dira :
Qui berces-tu?
Et la tombe sera fière
Quand je serai maudite.
Et je l'aurai donné à la tombe
Et mes entrailles me reprocheront
D'avoir donné à la tombe
Ce qu'elles m'avaient donné.

Et je te verrai dormir
Et je ne saurai pas si ton sommeil est doux.
Et je demanderai à la tombe
S'il est doux le sommeil qu'on a en elle.
Mais toi qui sais que la tombe ne s'attendrit point,
Que la tombe aime à se taire.
Me répondras-tu à sa place?
Me diras-tu : Petite mère,
Que font les oiseaux dans les branches,
Et la rivière sur les cailloux,
Tandis que je dors?
Que fait ton cœur brisé,
Ton petit cœur, petite mère,
Tandis que je dors?
Le père crie-t-il toujours en conduisant les bœufs au labour,
Tandis que je dors?

La rivière pleurait, mais je ne voulais pas
Entendre pleurer la rivière,
Parce que je te portais contre mon sein.
Les étoiles du ciel avaient l'air triste,
Je n'ai pas voulu voir la tristesse des étoiles,
Parce que j'entendais ta voix.



CHANSONS DU SANG

Le sang du brave,
Le sang, le sang qui court dans les veines des hommes,
Comme les rivières dans les prairies,
Le sang a été jaloux
De la chanson des oiseaux
Et dit : Je veux chanter aussi.
Le sang a été jaloux
De la chanson du vent
Et dit : Je veux chanter aussi.
Quand le sang tombe sur la terre, il est noir ;

Noir est le sang qui tombe sur la terre.
Mais dans le corps du brave,
Le sang est rouge
Comme le fruit des fraisiers,
Comme les lèvres des jeunes filles,
Comme leurs ceintures du dimanche.
Et quand le lendemain sera jour de bataille,
Le brave dort
Mais son sang ne dort pas,
Son sang qu'il va répandre
Comme un nuage laisse tomber la pluie.
Rouge est le sang dans la poitrine du brave,
Et le brave l'entend parler
A travers son sommeil.
Et le sang dit :
Demain je sortirai
Comme le vin des étuves,
Et je teindrai de ma pourpre brûlante
Ce beau jeune homme.
Ah! comme j'aimerai sur lui
Me montrer au grand jour,
Moi qui toujours suis enfermé.
Lui ferai-je une belle couronne rouge au front?
Non, il a sur son front la câciulà lourde
Et, je ne veux point tacher,

La câciulà du brave.
Je ne veux pas non plus
Jaillir de son épaule
Appelé par les balles ennemies,
L'épaule porte le fusil,
C'est assez d'honneur pour elle.
Non, je veux sortir
Juste là où ton cœur bat,
Ton cœur vaillant, mon brave.
Et ta vie s'en ira avec moi
Comme une fleur sur les flots
Et tous tes désirs,
Mais non, ton renom de brave.
Et le sang rouge enguirlandera ton cœur,
Tandis que ta petite mère
Te pleurera les mains jointes.
La tache de sang sur ton cœur
Te sera plus douce que sa prière.
Tandis que ta fiancée
T'échauffera de ses larmes,
La tache de sang sur ton cœur
Te sera plus chaude que ses larmes.
Et quand les fleurs pousseront sur ta tombe,
Cette tache de sang sur ton cœur
Sera plus belle que les fleurs.

Et quand les vieux parleront
Des jeunes qui sont morts,
Cette tache de sang sur ton cœur
Sera plus fière sur ta mémoire
Que toutes les chansons.

Le sang est noir lorsqu'il tombe sur la terre,
Noir est le sang
Qui tombe sur la terre,
Mais dans le corps du brave,
Le sang est rouge
Comme le fruit des fraișiers,
Comme les lèvres des jeunes filles,
Comme leurs ceintures du dimanche.





CHANT DE LA JEUNE FILLE

Les troupeaux ont soif, puisque la route est poudreuse;
Le fuseau tombe, puisque la quenouille a tremblé.

Tu as pris le chemin qui vient de la rivière,
Et moi le sentier qui va vers le maïs.
Mon cœur tremble comme la branche du noisetier
Quand le vent souffle.
Tu ris puisque mon cœur tremble
Et quand je dois te rencontrer

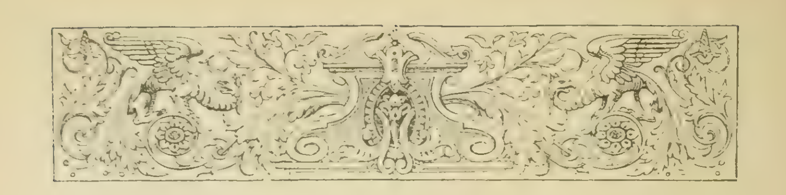
L'eau de la rivière me dit :
Va plus vite,
Cours comme moi
Quand je vais pour trouver
Une fleur sur mon bord.
Et si je m'asseyais près de toi
Je serais contente,
Mais la jeune fille ne doit point s'asseoir.
Et si je te donnais à boire, mon cœur serait désaltéré.
Mais la jeune fille ne doit point
Laisser son cœur se désaltérer
Aux lèvres de l'inconnu.
Va plus vite, me dit la rivière,
Et le soleil dit : Brille comme moi
Lorsque tu le verras.
Mais le toit de ma petite maison,
Le toit dit : Reviens jeune fille,
L'hirondelle revient,
Et la cigogne aussi.
Parce qu'elle est blanche.
Et celui que j'aime prend le chemin de la rivière,
Et moi le sentier qui mène vers le maïs.
Et les routes n'ont point de carrefour,
Et la petite maison sera contente,
Mais non le cœur de la jeune fille.

Et elle pressera bien fort sa ceinture contre son cœur,
Pour l'empêcher de quitter la maison.
Et elle donnera à d'autres à boire
L'eau qu'elle ne t'a point donnée.
Si la lune tombait du ciel
Les étoiles seraient solitaires
Et je suis l'étoile,
Puisque l'été s'enfuit ;
L'automne est tout pâle,
Et je sais comment seront tes yeux pour une autre,
Car ils sont tout pour moi.
Si tu aimes une autre,
Comme tu l'aimeras
Car les fleurs te le conseilleront,
Ne lui dis pas les mêmes chansons qu'à moi,
Dis-lui en d'aussi belles,
Mais pas les mêmes.
Et je resterai près du foyer.
Si la lune tombait du ciel
Les étoiles seraient solitaires.
Mais je laisserai, le soir,
Le maïs et la plaine
Me parler de toi.
Et je ferai semblant de ne pas te connaître
Pour qu'ils me parlent de toi seulement,

Pour me faire plaisir.
Et j'en aurai du plaisir sans le leur dire,
Comme les moissons reçoivent la pluie du ciel sans l'en remercier.

Les troupeaux ont soif puisque la route est poudreuse,
Le fuseau tombe, puisque la quenouille a tremblé.





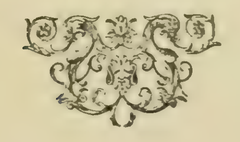
LE CŒUR NOIR

Un cœur était tout noir, le pauvre,
Et rien ne pouvait le blanchir.

En vain le pauvre cœur,
Priait les colombes de laisser en passant
Tomber leurs ailes sur lui,
Et les colombes attendries ont laissé en passant
Tomber sur lui leurs ailes,
Mais lui restait toujours noir.

Et il priait la lune de le regarder très longtemps,
Et la lune le regardait tant qu'elle pouvait
Et le pauvre cœur restait toujours noir.
Et l'eau de la rivière le lavait en même temps,
Que les caillous,
Et la pluie tombait sur lui comme sur les blés.
Et le soleil avait très pitié de ce cœur noir.
Un jour vint un autre cœur, heureux,
Puisqu'il était blanc.
Et il s'approcha du cœur noir,
Et il le toucha, et le cœur noir se brisa,
Mais avant de se briser il avait blanchi,
Et ses débris étaient aussi blancs que les plumes des tourterelles.

Un cœur était tout noir, le pauvre,
Et rien ne pouvait le blanchir.





LA PIERRE DE LA TOMBE

Tu es toute blanche pour que je te voie de plus loin,
Tu es toute froide pour repousser mes baisers,
Et quand j'arrive je ne te vois pas de loin,
Puisque je pleure.
Tu es jeune comme la neige,

Et quand les oiseaux volent au-dessus de toi,
Ils disent : C'est là-bas l'hiver.
Et l'herbe pousse autour de toi avec amour

Pour te montrer que le printemps est venu,
Mais tu ne fais pas attention à l'herbe qui pousse
Et tu dis toujours : C'est l'hiver.
Tu n'as pas peur du lendemain des hommes
Ni de leurs larmes.
Tu ne crois pas aux fleurs parce que tu les vois mourir,
Ni aux chagrins parce qu'ils meurent aussi.
J'ai été près de toi à l'heure du soleil pour te voir sourire,
Et tu n'as pas souri.
J'ai été près de toi à l'heure de la lune,
Et tu n'as point pleuré.
Et tu fais semblant d'ignorer ce qui est en toi,
Et que je viens pour ce qui est en toi.
Tu crois n'être qu'une pierre
Et tu es plus qu'une pierre
Puisque je n'ose pas te fouler.
Les jours s'en vont comme la rosée
Et je m'en irai aussi.
Et tu ne t'étonneras point d'être blanche sans que je te voie.
Et la pluie et la rosée te remplaceront mes larmes.
Et tu ne diras pas à ce qui est en toi.
La pluie et la rosée ont remplacé ses larmes
Parce qu'elle s'en est allée aussi.
Car tu ne dis jamais à ce qui est en toi

Ceux qui pleurent sur toi,
Et tu les laisses croire que nous les oublions
Car tu ne souffres pas de l'oubli,
Et les jours passeront comme la rosée.

Tu es blanche pour que je te voie de plus loin ;
Tu es froide pour repousser mes baisers ;
Mais quand je viens, je ne te vois pas de loin,
Puisque je pleure.
Tu es jeune comme la neige.





LA VEUVE

Le soleil s'est caché derrière les saules,
Les saules ont frémi d'avoir caché le soleil.

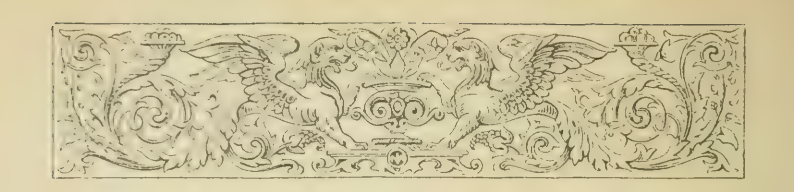
Si l'on frappait le soir à la porte, je croirais qu'il revient.
Puis je me souviendrais qu'il est mort,
Et je saurais que c'est sa douce âme qui revient,
Et je dirais à sa douce âme d'entrer par la porte
Et de venir auprès de moi;
Et sa douce âme me demanderait :

Comment vont les enfants et le maïs et les bœufs?
Et je répondrais à sa douce âme que tout va bien,
Pour qu'elle se rassure
Et aille en paix se rendormir;
Mais je ne voudrais pas que sa douce âme me demandât :
Comment va le chagrin de ton cœur;
Car alors, comme on ne peut mentir aux morts?
Je répondrais : Il n'est pas guéri.
Et sa douce âme ne pourrait
Aller en paix se rendormir.
Et sa douce âme me demandera des fleurs
Et je lui donnerai des fleurs;
Mais je ne voudrais pas que sa douce âme
Me demandât à boire,
Car on ne peut donner aux morts à boire que des larmes;
Et sa douce âme voudra regarder la maison et les enfants,
Pour voir s'ils sont toujours les mêmes.
Et je lui montrerai la maison et les enfants,
Puisqu'ils sont demeurés les mêmes;
Mais je ne voudrais pas que sa douce âme
Me demandât de lui montrer mon visage,
Car les morts voient très bien,
Et il verrait mon visage douloureux.
Ah! si sa douce âme venait frapper à ma porte, le soir,
Il faudrait pouvoir lui dire :

Tout va bien dans mon cœur et sur mon visage;
Je t'ai oublié,
Va te rendormir, puisque les morts ne doivent pas pleurer.
Tout va bien.
Et sa douce âme reprendrait le chemin de la tombe
Sans regarder en arrière;
Et sa douce âme ne se lèverait plus
Pour venir frapper le soir à ma porte.

Le soleil s'est caché derrière les saules,
Les saules ont frémi d'avoir caché le soleil.





LE PETIT CHEVAL

Si tu venais le soir quand la lune se lève,
Tu verrais qu'elle est très rouge en se levant;
Mais tu aimes mieux les soirs où elle est très pâle,
Comme une morte revenue,
Et qu'elle regarde la terre avec tristesse,
Comme si c'était la tristesse de la terre
Qui la rendait si pâle.
Et tu t'assieds sur le seuil de ma porte,
Et comme le seuil est très étroit,
Je me mets dans l'herbe, à côté du seuil.

Et nos fuseaux volent ensemble
Et nous ne savons pas lequel va le plus vite
De mon fuseau ou du tien.
Et nous regardons la route comme si quelque chose d'attendu allait venir sur la route;
Et nous voyons passer un petit cheval qui s'est échappé.
Petit cheval, où vas-tu?
Si tu cherches la plaine, prends le sentier qui descend.
Et tu trouveras la plaine.
Et si tu cherches le puits,
Va, sous les peupliers où les corbeaux ont des nids,
Et tu trouveras le puits.
Mais si tu cherches le bonheur, va sur toute la terre,
Avec la pâleur de la lune
Et tu ne le trouveras pas.
Et en voyant le petit cheval qui courait,
Sous la pâleur de la lune,
J'ai senti que le petit cheval m'emportait.
Comme nous étions joyeux!
Et les villages dormaient,
Et les cœurs des hommes fatigués
Dormaient aussi,
Et leur sommeil était étonné de nous entendre passer.
Les oiseaux dormaient et leurs rêves
Etaient surpris de nous entendre passer,

Et nous passions sur toute la terre,
Jusqu'à ce que le matin, par pitié,
Soit venu dire à la lune de cacher sa tristesse
Qui attristait la tristesse de la terre.
Et je me suis retrouvée à notre seuil,
Et nos fuseaux tombés se demandaient
Lequel avait couru le plus vite,
De ton fuseau ou du mien,
Et je n'ai pas dit aux fuseaux
Que le petit cheval avait couru plus vite qu'eux,
Et qu'il n'avait pas pris le sentier qui descend à la plaine
Pour trouver la plaine,
Ni qu'il n'était pas allé sous les peupliers où des corbeaux ont leurs nids,
Pour trouver le puits.
Et le petit cheval ira encore par toute la terre,
Mais je resterai dans l'herbe près du seuil
Et je le regarderai passer.

Si tu venais le soir, quand la lune se lève,
Tu verrais qu'elle est très rouge en se levant,
Mais tu aimes mieux les soirs où elle est très pâle,
Comme une morte revenue.



Chanson Tzigane

LE MATIN

Quand tu viens près de ma fenêtre
Et que je l'ouvre pour laisser ton souffle entrer,
Deux soleils soudain entrent dans ma chambre
Et je demande au ciel : Pourquoi as-tu deux soleils?
Mais tu es celui que j'aime,
Et le ciel sait bien cela.

Quand l'autre vient le soir et que je ferme bien ma fenêtre,
Soudain, il y a deux nuits dans ma chambre,

Et je demande au ciel : Pourquoi as-tu deux nuits?
Mais il n'est pas celui que j'aime,
Et le ciel sait bien cela.
J'aime le cuivre de mon collier,
Puisqu'il brille au soleil.
Mais celui que j'aime brille dans mon cœur
Et je le regarde briller.
Demain, quand nous serons partis, des fleurs croîtront
A l'endroit où était sa tente,
Et quand il chante auprès du feu mourant,
Le feu se rallume.
Et ce qu'il tue meurt du premier coup de son couteau,
Et le sang ne noircit pas sur son couteau;
Et celui qu'il hait dépérit,
Et celle qu'il aime devient belle et chante mieux,
Et c'est son collier de cuivre qui brille le mieux au soleil.

Le matin quand tu viens près de ma fenêtre
Et que je l'ouvre pour laisser ton souffle entrer
Deux soleils soudain entrent dans ma chambre,
Et je demande au ciel : Pourquoi as-tu deux soleils?
Mais tu es celui que j'aime,
Et le ciel sait bien cela.



LE BAISER DE LA MORTE

Les fleurs ont peur de la gelée,
Et les étoiles seules voient la mort des fleurs, la nuit.

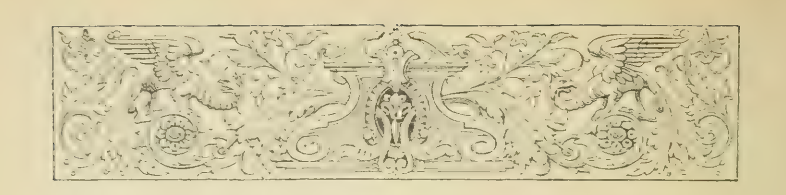
Un homme a passé sur le chemin.
Comme il est triste!
Ma sœur, quel est cet homme
Qui est si triste sur le chemin?
Une morte s'est levée de son tombeau, l'autre nuit,
Parce que la nuit était belle.

Et la morte était si heureuse de revoir la terre
Qu'elle a tout baisé sur son passage :
Les fleurs près de sa tombe,
Et les fleurs se sont flétries;
Et la margelle du vieux puits,
Et le vieux puits a senti tomber une pierre en lui,
Quand la morte a baisé sa margelle.
Et la morte a rencontré un homme
Qui était sorti de la maison, la nuit,
Parce que la nuit était belle.
Et la morte a baisé cet homme sur la lèvre.
Quand le vent passe dans les foins fauchés,
Les foins regrettent de n'être plus debout,
Pour recevoir le passage du vent.
Il y avait une pierre dans la rivière, et la rivière a tant coulé sur elle
Que la pierre sait par cœur
Toutes les chansons de la rivière.
Quand l'herbe est haute, elle vient jusqu'aux ceintures
Des jeunes filles.
Et la morte a baisé cet homme sur la lèvre,
Et cet homme ne peut plus ni boire, ni manger
A cause du baiser de la morte.
Et s'il dormait nul n'oserait le regarder dormir
A cause du baiser de la morte.

Et le baiser du sommeil ne baise plus son front,
A cause du baiser de la morte.
Et cependant, il ne dit jamais : Morte, morte,
Pourquoi m'as-tu baisé sur les lèvres?
Je ne puis plus ni boire ni manger.
Puisque tu m'as baisé.
Il dit : Que l'herbe soit murmurante sur ta tombe,
Comme si des oiseaux chantaient en elle,
Et que tu gardes longtemps dans la tombe
Le souvenir de la terre et de ta maison,
Et des pleurs de ceux qui t'ont pleurée,
Et des gémissements qui ont gémi sur toi.
Et que ta poussière soit féconde comme les entrailles de ma mère,
Et que la terre se réjouisse d'elle.
Et cet homme a eu sur ses lèvres le baiser de la morte,
Et cet homme ne peut plus ni boire, ni manger.

Les fleurs ont peur de la gelée
Et les étoiles seules voient la mort des fleurs.





INCANTATION

Petite branche du noisetier,
Toi qui pousses si près du ruisseau qu'il a envie de t'embrasser;
Toi qui ne veux jamais voir le soleil, puisque tu pousses près du ruisseau,

Je t'ai cueillie sans que le soleil le sache,
Et je t'ai portée contre mon sein,
Et je t'ai prise entre mes doigts.

Tombe sur la cendre et ne la remue pas,
Car la cendre aime le sommeil
Et cache-toi sous elle, et puis va-t'en, petite branche du noisetier.
Et l'arbre d'où tu sors aura de beaux bourgeons en avril.
Si tu vas là où je te l'ordonne,
Là où se trouve mon bien-aimé,
Il dort, et tu lui demanderas s'il rêve,
Et tu lui diras de rêver à moi.
Et tu deviendras le chagrin de son cœur,
Petite branche du noisetier.
Et tu lui diras que le chagrin de son cœur songe à moi
Et tu troubleras sa vie par un désir.
Où est mon bien-aimé? Quand viendra-t-il?
J'ai dit au sommeil de le quitter,
Et l'eau qu'il boira aura dans chacune de ses gouttes
Mon image,
Et son pain aura la saveur
De mon baiser
Et sa couche le murmure de mes chansons.
La blancheur de mon voile flottera devant lui,
Le son de mes pas sera dans son oreille toujours
Et je semblerai toujours marcher devant lui,
Et il ne me verra jamais arriver au but.
Quand la maison dira : Viens te reposer

Il répondra : Ce n'est pas en toi qu'est le repos,
Et il dira à la pierre du seuil : Triste pierre!
Et aux oiseaux joyeux : Comme vous êtes tristes!
Et au tombeau triste : Comme tu es joyeux!
Et il ne pourra goûter sans plainte la saveur de son pain,
Jusqu'à ce qu'il n'ait mon baiser.

Voilà ce que tu dois faire,
Petite branche du noisetier;
Toi qui pousses si près du ruisseau,
Toi qui ne veux jamais voir le soleil, puisque tu pousses si près du ruisseau.





CHANSON TZIGANE

Mon couteau danse dans ma ceinture
Lorsque je danse,
Mais lorsque je bois du vin, mon couteau est tout triste
car il a soif aussi
Et il n'aime boire que le sang.

Donne à boire, maître, dit-il;
Si je reste sans tache rouge,
Le soleil aura honte de se mirer dans moi.
Donne que je me grise de la chaude boisson
Qui jaillit des blessures.

Ton baiser sera plus doux à la jeune fille,
Quand je me serai désaltéré.
Et je danserai plus joyeusement à ta ceinture
Lorsque tu danses.
Si j'écoutais mon poignard, j'irais la nuit pour te trouver, ma bien-aimée;
Et je chercherais sous ta chemise l'endroit où ton cœur bat,
Et je donnerais à mon couteau
La tiédeur de ton sang,
Puisque tu ne m'as pas donné ton baiser;
Car j'ai eu soif de ton baiser,
Comme mon couteau a soif de sang.
Et le soleil sera joyeux de voir ton sang jeune
Et le soleil le séchera
En même temps que mes larmes,
Et mes larmes se seront mêlées à ton sang,
Comme l'eau de deux rivières.
Et ton sang sera moins chaud que mes larmes,
Et il s'étonnera de leur chaleur.

Mon couteau danse à ma ceinture
Lorsque je danse
Mais lorsque je bois du vin, mon couteau est tout triste car il a soif aussi,
Et il n'aime boire que le sang.



CHANSON TZIGANE

Deux oiseaux ont volé vers le soleil couchant :
L'un est mon amour, il aurait mieux fait
D'aller dans ton cœur.
Deux jeunes filles s'en allaient vers la moisson :
L'une doit être mienne.
Elle aurait mieux fait de
Venir vers moi.
Deux étoiles d'or se sont souvenues :
L'une est mon chagrin.
Il aurait mieux fait

D'oublier enfin;
Deux enfants sont morts dans une chaumière :
L'un d'eux est mon cœur, il va dans la tombe.
Il aurait mieux fait
De me prendre aussi.





CHANSON DE LA MÈRE

Le vent est entré dans ma chambre
Et il a été tout joyeux de me voir,
Puisque je te voyais.
Et tu n'as pas vu la joie du vent, mais tu m'écoutes chanter,
Et je te chante
Les soldats qui sont partis hier soir,
Et dont nous avons vénéré les adieux;
Et la terre était fière de sentir leurs pas
Et le soleil d'être aussi leur soleil.

Et tu seras aussi un soldat, mon enfant,
Pour que la terre t'aime
Et que je te bénisse.
Le blé pousse mieux dans les champs,
Lorsque la pluie tombe.
Mais la terre a aussi besoin de sang.
Et je te donne à la terre.
Tu seras un soldat si brave que la montagne lèvera son voile de brouillard
Pour te regarder.
Et je ne pleurerai jamais sur ton destin
Et sur les jours que tu n'auras pas eus,
Puisque je te donne à la terre.
Et quand tu verras mourir l'ennemi,
Tu songeras à ta mort
Et tu regarderas sur les routes blanches,
Où l'on a soif;
Tu dormiras sous la tente,
Où l'on a froid.
Et ton sort sera beau comme celui de l'aigle et du soleil,
Car on lève toujours la tête pour les regarder.
Et tu ne songeras pas aux ceintures des jeunes filles
Ni à leurs yeux.
Tu leur diras : Je dois partir,
Car tu seras aussi soldat, mon enfant.

Le vent est entré dans ma chambre
Et il a été tout joyeux de voir ma joie,
Puisque je te voyais,
Mais toi, tu n'as pas vu la joie du vent,
Mais tu écoutais mes chansons.





LE SOLDAT QUI PASSE

Le soldat était fatigué ; je lui ai dit de s'asseoir.
Il a bu dans ma cruche. Je lui ai dit : Es-tu désaltéré?

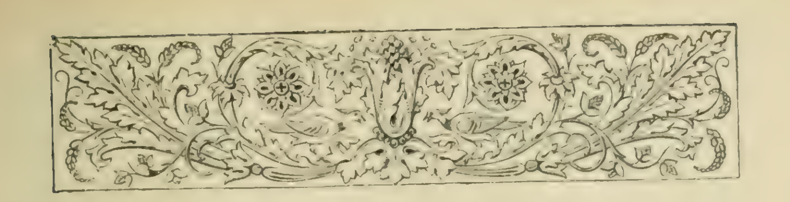
Et le soldat a regardé mes yeux.
Et j'ai regardé son sourire.
Les maïs étaient pleins de soleil,
Le soleil enrichissait ma quenouille
Et ma ceinture avait des perles rouges.
Mais le soldat est parti

Après avoir bu l'eau de ma cruche
Et avoir assis sa fatigue à mon seuil.
Et mon seuil me dit : C'est ici que s'est assise sa fatigue.
Et mon cœur se souvient de son sourire.
Si tu passes encore par la route que voit ma maison,
Ne t'arrête plus,
Puisque tu devras repartir.
Va boire à la rivière et t'asseoir dans la forêt,
Car mon cœur aurait deux chagrins
Si tu revenais encore.
J'aime le brave et son nom est doux à se rappeler.
Comme la cloche du dimanche.
Les petits enfants le regardent passer,
Le soleil le verra mourir.
Il mourra en pleine lumière, au grand jour,
Et son âme sera joyeuse
De quitter la terre au grand jour.
J'aime le brave.
Et il te sera doux l'amour de la jeune fille, sans que tu le saches
Car la jeune fille est comme l'étoile
Qui brille pour tous
Et brûle pour elle seule,
Et tu mourras sans savoir l'amour
Quoique tu aies bu dans ma cruche

Et assis ta fatigue à mon seuil.
J'aime le brave.

Le soldat était fatigué; je lui ai dit de s'asseoir.
Il a bu dans ma cruche; je lui ai dit : Es-tu désaltéré?





CHANSON DU FOIN FAUCHÉ

Je suis les fleurs d'hier
Et j'ai bu ma dernière rosée,
Et les jeunes filles ont chanté à ma mort.
Et la lune me voit couché dans le linceul
De ma dernière rosée.

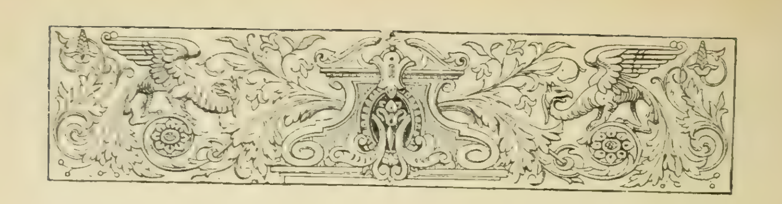
Et les fleurs d'hier qui sont en moi
Ont fait place aux fleurs de demain.
Et les jeunes filles qui ont chanté à ma mort,

Parce qu'elles ont la jeunesse,
Feront aussi place aux vierges futures,
Et leur âme, comme mon âme,
Restera pleine de parfums.
Et les vierges de demain ne sauront jamais que j'ai fleuri
Et verront d'autres fleurs.
Mais mon âme qui est pleine de parfums rappellera aux
femmes le temps où elles étaient jeunes filles,
Et elles regretteront d'avoir chanté à ma mort.
Et j'emporte avec moi les regrets des papillons
Et le souvenir du soleil,
Et la rumeur du printemps.
Et mon parfum est doux comme une parole d'enfant.
Et j'ai bu la fécondité de la terre
Pour en faire l'âme de mes parfums
Qui survivront à ma mort.
Et je dis aux fleurs de demain, enfants de mes racines :
Aimez bien le soleil comme nous l'avons aimé,
Et les amoureux et les oiseaux,
Afin que lorsqu'ils vous voient refleurir
Ils ne songent pas à ma mort
Et croient que ce sont les mêmes fleurs toujours,
Comme le soleil qui croit qu'il y a toujours
Sur terre les mêmes amoureux et les mêmes oiseaux,

Puisqu'il est immortel
Et ne pense jamais à la mort.

Je suis les fleurs d'hier
Et j'ai bu ma dernière rosée,
Et les jeunes filles ont chanté à ma mort.
Et la lune me voit couché dans le linceul
De ma dernière rosée.





LE DOR

Les oiseaux sont partis puisque la brume est venue
Et j'ai vu les oiseaux s'en aller vers le couchant.
Le feu brûle et le vent souffle.
Le vent est triste d'être si froid.

J'avais ta main sur ma ceinture et ta main a touché mon couteau.
Et je t'ai dit de laisser mon cœur dormir,
Et mon cœur a besoin de sommeil.

Mais tes yeux n'ont pas voulu que mon cœur dorme,
Et tu m'as dit que tu pourrais mourir.
Et je me suis figuré ta mort
Et j'ai vu qu'en pensant à ta mort j'étais triste,
Comme les oiseaux partant puisque la brume est venue.
Le poids de ton corps est doux à la terre
Et tu ne dois point mourir,
Car la terre entière souhaiterait la mort
Pour la partager avec toi,
Et la tombe me serait attirante
Et je m'asseoirais sur ta pierre,
Et j'errerais auprès de ta maison pour voir ton âme errer autour d'elle.
Car ton âme aurait peine à ne point errer autour de la maison.
Et je dirais à ton âme : Reste ici, avec tant d'amour,
Que ton âme n'aurait point la force de s'en aller.
Et l'âme qui reste autour de la maison est malheureuse.
Et tu ne voudrais pas qu'elle fût malheureuse, ton âme.
Reste donc sur terre, car les étoiles sont trop loin pour que tu les atteignes.
Et elles aiment savoir qu'elles ont une sœur sur la terre.
Touche mon couteau, et je serai brave.
Mais ne touche pas mon cœur, car tu l'empêcherais de dormir,
Et le cœur des hommes a besoin de sommeil pour vivre.

Les oiseaux sont partis puisque la brume est venue
Et j'ai vu les oiseaux s'en aller vers le couchant.
Le feu brûle et le vent souffle,
Le vent est triste d'être si froid.





TZIGANE

Si tu danses autour du feu, ton voile va brûler,
Et j'aime ton voile
Mieux que la lune et que ma cobzâ retentissante,
Mieux que mon cœur,
Le cœur que j'avais autrefois, avant de te le donner.
As-tu entendu toutes mes chansons, et n'en est-il pas une qui te plaise
Pour que je te la rechante?
Sais-tu celle du haïduck noir, qui avait une étoile au front?

Puisque sa bien-aimée lui avait baisé le front?
Sais-tu l'histoire de la jeune fille dont le fuseau était en bois de noisetier?
Sais-tu l'histoire du mort qui se levait chaque soir
Et portait sur son dos la pierre de sa tombe
Pour que les fleurs aient le temps de pousser
A la place de la pierre?
Sais-tu toutes ces histoires et n'en est-il pas une qui te plaise
Pour que je te la rechante?
Car je suis le cobzar et ma main est légère,
Et la forêt a moins de chansons que mon cœur.
Et mon cœur est plus heureux que la forêt,
Car il n'y fait jamais hiver.
Et j'ai le cœur tiède comme un nid,
Et la neige fond dans mon cœur,
Et j'aime les chagrins des hommes et j'en fais la joie de mes chansons.
Et leurs pleurs sont mes sourires.
Je suis le cobzar et rien ne m'arrête,
Ni le caillou, ni le fossé, ni la rivière.
Le ciel est jaloux puisque je lui ressemble.
Si tu aimes mes chansons, écoute-les, comme on écoute le vent.
Aime-moi, puisque j'ai besoin de ton amour pour mes chansons.

Va-t'en, puisque j'ai besoin de pleurer pour mes chansons,
Meurs, puisque j'ai besoin de chanter la mort dans mes chansons,
Car je suis le cobzar.





CHANSON D'AUTOMNE DU COBZAR

Demain les feuilles tomberont; et je songe aux moissons prochaines,
Et les moissons prochaines seront si belles que nous ne songerons plus à la chute des feuilles en les voyant.

Quand elle vient je m'en vais pour qu'elle sache que je l'aime,
Et je me tais sur son chemin et je fais taire
Les chansons de la cobzâ sous mes doigts.

Et les chansons me demandent : Pourquoi nous fais-tu taire?
Et je leur dis : C'est qu'elle passe.
Mais quand elle n'est pas là, je la chante,
Comme l'été le printemps qui a fui.
Et j'aime le bruit de sa danse,
Qui fait danser sa ceinture
Et les fleurs de ses cheveux.
Si tu passes devant le seuil du cobzar, jeune fille,
Laisse tomber la fleur de tes cheveux,
Et la fleur prendra racine devant mon seuil,
Et me fera penser à ton âme.
Les branches des pommiers ont senti l'aile des oiseaux
Et l'ont trouvée légère.
Dans la plaine les foins fauchés sont doux à fouler.
Mais tu ne t'assieds point parmi les foins fauchés,
Et quand tu puises l'eau des puits, tu ne permets pas à l'eau
De garder ton image.
Mais tu as dit à mon cœur de la garder pour toujours.
Et je marche par les chemins,
Et je chante quand tu n'es pas là.
Et je sais des talismans qui pourraient t'enchaîner à moi,
Et je ne les dis pas sur ton passage,
Car j'aime le bruit de ta danse,

Qui fait danser ta ceinture.
J'aime les rêves de ton sommeil
Et l'agilité de ton fuseau.
Donne-moi à boire dans ta cruche,
Car tu aimes la soif du voyageur,
Et le ciel aime celui qui désaltère,
Et le ciel bénit les fontaines
Et les rivières qui ne sont point avares
Et ne se détournent jamais du voyageur
Et le ciel aime les étoiles
Qui ne se cachent pour personne,
Même pas pour ceux qui ne les regardent point.
Et si tu me laisses mourir, je mourrai sans te dire où sera ma tombe.
Et tu demanderas aux sentiers : Quel est le chemin de sa tombe?
Et les autres te diront : Nous ne sommes pas sa tombe.
Et tu marcheras par les tombes,
Car j'aime le bruit de ta danse
Qui fait danser ta ceinture,
Et la fleur de tes cheveux.

Demain les feuilles tomberont et je songe aux moissons prochaines,
Et les moissons prochaines seront si belles que nous ne songerons plus à la chute des feuilles en les voyant.



LE SECRET DE LA LUNE

J'ai dans ma cour un arbre vert que le vent secoue et que le soleil aime,
Mais quand la neige tombe l'arbre oublie
Qu'il a fait une fois avril.

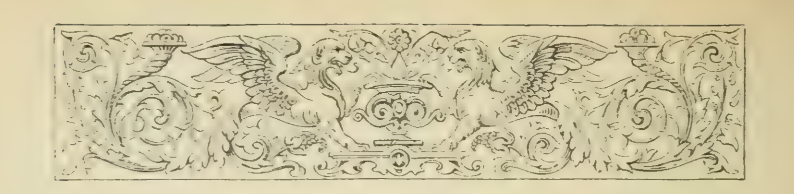
La lune a très peur du soleil puisque le soleil sait
Pourquoi elle est si pâle.
Et la lune ne veut pas que le soleil raconte son secret,
Et la lune se cache lorsque vient le soleil,

Afin que le soleil oublie.
Mais moi qui suis le père du soleil, puisqu'il me dit tous ses secrets
Et comment c'est lui qui apprend à chanter aux oiseaux,
Et aux blés à jaunir,
Et aux forêts à être vertes.
Il m'a dit pourquoi la lune est si pâle.
La lune est le cœur d'une jeune fille,
Et l'amour l'a habité.
Et alors le cœur de la jeune fille
Etait un soleil.
Mais quand l'amour s'en est allé
Le cœur de la jeune fille est devenu tout pâle,
Et le ciel l'a pris; mais le cœur de la jeune fille
Regarde la terre où l'amour l'habitait,
Et cela la fait pâlir encore davantage.
La lune a très peur du soleil, puisque le soleil sait
Pourquoi elle est si pâle.
Et les rivières lui disent quand elle paraît :
O cœur pâle de la jeune fille, repose en nous ;
Et les oiseaux endormis lui disent : Dors dans nos nids;
Et la tombe lui dit : Pâlis-moi, cœur pâle de la jeune fille.
Et tout se change en sommeil pour engager au sommeil
Le cœur pâle de la jeune fille.
Mais lui regarde dormir et veille le sommeil

La lune a très peur du soleil, puisque le soleil sait
Pourquoi elle est si pâle.

J'ai dans ma cour un arbre vert
Que le vent secoue et que le soleil aime,
Mais quand la neige tombe l'arbre oublie
Qu'il a fait une fois avril.





LES DEUX COUTEAUX

L'acacia a des fleurs blanches
Et mon collier des perles bleues.
La voix du cobzar retentit dans la nuit.

Mon frère avait deux couteaux très luisants
Qui luisaient en croix sur le mur.
Et je ne savais pas pourquoi mon frère aimait ses couteaux.
Quand le soleil tombe dans la rivière la plaine est toute rouge.

Si mon bien-aimé m'aimait je passerais ma vie
A chanter son amour,
Et lui filer des chemises en toile fine.
Quand il fait très noir dans la chambre,
J'entends parler les deux couteaux.
L'un dit : J'ai tué l'épousée,
Et l'autre : J'ai tué l'époux.
L'un dit : Elle avait le sang tiède, comme l'œuf sous l'aile de l'oiseau,
Et l'autre : Il avait le sang rouge,
Comme le vin dans les verres.
Pour aller vers leur maison on doit passer la rivière.
Et la maison ne savait pas que nous étions venus
Tuer l'époux et l'épousée.
Elle avait son voile sur sa tête
Et des bracelets à son bras ;
Elle écoutait s'en aller la rivière, et son dernier jour
S'en allait aussi.
Et depuis l'âme de l'épouse
Et l'âme de l'époux reviennent nous maudire
Et disent : Couteaux luisants en croix au mur
Qu'avez-vous fait de notre sang?
Et nous répondons à ces âmes :
La rivière a lavé le sang, et la rivière s'en va.
Qu'avez-vous fait de notre sang, disent les âmes?

Nous l'avons séché au soleil, et le soleil brille.
Les âmes disent :
Qu'avez-vous fait de notre sang?
Nous l'avons bu et nous luisons.

L'acacia a des fleurs blanches
Et mon collier des perles bleues
La voix du cobzar retentit dans la nuit.





CHANSON DU PRINTEMPS

Je pleure, puisque le vent souffle.
Tu chantes dans le soleil qui luit

Et deux oiseaux passent et l'un me demande : Pourquoi tu pleures?
Et l'autre te demande : Pourquoi tu chantes?
Et le ciel répond : C'est leur jeunesse.
Ne cueille point des fleurs sur les tombes
Car les pauvres morts n'ont que cela.

Tandis que nous avons la jeunesse
Ta main joue avec ton collier et toutes les branches ont des nids.
Ne trouble pas en riant le silence des tombes,
Car les morts n'ont que le silence.
Ta ceinture s'enroule six fois autour de ta taille et quand tu bois
La source te demande de boire encore.
Ne dis pas aux tombes que le printemps est doux,
Car les morts n'ont que l'oubli.
J'ai pris dans mon âme le regard de tes yeux
Et le bruit de ton fuseau emplit mon oreille.
J'aime ton seuil que je franchis
Et ton seuil sourit dans les fleurs.
Ne dis pas aux tombes que l'amour dure,
Car elles ne te croiront pas.

Je pleure, puisque le vent souffle.
Tu chantes dans le soleil qui luit.





LE COLLIER DE LARMES

Le cobzar a chanté à ma porte
Et j'ai écouté sa chanson.
Et je lui ai dit : Chante encore.
Mais le cobzar ne sait qu'une chanson.

L'enfant voulait se faire un beau collier d'argent,
Qui brillât comme la lune et la rivière
Sous les yeux de la lune.
Elle demanda à la rivière : Me donnes-tu ton flot?
Elle demanda à la lune : Me donnes-tu ton regard?
Et la lune a dit : La nuit a besoin de mon regard.

Et la rivière a dit : La plaine a besoin de mes flots.
L'enfant voulait se faire un beau collier d'argent
Et les hommes lui dirent : Prends nos larmes
Pour te faire un collier d'argent.
Et chacun lui donna sa larme la plus chère,
Et les larmes étaient heureuses
De parer le cou de l'enfant.
Et les larmes disaient entre elles :
Qui es-tu, sœur, et de quel cœur viens-tu ?
Et chacune parlait du chagrin de ce cœur,
Et chacune se trouvait plus triste que sa sœur.
Et l'enfant avait un collier de larmes
Plus argentées que l'eau de la rivière,
Plus argentées aussi que le regard de la lune.
Mais quand l'enfant mit son collier,
Les larmes disaient leur histoire
Et devenaient si lourdes, si lourdes,
Que l'enfant mourut sous leur poids
Et le collier pesant appesantit sa tombe.

Le cobzar a chanté à ma porte
Et j'ai écouté sa chanson.
Et je lui ai dit : Chante encore.
Mais le cobzar ne sait qu'une chanson.



NEVASTA GRÂNICERULUI *

Savez-vous ce que disent les moissons?
Nous avons trop aimé le soleil,
Et l'on nous fauchera puisque nous avons trop aimé le soleil.

Il dormait sous le tilleul qui regardait son sommeil.
Il revenait de la bataille.

* La femme du garde-frontière.

Il apportait avec lui l'odeur du sang
Et les fleurs étaient tristes,
Puisque le vent préférait l'odeur du sang
A leurs parfums.
Ah! jeune soldat qui revenais de la bataille,
Tu ne m'auras pas vu passer
Près de toi avec le murmure du foin mûr,
Car tu rêvais de la bataille
Et tu aimes mieux ton épée
Que mon regard,
Comme l'aigle aime mieux le soleil
Que son nid.
Et la chaumière te paraîtra sombre après la joie
De te battre et de courir sur les morts.
Et tu préféreras ta blessure à mon baiser.
Et tu me demanderas de te donner un fils
Qui aille aussi à la bataille.
Ton cheval est rapide comme le nuage
Au souffle de l'ouragan,
Et les femmes n'ont pas le temps de sortir sur leur seuil
Pour te voir passer
Que tu es déjà loin
Car tu n'aimes pas la paix des seuils.
Ton épée sait que tu l'aimes
Et te dit d'oublier l'amour d'une femme

Et de ne point toucher son voile.
Quand reviendras-tu vers ta maison?
Le matin s'étonne de ne point t'y trouver,
Et le soir dit : N'est-il pas venu encore?
Je balance les berceaux d'une main paresseuse
Et je songe qu'il est à la bataille.
Qui lui donnera à boire? Qui chantera pour l'endormir?
Qui gémira sur lui quand il mourra?
La plaine est grande et les oiseaux la traversent,
Et mon cœur aussi.
Mais tu n'aimes pas l'amour de mon cœur.
Ton cheval passe si vite que la lune n'a pas le temps de sortir du nuage
Pour le voir passer
Qu'il est déjà loin.
Mais tu n'aimes pas le calme de la lune
Et tu dors sur la terre
En songeant qu'elle sera ta tombe.
Et tu te réjouis comme la pluie
De savoir que tu entreras dans la terre.
Ma voix se tait car je n'entends plus la tienne,
Mes pas sont las de ne plus suivre tes pas
Je ne mets pas de fleurs à ma ceinture
Et mon collier s'endort de n'entendre pas battre mon cœur
Ton cheval court si vite qu'à peine j'ai pu écarter mon voile

Pour le regarder passer,
Que tu étais déjà loin.

Savez-vous ce que disent les moissons?
Nous avons trop aimé le soleil,
Et l'on nous fauchera,
Puisque nous avons trop aimé le soleil.





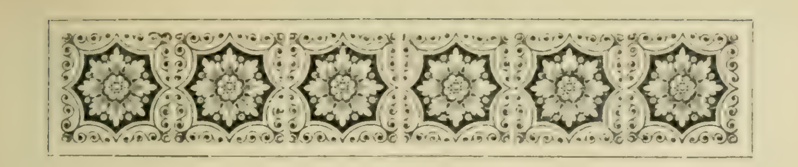
CHANT DU HAÏDUCK

La nuit sait ma chanson et l'a dit aux étoiles,
Et les étoiles la trouvent si belle
Qu'elles reviennent chaque nuit pour me l'entendre chanter.

Vois-tu pousser les blés verts sur la terre brune?
Non, tu ne les vois pas pousser, et cependant ils poussent.
Ainsi fait l'amour dans le cœur des jeunes.
Le haïduck avait sur sa lèvre
Le baiser de sa bien-aimée

Et le vent voulut le lui prendre pour l'emporter avec les feuilles mortes.
Le vent disait : Donne moi son baiser j'en ferai une étoile.
Mais le haïduck disait : Le baiser de celle que j'aime
Est entré dans mon sang
Et je le garde sur ma lèvre et je ne le donnerai pas.
Et le haïduck s'en alla par toute la terre avec le baiser.
Il alla dans les villages où les filles dansaient en rond,
Et sur les ponts qui regardent couler les rivières,
Et sous le soleil et sous la lune,
Jusque dans une plaine blanche
Comme s'il y avait plu des plumes de colombes.
Et là-bas il vit une femme blanche
Qui lui prit le baiser de sa fiancée
Et le mit dans sa ceinture comme une fleur.
Et lors le haïduck se coucha sous la terre,
Parce que la femme blanche dans la plaine blanche
Lui avait pris sur la lèvre
Le baiser de sa bien-aimée.

La nuit sait ma chanson et l'a dit aux étoiles,
Et les étoiles la trouvent si belle
Qu'elles reviennent chaque nuit pour me l'entendre chanter.



TZIGANE

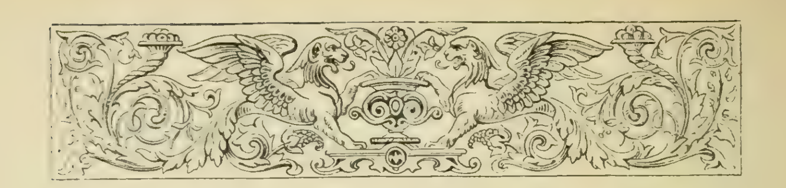
Ma mère est partie et la plaine est si grande,
Et mon feu s'éteint comme l'étoile au grand jour.
Bien-aimé, viendras-tu ranimer le feu éteint?

Le voyageur s'est assis auprès de mon feu,
Et depuis, le feu veut s'éteindre,
Et mon âme est partie avec le voyageur.
Et je ne sais où va mon âme,
Car il ne m'a pas dit où ses pas s'en allaient

La forêt l'a vu passer et m'a dit : Je n'ai pu le retenir
Sous mon ombre.
Et la rivière m'a dit : Je n'ai pu le retenir sur mes bords,
Et je sais que c'était un haïduck,
Un de ceux qui se battent toujours et que le soleil aime voir,
Et qu'aiment voir les rêves des jeunes filles.
Et il m'a dit : Que t'apporterai-je de la guerre ?
Veux-tu un voile fin, un fuseau, le plus svelte des fuseaux ?
Ou une ceinture toute emperlée?
Ou un collier qui pèse à ton petit cœur ?
Ou un bracelet qui sonne sur tes bras?
Veux-tu mon cœur où ton cœur a fait son nid?
Que veux-tu que je te rapporte ?
Et moi j'ai dit : Je veux du sang !
Et je le mettrai sur ma ceinture blanche
Elle sera toute emperlée.
Et sur mon collier d'argent
Il en sera plus lourd,
Et sur mon bracelet,
Il sonnera plus joyeusement,
Et sur ton cœur où mon cœur a fait son nid.
Et nos cœurs s'en échaufferont.
Je veux du sang.

Ma mère est partie et la plaine est toute blanche,
Et mon feu s'éteint comme une étoile au grand jour.
Bien-aimé, viendras-tu ranimer le feu éteint?





LA TENTE DU SOLDAT

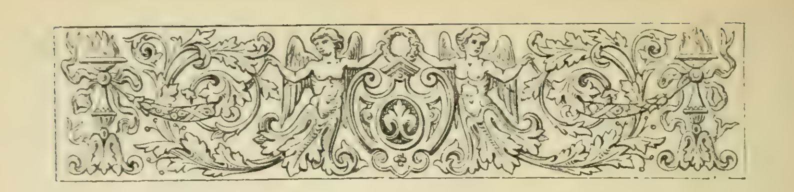
Le brouillard revêt la montagne
Comme un voile de mariée
Et les plaines sont tristes de ne plus voir la montagne,
Tandis qu'elle a son voile de brouillard.

Le soldat dormait sous sa tente,
Avec un sourire le soldat dormait,
Et la lune entra dans sa tente et dit :
Je suis le regard de ta fiancée.

Et le soldat répondit : J'ai mon épée.
Et le vent entra dans sa tente et dit :
Je suis le soupire de ta mère.
Et le soldat répondit : J'ai la bataille.
Et la nuit entra dans sa tente et dit :
Je suis le voile de celle que tu aimes.
Et le soldat dit : J'ai le drapeau.
Et la rivière coula près de sa tente et dit :
Je suis l'eau bienfaisante,
Et le soldat dit : J'ai le sang.
Et le sommeil entra dans sa tente et dit :
Je suis le cher sommeil des hommes.
Et le soldat dit : J'ai la mort.

Le brouillard revêt la montagne
Comme un voile de mariée
Et les plaines sont tristes de ne plus voir la montagne
Tandis qu'elle a son voile de brouillard.





LA TOMBE

Ne regarde pas le ciel, au soir,
Puisqu'il attriste le cœur des hommes,
Mais regarde mon cœur toujours
Et tu pourras t'en réjouir.

Une femme venait toujours près de cette tombe
Et disait : Me pardonnes-tu ?
Et la tombe disait : Va-t'en,
Et la femme partait en pleurant.

Et chaque fois elle cueillait une fleur sur la tombe.
Mais la tombe ne pardonnait pas
Et la femme disait encore : Prends mes larmes.
La tombe répondait : Va-t'en!
Mais quand la femme partait en pleurant,
La tombe se soulevait et le mort regardait
La femme partir toute en pleurs.

Ne regarde pas le ciel, au soir,
Puisqu'il attriste le cœur des hommes,
Mais regarde mon cœur toujours
Et tu pourras t'en réjouir.





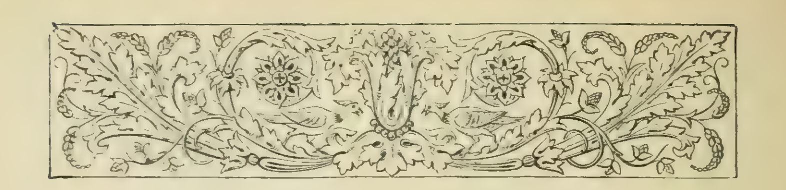
L'ÉPÉE

Une étoile est tombée à l'endroit où tu chantes,
Et le bruit de tes bracelets fait veiller les oiseaux.

Toi qui restes auprès du sommeil des enfants
Et qui les berces,
Ta voix est chère aux nouveaux-nés
Et les vieillards aiment ta voix.
Chante aussi pour moi quelque chose,
Car ta voix m'est chère

Comme le bruit de la rivière qui coule parmi le maïs,
Comme la rumeur des peupliers à mon seuil.
Chante aussi pour moi la chanson de la jeune fille,
Celle qui fait aller plus légèrement son fuseau
Et bondir son cœur.
Un cavalier a passé la rivière;
Son épée est tombée dans l'eau.
Sans amour, que fait le cœur de la jeune fille?
Sans épée, que fera le cavalier?
J'étais à boire aux bords de la rivière
Et l'épée est venue à moi.
Et je l'ai prise et je l'ai mise à ma ceinture,
Et j'aime sa lourdeur et l'épée chante les combats.
Cavalier qui passais la rivière,
Si tu veux avoir ton épée,
Viens t'asseoir près de moi sous les peupliers du seuil
Où mon cœur bondit et mon fuseau danse,
Où ton épée me fait des récits de combats,
Et je te la rendrai; mais toi tu songeras à mon fuseau.
J'ai chanté la chanson de la jeune fille.

Une étoile est tombée à l'endroit où tu chantes
Et le bruit de tes bracelets fait veiller les oiseaux.



TRISTE AMOUR

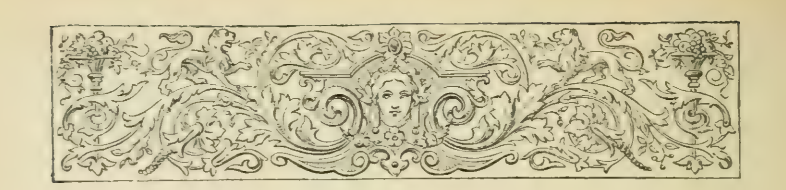
Ton cœur a chanté dans le soir
Et si douloureuse était sa chanson
Que les fleurs s'éveillaient pour dire :
Quel est ce cœur si douloureux qui chante dans le soir?

Quand un nid tombe, le vent le pleure.
Les oiseaux disent au soleil couchant : Nous avons chanté tes rayons.
Mon cœur a souffert de l'amour.

Une fille est venue par les blés verts et elle vit que j'étais jeune
Et qu'il me serait doux de l'entendre parler,
Et que sa parole me serait chère
Et elle m'a dit sa parole parmi les fleurs.
Comment sera l'endroit de ma tombe,
Quelles fleurs croîtront alentour.
Que dira ma tombe en me voyant si content de mourir !
Je veux qu'elle soit très profonde pour n'y plus entendre le son de ta voix,
Ni les paroles que le vent dit aux fleurs,
Ni le bruit de ta fenêtre qui s'ouvre au vent.

Ton cœur a chanté dans le soir,
Et si douloureuse était sa chanson
Que les fleurs s'éveillaient pour dire :
Quel est ce cœur si douloureux qui chante dans le soir?





L'ÉPOUSE

Demain tu songeras au soleil d'aujourd'hui,
Et tu diras au soleil de demain :
Es-tu le même soleil ?

Le chemin qui mène vers ta maison est couvert de feuilles mortes,
Mais dans ta maison il fait encore printemps.
Tu berces tes enfants au bruit de ton fuseau
Et les fleurs te regardent passer.

Quand je serai mort, ô femme, ne laisse point reposer le fuseau,
Et quand les fleurs demanderont : Où est-il ?
Réponds-leur : Il est dans la tombe.
Mais je berce son sommeil
Du bruit de mon fuseau.
Car je m'en vais à la guerre et je t'ai baisé sur le front,
Et ton front a pâli de sentir mon baiser.
Et tu es restée seule à regarder la plaine ;
Et je ne vois pas en même temps que toi le maïs jaunir,
Et sans toi je verrais couler le sang.
Dis à son seuil : Il est parti pour revenir;
Dis aux enfants : Il reviendra;
Mais dis à ton cœur : Il est mort.
Et gémis sur moi dans le silence de ton cœur,
Comme les tourterelles se lamentent dans le silence des forêts.
Et ne me donne pas trop de larmes,
Car ce sont les sœurs aînées de l'oubli,
Mais berce mon sommeil
Du bruit de ton fuseau.
Et parle-lui des moissons et des plaines
Où le maïs mûrit.
Car la terre aime la fécondité
Et je pourrai parler à la terre de sa fécondité.
Et la terre où je reposerai sera joyeuse.

Demain tu songeras au soleil d'aujourd'hui.
Et tu diras au soleil de demain :
Es-tu le même soleil?







LE BRAVE

Tu as porté à la rivière des fleurs, et des pleurs, de pleurs et des fleurs,
Et les fleurs ont fui, et les pleurs ont fui,
Et l'onde a pris tout, excepté ton chagrin.

Je dors sous les étoiles avec ma main sur mon cœur;
Je marche sous le soleil
Et je dis aux étoiles : Quand vous me verrez mort.
Et je dis au soleil : Quand tu verras mon sang.

Et les étoiles aiment mon sommeil,
Et le soleil aime mes combats.
Mon fusil m'est léger comme la feuille à l'arbre,
Comme la première fleur blanche du pommier.
Et je si meurs à l'ombre du pommier jeune,
Ses fleurs blanches tomberont sur moi.
Mais si je meurs dans le maïs que le vent a séché
Il continuera à bruire au vent.
Et si je meurs auprès du vieux puits on en tirera de l'eau tout de même,
Et comme je ne mourrai pas sur ton sein, bien-aimée,
Pour que tes larmes tombent sur moi,
J'aime mieux être de ceux qui meurent au grand soleil, en lui souriant.
Et nulle femme ne gémira sur moi,
Et nul homme ne creusera ma tombe.
Comme la lune est douce, ce soir.
On dirait qu'elle t'a vue, ma bien-aimée,
Et qu'elle s'étonne de te voir si belle.
Et qu'elle est douce aux hommes, parce que
Le vent vole comme un oiseau
On dirait qu'il a touché ton voile,
Et qu'il aime la terre parce qu'il y a vu ton voile flotter.
La tombe du brave est chère au passant.
On dirait que ton pas l'a foulée,

Car les tombes mêmes sont joyeuses quand tu les foules.
La tombe du brave est chère au passant
Et le signe de croix que fait le passant
Est cher au brave dans sa tombe.
Et le souvenir des hommes suit le brave dans sa mort,
Et la mort du brave est sainte comme le berceau de l'enfant.
Et le drapeau est pur comme les langes.
Et le baiser que la mort donne au brave est doux comme le baiser de l'enfant.
Et il dort béni par la pensée des hommes
Et la chanson des foyers.
Et on dit au printemps, en voyant refleurir les fleurs :
Il ne les voit plus refleurir!
Et l'on dit à sa mère : Salut, ô mère, tu es sa mère;
Et on dit à son épouse : Femme, tu es sa femme;
Et à ses enfants : Vous êtes ses enfants.
Et tous vont à sa tombe pour le remercier
D'avoir été leur fils, leur époux et leur père!
Et il se réjouit de les sentir près de sa tombe,
Car les étoiles aiment son sommeil
Et le soleil aime ses combats.

Tu as porté à la rivière des fleurs et des pleurs, des pleurs
et des fleurs,
Et les fleurs ont fui, et les pleurs ont fui,
Et l'onde a tout pris excepté, ton chagrin.





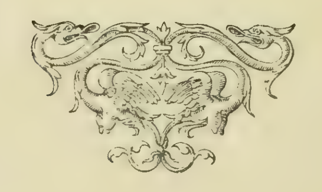
CHANSON TZIGANE

Mon couteau a deux lames, mon cœur n'a qu'un amour;
Le ciel n'a qu'un soleil, mon cœur a deux chagrins.
Lames du couteau, soleil du ciel, vous brillez, vous brûlez, et mon chagrin me tue.

J'ai dit à la rivière : Pourquoi es-tu si triste? C'est que j'ai bu tes larmes.
J'ai dit à la rivière : Que t'ont dit mes larmes?
Nous avons bu son regard.

J'ai dit à la rivière : Que veux-tu boire encore?
Son sang.
J'ai dit à la rivière . Que te dira son sang?
Je me refroidis,
J'ai dit à la rivière : Que lui répondras-tu?
Tant mieux.
J'ai dit à la rivière : Que veux-tu boire encore?
Son sang.

Mon couteau a deux lames, mon cœur n'a qu'un amour;
Le ciel n'a qu'un soleil, mon cœur a deux chagrins.
Lames du couteau, soleil du ciel, vous brûlez, vous brillez,
mais mon chagrin me tue.





CHANSON DE MORT

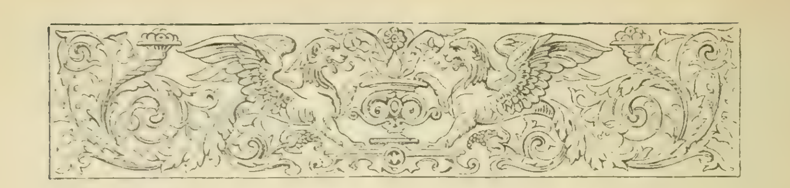
Les jours longs ont passé, les longs soirs sont venus.
Et nous chantons auprès du feu les guerriers morts.
Et leurs âmes chantent autour de nous.

Tu t'en allais par les blés verdissants qui sortaient des sillons,
Et le ciel était clair et sur le seuil de ta porte
Le voile de l'épouse flottait.
Où est ta tombe? Qui nous y conduira?

Et le vent est triste pour avoir passé sur ta tombe
Et la lune est pâle de t'avoir vu mort.
Et le foyer est heureux de ta mort, puisqu'on lui chante des chansons où l'on te bénit.
Ton cheval a passé dans les blés verdissants,
La forêt a entendu ton pas;
La forêt garde ton souvenir,
Et le puits s'étonne de ne plus voir ton image
Qu'il faisait trembler.
Et le cœur de l'épouse est froid, comme un seuil abandonné,
Comme une plaine sans ruisseau.
Et jamais plus le cœur de l'époux ne battra pour faire battre ton cœur,
Ni tu n'entendras plus sa voix qui se lamente,
Comme un berger pour sa brebis,
Comme un arbre en automne pour ses feuilles qui s'en vont.
Où est ta tombe? Qui nous y conduira?
Le chemin de ta tombe serait plus doux à suivre
Que les chemins couverts de fleurs.
Car il est doux de te pleurer et nos pleurs coulent
Comme la source des montagnes
Où boivent les troupeaux assoiffés.
Et nous ne nous inquiétons pas de l'abondance de nos pleurs,
Sachant que nous en aurons toujours à te donner.

Et nous disons au voyageur qui passe :
C'est ici ta maison.
Et le voyageur dit : Comme sa maison le pleure!
Quel était cet homme que l'on pleure tant?
Et nous lui contons ce que tu étais pour nous.
Et le voyageur pleure de savoir ce que tu étais pour nous.
Car tu as partagé nos ombres et nos soleils,
Et les jours d'orage n'ont point changé ton sourire
Qui attendait les jours plus clairs.
Et nos cœurs faibles ne changeaient pas ton cœur,
Et nous t'entendions parler de nos destins,
Et nous apprenions à les suivre avec un sourire.
Où est ta tombe? Qui nous y conduira?
Quelle lumière nous rendra ta présence.
Quel printemps nous consolera d'avoir vu se flétrir ta vie?
Quel nid chantera près de ta maison.
Pour qu'elle cesse de pleurer?
Et le ciel était clair, et sur le seuil de la porte
Le voile de l'épouse flottait.

Les longs jours ont passé, les longs soirs sont venus,
Et nous chantons auprès du feu les guerriers morts,
Et leurs âmes chantent autour de nous.



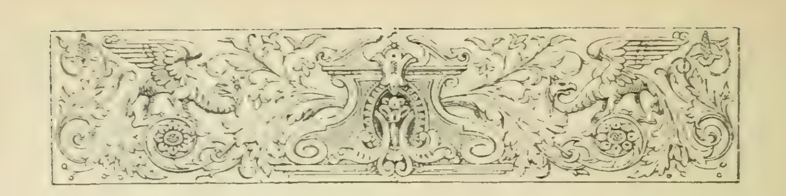
L'ADIEU

Je vois les oiseaux passer dans le ciel,
Et la rivière leur demande : Où allez-vous?
Et les oiseaux ne disent pas à la rivière
Le secret de leur vol.

Comme il me plaît de l'entendre
Quand il vient par les bois et qu'il chante comme eux.
Car je l'ai aimé toujours et mon fuseau le sait,
Et mon fuseau sait aussi que lui ne sait pas mon amour.

Je le voudrais là-bas, bien loin, à la guerre,
Pour prier pour lui quand je prie.
Et il s'en ira à la guerre, car celui que j'aime est brave
Et la terre entière sourit quand il sourit.
Il n'a point bu dans ma cruche,
Et sa maison est lointaine,
Et je voudrais être le ciel qui voit tout, pour voir le toit de sa maison.
La plaine était toute verte.
Il s'en est allé de la plaine et j'ai dit :
On dirait l'hiver!
Lorsqu'il touche ma ceinture, je sens que je l'aime,
Et je me le dis cent fois à moi-même.
Et j'ai dit à la tombe : Est-on bien dans ton sein?
Et la tombe a dit : L'on est mieux sur le cœur de celui qu'on aime.
Ah! prends ton épée et va-t'en à la bataille,
Sans cela je te dirai que je t'aime.
Et quand tu seras loin, je le dirai à la plaine
Et je pourrai prier pour toi.

Je vois les oiseaux passer dans le ciel.
Et la rivière leur demande : Où allez-vous?
Mais les oiseaux ne disent pas à la rivière
Le secret de leur vol.



SOIF

La neige est tombée et nous ne savons plus
Où sont les chemins des chaumières;
Et nous regardons le ciel bleu d'où la neige blanche est tombée.

Ne bois jamais l'eau de cette fontaine,
Elle te brûlerait l'âme, car c'est là que boit le soir
L'âme de la jeune fille;
Et cette âme est toute blanche et elle a soif toujours.

Et elle dit aux fleurs : Que vous êtes heureuses,
De boire chaque nuit la rosée !
Et elle dit aux rivières : Que les plaines sont heureuses
Puisque vous les abreuvez.
Et l'âme vient à la fontaine et se lamente
D'être si assoiffée.
Et elle dit : J'ai cru me désaltérer dans la tombe,
Mais la mort est aride et je reviens ici.
Et les amoureux qui rencontrent cette âme
Au moment où elle boit,
Ont soif toujours
Et pour se désaltérer ils descendent dans la tombe avec elle.
Ne bois jamais l'eau de cette fontaine,
Car c'est là que boit le soir
L'âme de la jeune fille.

La neige est tombée et nous ne savons plus
Où sont les chemins des chaumières,
Et nous regardons le ciel bleu d'où la neige blanche est tombée.





STÉRILE

Coule, rivière, dans la plaine et va-t'en bien loin.
J'ai l'âme brisée et les jours s'enfuient;
Les oiseaux chantent lorsque vient le soleil
Et les jeunes filles ont des fleurs dans leurs cheveux.
Je reconnais ma chaumière parce qu'elle est la plus petite
Et qu'elle a deux nids de cigognes.

Je suis celle qui n'a point d'enfants,
Et cependant nul ne m'a maudite;

Je suis pareille aux autres
Et les nids ont pitié de moi,
Et le soleil, père des étoiles, me plaint et dit :
O femme sans enfants, que fais-tu
Des jours que j'éclaire?
Et mon oreille est pleine du bruit des berceaux
Et la nature me dit : Je donnerais toutes les tombes pour un berceau.
Et le bonheur se détourne de moi
Comme le soleil couchant se détourne de la terre.
Et les femmes aux glorieuses entrailles me prennent la main.
Et je n'ai pas de force devant la douleur.
Mon seuil m'interroge et dit : Quand reviendra-t-il?
Et je n'ai pas de réponse à lui faire,
Et j'ai horreur des jours et des nuits.
Une voix chante dans mon sein et je demande : Est-ce sa voix?
Et je sais que c'est la voix de mon désir.
Et je dis aux rivières : Pourquoi fertilisez-vous les plaines?
Et je hais la terre à cause de sa fécondité,
Et j'aime les tombes puisque rien n'y germe plus;
Et je suis sans avenir comme la tombe.
O! il mettrait le rire sur mon seuil,
Et je l'endormirais sous mon sourire

Et j'aimerais à voir ses yeux,
Et j'oublierais en voyant ses yeux qu'il est d'autres choses joyeuses sur terre.
Les nids et les chaumières m'appelleraient leur sœur
Si je devenais *sa* mère,
Car j'entends sa voix dans mon sein
Il est en moi, mais il ne doit point naître,
Et je n'aurai eu de lui que ce désir.
Mon oreille est pleine du bruit des berceaux.

Coule, rivière, dans la plaine et va-t'en bien loin
J'ai l'âme brisée et les jours s'enfuient
Les oiseaux chantent lorsque vient le soleil,
Et les jeunes filles ont des fleurs dans leurs cheveux.
Je reconnais ma chaumière parce qu'elle est la plus petite
Et qu'elle a deux nids de cigognes.





VOLEUR DE CŒURS

La lune a passé sur les saules, et toute la nuit
Les saules ont rêvé du regard de la lune.

Donne-moi ton cœur, jeune fille, et je le mettrai à côté du mien,
Sous ma ceinture, près de mon poignard qui le tiendra chaud.
Et j'emporterai ton cœur tendre et tremblant
A travers la nuit et les bois et les plaines,

Et tous me diront en me voyant passer :
Le brave, il emporte le cœur de celle qu'il aime.
Et dans les combats ton cœur sentirait le mien tout joyeux,
Et je montrerais à ton cœur toute la terre,
Et ceux qui pleurent et ceux qui sont bénis,
Et les chaumières et les tombes.
Ton cœur tendre et tremblant verrait toutes ces choses,
Tandis que toi tu m'attendrais au seuil, disant :
Quand reviendra celui qui m'a emporté mon cœur?
Mon cheval aime à courir et ton cœur est avide;
Il ne voudra point revenir vers toi qu'il n'ait tout vu.
Et pour le savoir, qui sait, ô jeune fille,
Si tu ne devrais pas toi-même le chercher.
Et tu dirais alors à la forêt :
Avez-vous vu passer un cavalier avec mon cœur?
Et la forêt dirait : Il l'emportait bien vite.
Et tu dirais à la plaine : Avez-vous vu celui qui emportait mon cœur?
Et la plaine dirait : Il est déjà loin.
Alors tu pleurerais et ni ton collier d'argent, ni ton fuseau,
Ni tes œillets rouges ni le maïs
Ne te consoleraient d'avoir perdu ton cœur.
Et c'est pourquoi tu le gardes si bien,
Derrière ta ceinture, sous ton sein,
Et que tu ne me l'as point donné.

Car tu sais que mon cheval aime à courir.
Et que je suis celui qui ne s'arrête pas.

La lune a passé sur les saules, et toute la nuit
Les saules ont rêvé du regard de la lune.





LA CRUCHE PLEINE

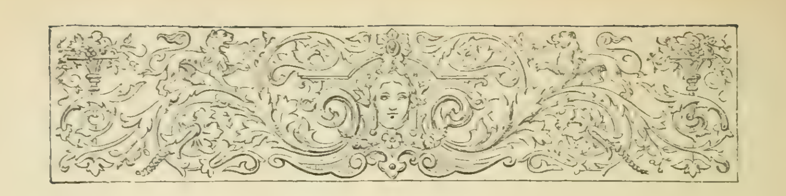
Ne sors pas à l'heure du sommeil des fleurs :
Elles n'aiment point qu'on les regarde dormir.

Une enfant venait chaque matin
Poser sa cruche pleine à ma porte,
En me disant : Priez pour elle lorsque vous boirez cette eau.
Et j'ai demandé : Sa tombe, est-elle déjà verte?
Et l'enfant a dit : Non, elle est jeune.

Et j'ai cherché parmi les tombes, la plus jeune.
Et j'ai prié sur elle parce que j'avais bu cette eau.

Ne sors pas à l'heure du sommeil des fleurs :
Elles n'aiment point qu'on les regarde dormir.





LA CHANSON DU VIEUX PUITS

Et tu t'en iras, toi qui est venu,
Et mon seuil verra ma douleur,
Et il saura que je pleure puisque tu t'en es allé.

Je dors et j'aime être réveillé et j'aime voir
Les jeunes visages se pencher sur moi.
Et j'aime aussi les visages des vieux,
Puisque j'ai vu leurs visages dans la jeunesse.
Je n'entends pas le chant des oiseaux,

Ni le vent dans les arbres;
Mais je sais que là-haut les oiseaux chantent et le vent souffle.
Et je dors et j'aime être réveillé,
Et je suis le consolateur aux bords des routes;
Et je suis familier aux regards du voyageur,
Comme à celui des jeunes filles qui viennent chaque soir auprès de moi,
Et je sais leurs rêves et leurs chansons.
J'aime la fatigue de celui qui est las,
Et la tristesse de celui qui vient de loin,
Et la soif des troupeaux, et la flûte du berger.
Je suis si profond que l'on doit se pencher sur moi
Pour m'éveiller;
Mais lorsqu'on me dit quelque chose
Je réponds du fond de ma profondeur :
J'aime la mousse de ma margelle,
Où s'asseyent parfois les jeunes gens, et que les vierges
Heurtent de leur fuseau
Et tous viennent vers moi dans le chagrin et dans la joie
Et je suis accueillant pour tous
Car je dors et j'aime d'être réveillé,
Et quelque chose dort en moi que j'ignore
Et qui est mon âme,
Et nul ne peut la puiser, et nul ne saurait la boire,

Car elle est la fille de la terre.
Et mon âme dort dans ma profondeur,
Et c'est elle qui répond lorsque l'on vient me réveiller.

Et tu t'en iras toi qui est venu,
Et mon seuil verra ma douleur,
Et il saura que je pleure, puisque tu t'en es allé.





LA CHANSON DU HAÏDUCK

Je dis aux forêts ce que je vois dans mes rêves,
Et les forêts aiment le récit de mes rêves
Mieux que le chant des oiseaux,
Mieux que le bruissement de leurs feuilles.

Les chaumières ont voulu m'arrêter car leurs fenêtres étaient ouvertes,
Et l'on y voyait le sourire des jeunes filles,
Mais je suis le haïduck qui aime la longueur des chemins

Et le galop de son cheval.
Ma mère m'a mis au monde, par un jour de soleil,
Et si je n'avais jamais aimé je serais heureux.
Je chante à l'heure du lever de la lune
Et je connais tous les récits des vieux,
Et je fais danser les jeunes au bruit de mes récits,
Car j'ai aimé une femme étrange
Qui revient chaque nuit me baiser sur le front
Et me demande si je l'aime encore.
Elle porte un couteau à sa ceinture et ses yeux luisent
Comme les poignards.
Et sa main est blanche comme le voile de l'épouse,
Et je n'entends jamais sa voix;
Mais je sais qu'elle me demande si je l'aime encore.
Et pour le lui prouver je lui donne ma ceinture
Et ma câciulâ ornée de plumes,
Et mon manteau brodé, et mes poignards luisants.
Je lui donne mes chansons, une à une,
Et les plus gaies ne la font pas sourire,
Et les plus tristes ne l'attristent pas.
Et elle s'en va en traversant la rivière sur le petit pont qui ploie
Et les saules s'inclinent sur son passage;
Et au matin je suis pauvre et tremblant
Parce qu'elle m'a tout pris,

Même mes chansons
Et qu'elle veut toujours savoir si je l'aime encore.

Je dis aux forêts ce que je vois dans mes rêves,
Et les forêts aiment le récit de mes rêves
Mieux que le chant des oiseaux
Mieux que le bruissement des feuilles.





SANS ENFANTS

Les enfants dorment autour des foyers.
Dieu bénit le sommeil des enfants,
Et leurs rêves sont des fleurs d'or.
Fleurs des rêves d'enfants, Dieu vous bénit !

Je sais tant de choses à lui dire et je suis seule.
Sa voix est dans tous les bruits que j'entends.
Quand l'époux s'en va bêcher le maïs, je reste seule
Et je pleure comme une veuve ;

Car la femme sans enfants fait pitié même aux veuves.
Et leurs larmes se sèchent devant ses larmes
Et les larmes qu'elle répand, Dieu ne les compte pas,
Puisqu'elle n'a pas d'enfant pour les essuyer.
Et ses jours, Dieu n'y prend pas garde, puisqu'il n'y a pas mis le sourire de l'enfant;
Et sa mort sera solitaire, puisque l'enfant n'y sera pas pour l'embellir;
Et sa tombe sera ignorée, puisque les pas des enfants
Font le sentier des tombes.
Ma prière n'est point écoutée, puisque l'enfant n'est pas là pour dire : Mère, priez;
Et mes blasphèmes m'accableront, puisque l'enfant n'est pas là pour dire :
Mère, ne blasphémez pas.
Tout ce qui a des entrailles me comprend,
Et je ne comprends pas la joie des entrailles,
Et la vie a pour moi un mystère de plus que pour les autres,
Et le bonheur en moins,
Je suis plus triste que les veuves,
Et les veuves sont honteuses de pleurer devant moi
Et toutes les douleurs en me voyant se disent : Taisons-nous, la voilà!

Les enfants dorment autour des foyers,
Dieu bénit le sommeil des enfants,
Et leurs rêves sont des fleurs d'or.
Fleurs des rêves d'enfants, Dieu vous bénit.





JE NE TE PLEURE PAS

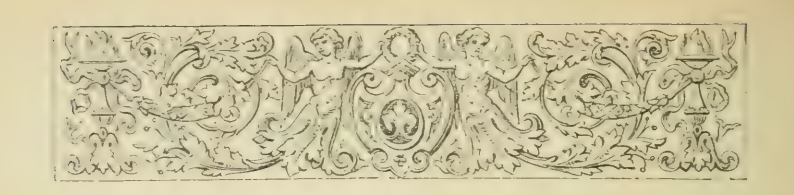
Sur le banc de ma porte,
Deux hommes sont venus s'asseoir.
Ils avaient l'air très las, ils causaient à voix basse.
Et ces hommes ont repris leur chemin,
Et je n'ai jamais pu savoir qui ils étaient.

Celui que j'aime est mort et je ne le pleure point,
Puisqu'il m'a dit de ne point le pleurer.
Les maïs ont poussé, les rivières sont basses,

Et les jeunes filles les traversent en mouillant les bords de leurs tabliers
Et leurs ceintures sont mouillées aussi.
Je ne pleure point, puisqu'il m'a préféré la tombe,
Et je ne veux point être jalouse de la tombe
Et lui envier le sommeil du bien-aimé.
Mais je lui dis : Garde-le, il est tien.
Mais la tombe a pris aussi mon sourire,
Et le bruit joyeux de ma voix,
Et la légèreté de mes pas
Et je lui dis : Rends-les moi.
Mais elle me répond : Le bien-aimé serait seul.
Alors je dis au bien-aimé : Réveille-toi pour me rapporter
Mon sourire et le bruit joyeux de ma voix
Et la légèreté de mon pas.
Mais il ne m'écoute pas et je serai forcée de descendre dans la tombe
Pour les lui demander ;
Mais je sais bien que lorsque je serai dans la tombe
Et que je verrai mon bien-aimé,
Je voudrai y demeurer pour toujours,
Avec mon sourire et le bruit joyeux de ma voix
Et la légèreté de mon pas.

Sur le banc de ma porte,
Deux hommes sont venus s'asseoir.
Ils avaient l'air très las, ils causaient à voix basse
Et les hommes ont repris leur chemin
Et je n'ai jamais pu savoir qui ils étaient.





JE SUIS CONTENT

J'avais un fuseau en bois de noisetier;
Il est tombé dans l'eau, près du moulin,
Et l'eau ne l'a plus rapporté.

Le soldat a dit avant de mourir :
Je suis content;
Qu'on le dise à ma mère, dans son village;
A ma fiancée, dans sa chaumière,
Et qu'elles prient pour moi en joignant leurs mains.

Et le soldat est mort et sa fiancée et sa mère
Ont prié pour lui en joignant les mains.
Et l'on a fait sa tombe sur le champ de bataille
Et la terre où on l'a couché était rouge de sang,
Et le soleil disait en le voyant : Je suis content.
Et les fleurs ont poussé sur la tombe et chaque fleur était contente d'y pousser.
Et quand le vent passait dans les arbres,
Le soldat disait du fond de sa tombe : Est-ce le bruit du drapeau !
Et le vent disait : Non, mon brave, tu es mort dans la bataille, mais le drapeau est vainqueur.
Et tes camarades l'ont remporté tout joyeux.
Et le soldat disait du fond de sa tombe :
Je suis content.
Puis il entendait les pas des bergers et des troupeaux.
Et le soldat demandait : Est-ce le bruit des combats?
Et tous disaient : Non, mon brave, tu es mort, les combats sont finis et ta patrie
Est heureuse d'être libre.
Et le soldat disait du fond de sa tombe :
Je suis content.
Puis il entendait le rire des amoureux
Et le soldat demandait :
Est-ce la voix de ceux qui se souviennent de moi?

Et les amoureux répondaient : Non, mon brave.
Nous sommes ceux qui ne nous souvenons jamais des autres.

Mais le printemps est là, la terre rit,
Nous devons oublier les morts.
Et le soldat disait du fond de sa tombe :
Je suis content.

J'avais un fuseau en bois de noisetier;
Il est tombé dans l'eau, près du moulin,
Et l'eau ne l'a plus rapporté.





LA FEMME DÉLAISSÉE

La lune te regarde plus doucement que d'autres
Est-ce qu'elle a des secrets à te dire,
Pour te regarder si doucement.

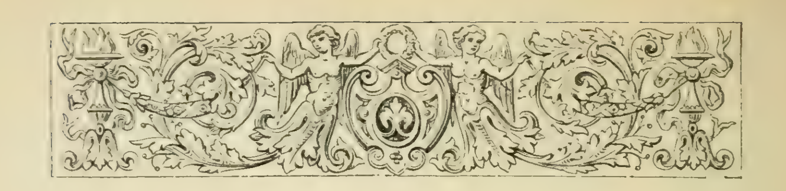
Mets une fleur dans ta ceinture
Pour faire croire que tu es très joyeuse.
Et regarde le ciel puisque lui seul peut comprendre ta tristesse.
Et les oiseaux chanteront sans te faire sourire.

Car tu es celle qui as abandonné le sourire
Et tu entends son pas qui va vers une autre.
Et tu l'entends résonner sur le seuil de l'autre
Et ton cœur d'épouse est plein de larmes.
Comme les bourgeons sont pleins de sève
Mais nulle fleur ne sortira de toi.
Car ton seuil est désert comme les environs des vieilles tombes.
Et ton cœur est comme un champ sans rosée.
Et la rosée de tes larmes est indifférente à l'époux.
Et le voile de l'épouse n'est plus doux à ses yeux.
Et ses yeux aiment le voile d'une autre et son sourire
Car tu es celle qui as abandonné le sourire.
Et tes enfants demandent : Mère, pourquoi ne souris-tu plus?
Et tu dis à tes enfants : Vous êtes ses enfants, et tu pleures.
Et tes pleurs assombrissent la maison, comme le brouillard
Assombrit les plaines.
Et l'époux fuit la maison assombrie
Et il dit à l'autre : Ma maison est sombre
Et quand tu vois l'autre, tu tressailles comme si tu l'aimais
Et tu n'oses la haïr, parce que vous avez le même amour.
Et tu hais son péché qui est ta douleur.
Et tu lui envies son péché,
Et tu lui envierais même la douleur de son péché,

Car ta douleur innocente te pèse plus qu'un péché.
    Et tu regrettes de n'être point maudite,
Pour pouvoir dire : Je souffre à cause d'une malédiction.
Et tu n'aimes plus tes enfants, puisqu'ils sont ses enfants,
Et puisqu'ils sont ses enfants, tu les aimes davantage.
Et tu entends le bruit de ses pas qui vont vers une autre,
    Et tu sais qu'il l'aide à tirer de l'eau du puits
    Et qu'il aime le chemin où elle a marché
    Et qu'il évite les chemins où tu marches,
Puisque le voile de l'épouse n'est plus doux à ses yeux.

La lune te regarde plus doucement que d'autres.
    Est-ce qu'elle a des secrets à te dire,
        Pour te regarder si doucement?





LA PLAINTE DU PÈRE

Les sillons que tracent mes bœufs sont toujours les plus droits.
Et j'ai dans ma ceinture tant de couteaux qu'ils font le tour de ma taille.
La pluie fait fuir les oiseaux vers leurs nids.

J'ai rêvé que tu étais né, enfin, toi qui as tant de peine à naître ;
Mais j'ai rêvé dans le grand jour et j'avais mes yeux fixés

Sur les sillons pleins de semences.
Quelques-unes sortaient déjà des sillons
Et disaient : Nous sommes nées!
Et j'ai envié aux champs leur paternité,
Et je me suis aussi senti père de quelque fils hardi.
Qui était à la veille de partir pour la guerre.
Et je pleurais sur son départ et je me réjouissais de la bataille.
Puis je me suis senti père d'un berger
Qui conduisait ses troupeaux vers la montagne.
Et je voyais sourire la montagne au berger,
Et je voyais sourire le cœur du berger.
Et j'en étais joyeux!
Puis je me suis senti père d'un père,
Et je voyais ses enfants l'accueillir au seuil.
Et la douceur de cet accueil emplissait son âme.
Et sa maison en était toute pleine.
Et son bonheur était pour moi comme un soleil.
Mais le vrai soleil descendait sur les sillons.
Alors je me suis senti le père de ma douleur et de ma solitude.
Et je les ai portés à ma chaumière
Et j'ai dit à l'épouse :
Femme, nous sommes solitaires et douloureux.
Et elle s'est tue, car elle ne savait que répondre.

Et nos cœurs se taisaient aussi, puisqu'ils étaient vides.
Et je me suis senti le père de la douleur et de la solitude,
Le fils des tombes et l'époux de l'épouse silencieuse.
Dont les entrailles resteront muettes
Comme nos cœurs.
Et pour oublier nous regardions les sillons pleins de semences.
Quelques-unes sortaient déjà des sillons
Et disaient : Nous sommes nées.
Et nul n'a demandé à l'autre : Que regardes-tu ?
Et nous les regardions ensemble.

Les sillons que tracent mes bœufs sont toujours droits.
Et j'ai dans ma ceinture tant de poignards qu'ils font le tour de ma taille.
La pluie fait fuir les oiseaux vers leurs nids.





PERDUE

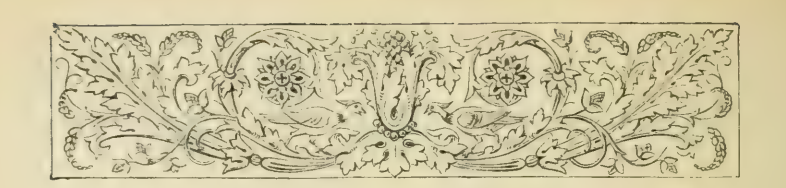
Ne plantez plus de fleurs auprès des chaumières,
L'ombre des chaumières les fane
Et les fleurs aiment le soleil.

Ma sœur, voilà quatre semaines que la pluie
N'est tombée dans nos champs,
Et depuis quatre semaines je pleure,
Moi, dont le rire faisait rire ceux qui pleuraient.
Je hais les perles de ma ceinture et les ducats de mon collier.

Ma chemise me pèse comme le chapeau d'un haïduck,
Et le péché a traversé mon seuil.
Il a refermé la porte derrière lui et je suis restée seule
Avec mon péché ;
Et l'air béni du jour n'entre plus chez moi, puisqu'il a refermé la porte.
Et tout ce que j'aimais me dit : Reste seule avec ton péché.
Quand ce qui est né de mon péché naîtra
J'aurai peur de lui dire : Tu es né !
Car s'il pouvait me répondre, il me dirait :
J'aurais mieux fait de mourir.
Enseignez-moi le chemin des tombes pour que les tombes me deviennent familières.
Et que je leur dise mon péché ;
Car elles seules ne me le reprocheront pas.
Et les tombes disent à l'amour : Sois béni,
Pour les fruits que tu portes,
Et ne lui demandent pas : Comment as-tu porté tes fruits?
Mais ce qui vit se détourne de moi
Et les vierges me disent : Nous sommes pures,
Et les étoiles ont honte de me regarder,
Et la pluie abandonne mes moissons.
Celui que j'aime me reproche de l'avoir aimé.
Et son regard évite mon regard et il rougit.

Quand les jeunes filles rougissent sur mon passage.
Et le puits m'a donné à boire comme autrefois
Mais son eau ne me désaltère plus,
Et si je m'approchais de lui, on lui reprocherait
D'avoir réfléchi mon visage.
Le voyageur s'étonne de la lassitude de mon fuseau.
Et demande : Quelle est cette femme
Dont le fuseau est si lassé?
Et mes sœurs mêmes répondent : Nous ne savons d'où vient
La lassitude de son fuseau.
Enseignez-moi le chemin des tombes pour que les tombes me deviennent familières.
Car les foyers me repoussent, je trouble leur joie,
Et j'apporte avec moi ma malédiction
Et le bonheur que j'ai eu me semble comme une rivière tarie
Dont on ne voit plus que des pierres.
Et la rivière est tarie
Et le bonheur n'a plus repassé mon seuil,
Puisque mon péché a fermé la porte derrière lui.

Ne plantez plus de fleurs auprès des chaumières,
L'ombre des chaumières les fane,
Et les fleurs aiment le soleil.



L'ATTENTE

Lorsque l'on passe sur les routes blanches.
On aime à voir de loin les arbres des forêts,
Et les arbres disent au voyageur : Sois joyeux sur les routes blanches.

Chaque matin je reste à ma fenêtre pour voir s'il passera au travail,
Et le soir je m'y mets encore pour voir s'il en reviendra.
Et il me sourit en passant et j'ai assez de son sourire.

Pour trouver la vie joyeuse et la chaumière ensoleillée;
Et son sourire fait voler mon fuseau.
Et si je n'avais pas son sourire, mon fuseau resterait oisif.
Ne prends jamais pour aller au travail un chemin
Qui ne passe pas devant ma chaumière,
Car ma vie perdrait son soleil
Et mon fuseau son agilité.
Et j'ai planté des fleurs autour de mon seuil,
Pour que tu les regardes et me voies aussi
Non loin des fleurs.
Et tu reviens le soir, très las et très joyeux,
Avec quelque chanson sur les lèvres,
Où tu chantes ceux qui ont beaucoup aimé.
Et je me demande s'ils ont aimé autant que moi,
Et si j'en mourrai aussi.
Et j'ai soudain très pitié de moi,
A la pensée que je pourrais mourir,
Et que tu m'oublierais,
Puisque tu ne me donnes qu'un sourire,
Et dans la tombe j'aurais aussi besoin de tes larmes.
Ah! je ne dois point mourir :
Tu dois me voir toujours à ma fenêtre le matin,
Lorsque tu vas au travail,
Et le soir quand tu en reviens.

Lorsque l'on passe sur les routes blanches,
On aime à voir de loin les arbres des forêts,
Et les arbres disent au voyageur : Sois joyeux sur les routes blanches.





L'INFIDÈLE

Une femme est venue dans mon champ, l'autre soir,
Et m'a demandé : Comment vont les moissons ?
Et je lui ai répondu que les moissons étaient très belles.

Elle m'a dit qu'elle m'aimait, mais elle aimait l'autre davantage.
Et ils s'en sont allés par une nuit sombre,
Et la lune s'est cachée pour ne pas le voir partir,
Et devoir me dire qu'elle était joyeuse de partir.

Et je n'ai pas entendu les pas de leurs chevaux;
Mais j'ai toujours ces pas dans mes oreilles.
Et la nuit je m'éveille en sursaut et je dis : Ce sont les pas de leurs chevaux.
Je n'ai pas vu leurs baisers, mais je les vois toujours;
Et la nuit je m'éveille en sursaut et je dis : C'est que je vois leurs baisers.
Et je ne veux pas qu'elle pleure comme je pleure,
Car elle n'aurait pas la force de ne point maudire
Et chaque jour est pour moi la veille de la malédiction.
Mais je ne l'ai pas encore maudite,
Et si je pouvais la bénir, je serais heureux.
Et j'aimerais prier pour elle et lui donner des prières
Au lieu de ma douleur;
Mais je me figure toujours sa chaumière heureuse.
Et son sommeil qui ignore les rêves douloureux,
Et je me reproche de souffrir quand elle sourit,
Et d'être celui dont le souvenir pourrait
La faire cesser de sourire.
Je dis aux autres femmes : Où est-elle?
Je dis au destin : Que m'as-tu fait en me la prenant?
Je désire le sang de celui qu'elle aime, mais je ne voudrais pas le voir,
Même pour le tuer.
Et si mon couteau pouvait seul y aller,

Je lui dirais : Va! et j'attendrais son retour.
Et alors j'aurais horreur même de ce sang.
Et la mort de cet homme ne me ferait aucun bien.
Et je ne désire pas mourir non plus, car dans la tombe
Je ne verrais plus le même le soleil qu'elle,
Ni le même ciel, ni les mêmes étoiles.
Et je ne souffrirais pas sur cette même terre où elle est heureuse.
Et je suis content que le même soleil voit ma souffrance et sa joie.
Il me semble ainsi partager quelque chose encore avec elle.
L'autre entend le bruit de son fuseau
Et je ne veux pas qu'il meure,
Puisque je ne pourrais pas le tuer,
Et sa mort ne me ferait rien.
Ah! comment ferai-je pour ne point la maudire?
Pour lui dire : Apaise-toi, je t'ai pardonné,
Et que ton foyer soit paisible, et tes flancs féconds, et ton seuil toujours vert.
Et que mon souvenir ne te fasse point cesser de sourire.

Une femme est venue dans mon champ, l'autre soir et m'a demandé :
Comment vont les moissons?
Et je lui ai répondu que les moissons étaient très belles.



LE CHANT DU GARDIEN

Quand le maïs est jeune, il murmure des chansons;
    Mais quand le maïs jaunit, il soupire,
Et il regrette le temps de sa jeunesse verte.

Dès que le soleil s'en va, je parais et j'ai mon fusil sur l'épaule,
    Et je ne me couche pas de toute la nuit.
Aussi les étoiles me connaissent-elles et la lune aussi.
    Et je sais ce que les étoiles et la lune

Disent à la rivière pour la remercier
De les réfléchir toute la nuit.
Et c'est toujours la même histoire qu'elles lui disent.
Et la rivière l'écoute chaque fois,
Comme si elle ne l'avait jamais entendu.
Mon épouse dort dans sa chaumière
Et son fuseau s'est endormi,
Tandis que la lune et les étoiles racontent leur vieille histoire.
Si j'avais un petit cheval très prompt qui m'emporte par la plaine,
Je la lui raconterais pendant notre course ;
Si j'avais un enfant de mon sang,
Je raconterais près de son berceau l'histoire de la lune et des étoiles,
Pour que la rivière ne soit pas seule à la savoir,
Car la rivière va très loin et peut-être la dira-t-elle
A quelque pays étranger et alors mon village ne saura pas
Cette vieille histoire.
La nuit est douce comme le voile de l'épouse,
Et les tziganes ont peur de courir dans le maïs,
Puisque je suis là,
Et puisque le maïs s'attriste de jaunir,
Puisque je l'ai connu joyeux, quand il était tout vert.
Je devrais lui dire l'histoire ;

Mais demain viendra le vent d'automne,
Et le vent d'automne fait dire au maïs tout ce qu'il veut,
Et j'aime mieux garder pour moi seul l'histoire que la
lune et les étoiles racontent à la rivière,
Pour la remercier
De les réfléchir toute la nuit.
Tandis que j'ai mon fusil sur l'épaule.

Quand le maïs est jeune, il murmure des chansons
Mais quand le maïs jaunit il soupire
Et regrette le temps de sa jeunesse verte.





LE CHEMIN DE LA PRISON

L'eau coule à travers les grandes plaines;
Et les plaines lui disent : Tu es heureuse de couler.
Mon cœur bat sous ma ceinture et ma ceinture lui dit :
Tu es heureux de battre.

Le chemin où je passe n'est point poudreux à cause des pas du voyageur,
Ni de ceux des bœufs allant au labour,
Ni de ceux des amoureux.

Les pas des prisonniers ont fait le chemin poudreux,
Et le son de leurs chaînes a fait la tristesse des arbres
sur le chemin.
Et les arbres n'oublient pas le son de leurs chaînes,
Comme ils n'oublieront pas la tristesse des arbres,
Là-bas, dans la prison.
Et ils ont rencontré une jeune fille sur la route.
Et ils ont versé des larmes en la voyant si jeune.
Et la jeune fille donna à boire aux prisonniers,
Puis elle s'en alla avec leur bénédiction,
Et ils songeaient à leurs maisons, qui pleureraient sur eux.
Et à ceux qui pleureraient dans la maison.
Et la route poudreuse et pleine de soleil,
Ne leur faisait plus rien, quand ils songeaient à cela.
Et ils prêtaient l'oreille aux derniers chants d'oiseaux
qu'ils entendaient.
Et ils bénissaient ces oiseaux pour avoir été les derniers
à chanter sur leur passage.
Et ils marchaient d'un air las, comme s'ils devaient
marcher toute leur vie
Et avaient marché depuis très longtemps.
Et ils disaient aux hommes qu'ils rencontraient : Nous
sommes vos frères.
Et le bruit de leurs chaînes les accompagnait.
L'un avait au front le baiser de l'épouse,

L'autre la larme de la mère
Et les fronts étaient également sombres.
Et ils avaient pitié l'un de l'autre
Et chacun souriait comme pour dire : Voyez, je souris!
Et ils redoutaient le seuil qui les attendait.
Et ils avaient hâte de le franchir.
Pour ne plus montrer au grand jour leur sourire lassé et leurs chaînes.
Et ils franchissaient le seuil un à un,
Et le premier qui l'avait franchi,
Enviait au dernier d'avoir encore à le franchir.
Et ils pensaient à leurs maisons et à leurs péchés.
Et ils regrettaient la maison plus que le péché.
Et leurs rêves étaient pleins d'angoisses.
Et chacun disait en se réveillant : Je ne sais ce que j'ai rêvé.
J'ai rêvé que la route était blanche
Et que les pas des prisonniers ont fait les chemins poudreux.

L'eau coule à travers les grandes plaines,
Et les plaines lui disent : Tu es heureuse de couler.
Mon cœur bat sous ma ceinture et ma ceinture lui dit :
Tu es heureux de battre.



CONSOLATION

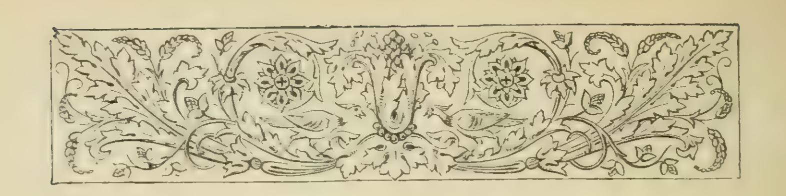
Aimes-tu mes chansons et ma danse,
Et mon collier tremblant à mes soupirs?
J'aime ton baiser.

Les trois sœurs avaient des ceintures toutes pareilles,
Et leurs fuseaux se ressemblaient et elles avaient aussi
Le même amour,
Les trois sœurs sont mortes puisqu'elles avaient le même
amour.

Et celui qu'elles aimaient ne sait sur quelle tombe prier.
Et chaque tombe le repousse et lui dit :
Ea prier sur l'autre.
Et les tombes n'ont point de fleurs.
Et parfois les sœurs se réveillent et disent entre elles :
L'aimes-tu toujours?
Et les fleurs pousseront sur leurs tombes quand elles auront cessé
De se le demander.
Et celui qu'elles aiment ne sait sur quelle tombe prier.

Aimes-tu mes chansons et ma danse
Et mon collier tremblant à mes soupirs?
J'aime ton baiser.





CHANSON DE LA FOLLE

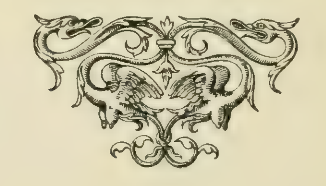
Nous reverrons les pieds des saules, quand la rivière sera basse.

Je ne lui ai point dit de rester,
Puisqu'il était dans mon destin de le voir partir.
Et le feu brûle comme s'il pouvait m'échauffer.
C'est demain dimanche et les paysans sont joyeux.
Ne croyez pas que je lui ai dit de rester.
Il est parti, mais il est revenu ;

Il revient tous les soirs.
Sieds-toi plus près du feu, mon bien-aimé.
Tu n'as pas froid comme moi, il pourra te réchauffer.
Mais j'ai si froid, vois-tu, que cela ne me fait plus rien,
Puisque j'ai toujours froid.
Ah! que tu es bon de revenir. Quel chemin as-tu pris?
Est-ce celui auquel le moulin chante,
Ou celui que bordent les framboisiers,
Les framboisiers qui ont de belles framboises?
Mes lèvres sont toutes rouges ;
Mais que tu es bon de revenir,
Si les morts revenaient on leur dirait aussi :
Que vous êtes bons de revenir,
Mais je t'aime mieux que les morts que je pleure.
Que tu es bon d'être vivant et de m'empêcher de pleurer.
Sais-tu que la lune est là avec beaucoup d'étoiles.
Mais je t'aime bien plus qu'elles et je ne les regarde point tant que tu es là.
Et lorsque tu pars je les regarde pour leur parler de toi.
J'ai allumé le feu parce que je savais que tu viendrais.
Et je te parle à voix basse près du feu.
Alors toute ma douleur s'en va.
Et quand tu t'en vas j'éteins le feu.
Et le feu dit : Sans lui pourquoi brûlerai-je?
Quand tu reviendras, prends le chemin des framboisiers,

Et ne demande pas aux autres de t'indiquer la route.
Ne demande pas à boire à une autre femme.
Garde-moi ta soif tout entière.
Les autres femmes ont leurs voiles et leurs fuseaux.
Que veux-tu que je te chante?
La rivière a passé et elle a pris les pleurs de la veuve.
La feuille du noyer commence à sécher dans les bois.
Moi, je suis jeune et vieille, et je fais pitié,
Et cependant je suis heureuse.
Alors, pourquoi a-t-on pitié de moi?
J'avais allumé le feu parce que je savais que tu viendrais.

Nous reverrons les pieds des saules quand la rivière sera basse.





LA CHANSON MAUDITE

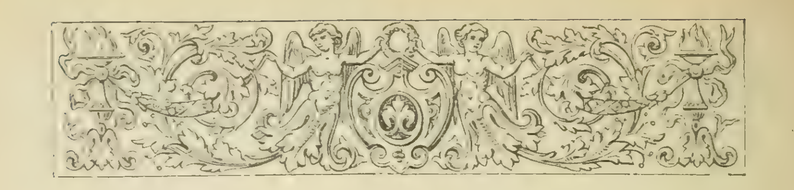
Je n'ai jamais dit au vent que je l'aime,
Et j'aime l'entendre passer dans les bois.
Les soirs de printemps reviendront et la prairie dira aux
fleurs : Vous voilà revenues!

Qui saura combien je pleure dans ma maison vide?
Nul ne le saura, puisque la maison est vide.
Je savais une chanson, et mon bien-aimé m'avait dit
De ne jamais chanter cette chanson,

Parce qu'elle lui porterait malheur.
Mais le bien-aimé est parti et je pensais tant à lui,
Que cette chanson me revenait sur les lèvres,
Tant je pensais à lui.
Un passant s'est arrêté un soir devant ma porte et je lui ai dit :
O toi qui viens de sur la route et t'en iras par la route,
Sais-tu où est mon bien-aimé ?
Et le passant avait du sang sur son couteau,
Mais il ne me fit pas peur parce que je songeais au bien-aimé.
Et le passant me dit : Chante-moi cette chanson
Et je te dirai ce qu'il est devenu,
Et je te parlerai de lui.
Alors, j'oubliais ma promesse et je chantais la chanson,
Et l'étranger l'écoutait en tremblant.
Puis je vis qu'il avait le visage très pâle,
Et il me dit : Je suis l'âme de ton bien-aimé.
Sois maudite pour avoir chanté cette chanson !
Et j'ai dit : C'était pour savoir de toi.
Mais son âme est partie à jamais et je suis maudite,
Et tout me chante la chanson que je n'aurais pas dû chanter.

Je n'ai jamais dit au vent que je l'aime,
Et j'aime l'entendre passer dans les bois.
Les soirs de printemps reviendront et la prairie dira aux fleurs : Vous voilà revenues !





MORT-NÉ

Dans les blés verts il y a des fleurs qui poussent,
Et les fleurs boivent la pluie que le ciel envoie aux blés verts.

Le seuil de la chaumière est tout mouillé,
Parce que la rosée est tombée très fort cette nuit.
Femme, reprends ta vie où tu l'as laissée.
Rien n'est changé pour toi, tu es la même,
Toi qui croyais que tout serait changé.

La plainte pour les morts n'a point retenti dans ta demeure :
On ne peut pas pleurer comme mort ce qui n'a pas vécu.
Et cependant, je lui aurais fait une belle plainte,
Où j'aurais dit qu'il était ton espoir
Et qu'il a eu tort de s'en être allé sans regarder le monde
Et de le si mal juger, puisqu'il ne l'a point regardé.
Femme, pendant que tu le portais, tu lui auras parlé des tombes
Et tu ne lui as pas dit la douleur des entrailles inféconde,
Et tu ne lui as pas dit que tes entrailles auraient été joyeuses de le voir vivre,
Et tu ne lui as pas dit qu'il faisait quelquefois printemps sur terre,
Et qu'il y a des âmes qui se souviennent.
Tu as pensé à la souffrance, tandis que tu avais le bonheur en toi,
Et la souffrance l'a effrayé.
Tu ne lui as pas dit que les chaumières ont des fenêtres sur les plaines
Et que les rivières aimaient les fleurs sur leurs bords,
Et que les cigognes reviennent,
Et qu'il y a des oiseaux qui chantent et des hommes aussi,
Et que leurs chansons sont douces.
Ah ! tu lui as parlé des tombes,

Et il a aimé leur tranquillité,
Et je ne puis lui faire une belle plainte,
Parce que je ne l'ai pas vu vivre.
Retourne à ton foyer et songe à lui devant le foyer vide,
Et dis en songeant à lui : Que mon foyer est vide,
Et tends la main à ton époux avec un sourire,
Pour qu'il sourie encore et ne songe pas à la mort,
Parce que ce n'est pas la mort qui a passé dans ta maison :
C'est la vie qui n'a pas voulu y entrer.
Et tu lui as dit de loin : Veux-tu m'appartenir,
Comme on le demande aux étoiles.
Et les étoiles répondent: Nous n'appartenons à personne :
Et tu lui as dit de loin : Comme je t'aime,
Comme on le dit au Ciel.
Et le Ciel répond : L'amour des hommes ne me fait rien.
Femme, retourne à ton travail, car rien n'est changé pour toi.

Dans les blés verts il y a des fleurs qui poussent,
Et les fleurs boivent la pluie que le Ciel envoie aux blés verts.
Le seuil de la chaumière est tout mouillé,
Parce que la rosée est tombée très fort, cette nuit.



LE TORRENT DE LARMES

J'ai vingt ducats à mon collier des dimanches,
Et quand je ris, les oiseaux disent : Comme elle rit joyeusement.
Le chemin qui suit la rivière est le plus court pour arriver au village.

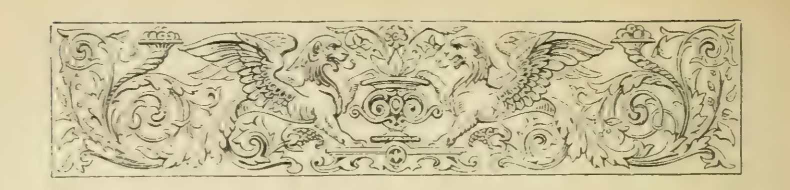
Ne songe plus à ce que tu as vu,
Car ton front sera toujours triste si tu y songes toujours.
Le haïduck avait deux manteaux,

Et son cheval était rapide.
Et les jeunes filles aimaient le haïduck à cause de son cheval et de ses manteaux,
Et de ses chansons.
Un soir, en passant près d'une tombe, le haïduck
Entendit sa bien-aimée morte lui dire :
Donne-moi ton manteau, j'ai froid dans la tombe,
Et le haïduck passa sans donner son manteau.
Puis sa bien-aimée morte lui dit :
Donne-moi ton baiser, j'ai froid dans la tombe,
Et le haïduck passa sans donner son baiser.
Puis sa bien-aimée morte lui dit :
Arrête ton cheval rapide, j'ai froid dans la tombe,
Et le haïduck passa sans arrêter son cheval.
Puis sa bien-aimée morte lui dit :
Chante-moi tes chansons, j'ai froid dans la tombe,
Et le haïduck passa sans chanter ses chansons.
Alors sa bien-aimée morte pleura dans la tombe,
Et les larmes devinrent une rivière pour arrêter
Les pas de son cheval,
Et les larmes firent taire ses chansons.

J'ai vingt ducats à mon collier des dimanches,
Et quand je ris les oiseaux disent :

Comme elle rit joyeusement.
Le chemin qui suit la rivière est le plus court pour arriver au village.





L'ASSASSIN

Celui qui touche au fuseau de la jeune fille aura le cœur
léger
Comme la première feuille aux arbres qui verdissent.
Car le cœur de la jeune fille est léger
Lorsqu'elle voit reverdir la première feuille.

Il a marché si longtemps sur les chemins,
Que les chemins s'étonnent de voir
Qu'il n'est pas encore fatigué.

Il a marché si longtemps sous le soleil,
Que le soleil lui demande : N'as-tu pas besoin
De te désaltérer ?
Et le puits lui dit : N'as-tu pas encore soif?
Et les sources lui disent : Homme, ne boiras-tu pas?
Il a passé tant de nuits sans dormir,
Que chaque nuit lui demande : Ne pourrai-je t'endormir?
Et il répond à tous : Laissez-moi !
Et il les hait tous, parce qu'ils ont pitié de lui;
Et la pitié lui fait horreur, car il ferait horreur à la pitié,
Si elle savait!
Et il n'essuie pas la sueur de son front,
De peur que ce ne soit du sang.
Il ne boit pas l'eau de la source ni celle du puits.
Il ne veut pas rêver, de peur du sang,
Ni regarder ses mains, ni les passer sur son visage.
Ses mains ont peur de son visage, son visage a peur de ses mains ;
Il a peur de l'empreinte de ses pas
Et de la couleur de son ombre.
Et il demande à son ombre : Pourquoi me suis-tu ?
Et il demande à son seuil : Me reconnais-tu ?
Et son seuil lui paraît difficile à franchir,
Et sa maison a l'air de le haïr,
Et il hait sa maison.

Et il demande à tous : L'as-tu connu ?
Et on lui répond : De qui veux-tu parler ?
Et il est surpris de voir qu'on ne sait pas.
Et il a toujours devant les yeux les yeux de l'autre,
Et il lui dit : Nous sommes toujours ensemble.
Et il lui parle doucement, comme à un ami,
Et il le promène dans sa maison et dit :
Entre dans ma maison ;
Et il lui montre son foyer et lui dit : Sieds-toi à mon foyer,
Et il lui montre son lit et lui dit: Couche-toi sur ma couche.
Et il lui montre l'endroit où sera sa tombe,
Et il lui montre ses mains et lui dit :
Vois, elles sont rouges de ton sang.
J'ai peur du sang.

Celui qui touche le fuseau de la jeune fille a le cœur léger
Comme la première feuille aux arbres qui verdissent,
Car le cœur de la jeune fille est léger lorsqu'elle voit verdir la première feuille.





SEULE

Quand une fleur voit la neige pour la première fois,
Elle est tout étonnée de voir que la neige est si blanche.
Et la fleur dit : La neige ne me fera pas mal,
Parce qu'elle est si blanche.

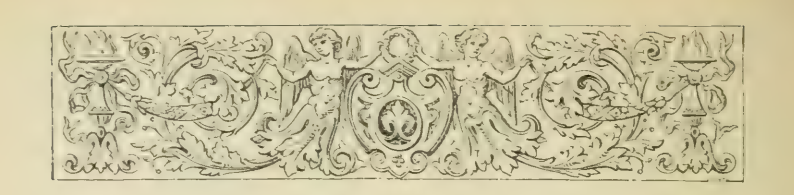
Tu m'as fait un récit, le soir, près du feu,
Et je regardais la plaine.
C'était le temps du maïs, le maïs couvrait toute la plaine,
Et je regardais la plaine pour ne pas regarder tes yeux,

Tandis que tu me faisais ce récit.
Et je t'ai interrompu pour te donner à boire,
Et je t'ai interrompu pour te montrer le maïs dans la plaine.
Quand tu reviendras, tu me feras encore des récits;
Je ne me souviens plus de ceux que tu as faits,
Mais je me souviens de ta voix,
Et je sais que tu es loin maintenant
Et que je ferais mal de te suivre.
Tu n'as pas voulu rester parmi nous;
Si tu trouvais la maison trop triste, tu aurais dû le dire,
J'aurais ri et la maison aurait été joyeuse.
Si tu trouvais sombre la pierre du seuil, tu aurais dû le dire,
Et j'aurais planté tant de fleurs que tu n'aurais plus vu la pierre.
Si ma présence cessait de t'être douce, tu aurais dû le dire,
Et je m'en serais allée dans la tombe pour que tu demeures dans ta maison,
Car les chemins sont longs aux pas du voyageur,
Et les villages étrangers ne connaissent pas son cœur
Et ne savent pas comment le consoler.
Et la tristesse du voyageur n'attriste pas les étrangers,
Car ils ont leurs foyers, et leurs mères, et leurs épouses
Et la rivière où ils ont bu dès leur enfance,

Et ils demandent au voyageur : Pourquoi as-tu quitté ta mère et ton épouse ?
Tu me faisais un récit auprès du feu
Et tu regardais le feu pour ne point voir mes larmes,
Et mes larmes coulaient jusque dans le feu,
Et le feu disait à mes larmes : Vous voulez donc m'éteindre?
Et tu me faisais un récit,
Et je t'ai interrompu pour te donner à boire,
Et je t'ai interrompu pour te montrer le maïs dans la plaine.

Quand une fleur voit la neige pour la première fois,
Elle est tout étonnée de voir que la neige est si blanche.
Et la fleur dit : Elle ne me fera pas de mal.





MORT D'AMOUR

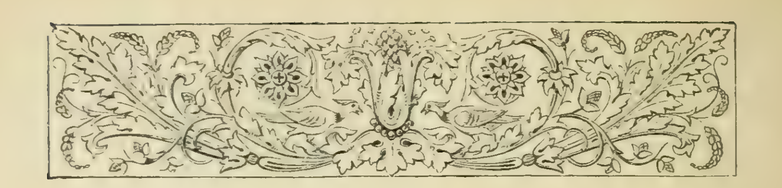
Prends la fleur de mon sein, je t'en prie,
Et prends aussi la fleur de mes cheveux,
Et puis va-t'en, car la nuit est si belle,
Et les étoiles sont heureuses de regarder sur ton chemin.

Un homme est venu l'autre soir dans le village,
Et les villageois ont dit : Que cherchez-vous ?
Et l'homme n'a point dit ce qu'il cherchait.
Et l'homme s'en alla par le village,

Et s'arrêta devant chaque chaumière
Qui avait une fleur peinte sur le mur.
Et l'homme demanda à chacune de ces chaumières :
O chaumière, où dort une jeune fille,
Quelle est la jeune fille qui veut mourir d'amour ?
Et les chaumières se taisaient.
Et l'homme arriva devant la plus petite ;
Elle avait un fuseau brisé sur le seuil,
Une cruche brisée était près du vieux puits.
Et quand l'homme demanda à cette chaumière
Si elle avait la jeune fille qu'il cherchait,
La jeune fille ouvrit la fenêtre et cria : Oui, je veux mourir d'amour.
Et l'homme la bénit et lui baisa la lèvre,
Et la jeune fille était morte le matin.

Prends la fleur de mon sein, je t'en prie,
Et prends aussi la fleur de mes cheveux,
Et puis va-t'en, car la nuit est si belle,
Et les étoiles sont heureuses de regarder sur ton chemin.





LE SOMMEIL

Tu t'es assis sous les peupliers, près de ma porte,
Et tu as regardé ma porte et tu n'es pas entré.
Pourquoi aimes-tu tant l'ombre des peupliers?

Le sommeil a dit : Je sais tant de choses,
Je sais les rêves et les soupirs.
Je sais plus que la forêt qui murmure toujours;
Je sais plus que la rivière qui pleure,
Plus que le vent qui chante,

Plus que le cœur des hommes, puisque je fais taire leurs cœurs.
Et la forêt et la rivière et le vent et le cœur des hommes
Ont tous dit au sommeil : Raconte-nous ce que tu sais.
Et le sommeil a répondu : Je vous le dirai tout doucement.
Et il leur a dit à tous : Je sais le repos,
Et je sais aussi ce que cache la jeune fille,
Et ce que l'épouse n'ose dire,
Et je le devine à leur haleine.
La mort m'envoie, car l'on n'a pas besoin de descendre dans la tombe
Pour me trouver.
Et la mort me dit : Pourquoi les laisses-tu s'éveiller?
Et je laisse s'éveiller les hommes pour qu'ils m'aiment davantage.
Et je leur mets un sourire sur la lèvre,
A la place des larmes qu'ils ont versées.
Et la jeune fille me dit : Tu as le visage du bien-aimé ;
Et l'épouse me dit : O! tu as la voix de l'époux ;
Et la mort me permet de chercher dans les tombes,
Pour amener ceux qui dorment longtemps
A ceux qui ne ne dorment qu'une heure,
Et ceux qui ne dorment qu'une heure me bénissent
De leur rendre ceux qui dorment longtemps.
Tu as le goût de l'eau fraîche, me dit le voyageur assoiffé.

Tu as l'aspect de ma maison, me dit l'homme errant.
Et le passé me permet de chercher dans l'ombre
Ceux qui ont souffert,
Pour les amener devant ceux qui les ont fait souffrir.
Et ceux qui les ont fait souffrir tremblent
De voir ceux qui ont souffert.
Tu as du sang dans ta main, me dit
L'homme qui a taché son couteau.
Tu as un couteau dans ta main, me dit celui qui a trahi.
Je suis si doux et si méchant, que tout me veut,
Puisque l'on m'aime et l'on me craint.
J'habite les nids parce qu'ils sont hauts,
Et les tombes, puisque l'herbe les couvre.
Et le cœur des hommes a besoin de moi,
Et j'ai besoin de leurs douleurs et de leurs joies
Pour en faire des rêves.
Et celui qui dort est sacré.
Et l'on dit de celui qui dort : Le ciel l'aime, car il dort.
Et celui qui ne peut pas dormir
Inspire de l'inquiétude.
Et l'on dit de lui : Il ne peut pas dormir.

Tu t'es assis sur les peupliers, devant ma porte.
Et tu as regardé ma porte et tu n'es pas entré.
Pourquoi aimes-tu tant l'ombre des peupliers?



LE RIRE

La feuille regrette de tomber, puisque le ciel est encore bleu.
Et la feuille dit au vent : Pourquoi donc m'as-tu fait tomber,
Lorsque le ciel est encore bleu ?

Elle riait toujours, cette femme,
Et son rire faisait pleurer tous ceux qui la rencontraient.
Et tous lui disaient : Ne ris plus.

Et tout s'attristait sur son passage.
Tout lui racontait son chagrin.
Les arbres en automne disaient : Où sont les feuilles et les oiseaux ?
Et les rivières desséchées regrettaient leurs flots,
Et les hommes lui montraient leurs larmes,
Et les jeunes filles ôtaient leur ceinture,
Pour lui faire voir que leurs cœurs souffraient.
Et toute chose disait sa souffrance
Pour empêcher cette femme de rire.
Et les tombes s'ouvraient et montraient leur poussière
Et les portes des maisons s'ouvraient pour montrer les foyers vides.
Et les femmes stériles montraient leurs flancs maudits,
Et les plaines leur aridité,
Et les hommes tous leurs crimes,
Et tous disaient : Vois, combien nous sommes douloureux,
Pour empêcher cette femme de rire.
Et elle marchait en riant parmi les douleurs!

La feuille regrette de tomber, puisque le ciel est encore bleu.
Et la feuille dit au vent : Pourquoi donc m'as-tu fait tomber ?
Puisque le ciel est encore bleu ?



LES COUTEAUX

Celui qui dort auprès du feu rêve que son cœur est chaud,
Et lorsqu'il se réveille son cœur a peur du froid.
As-tu vu s'en aller les hirondelles?

Mon père est mort et j'ai sa câciulâ,
Et sa ceinture de cuir et ses couteaux,
Et quand je dors, quand je dors, ces couteaux
Sortent de leur gaîne et s'en vont dans la campagne,
Et je ne sais où s'en vont mes couteaux,

Et quand le jour paraît j'entends frapper à ma fenêtre,
Et je l'ouvre et ce sont mes couteaux qui reviennent,
Et je leur demande : Où avez-vous été?
Et ils me répondent : Dans le cœur des hommes.
L'un souffrait d'amour; nous l'avons guéri.
L'autre était fatigué; nous l'avons reposé,
Car nous aimons les cœurs des hommes et leur sang,
Et nous les buvons comme les sillons boivent la pluie.
Puis nous venons frapper à ta fenêtre et nous disons :
Ouvre aux couteaux qui ont fait leur besogne,
Et puis essuie le sang du revers de ta manche
Brodée de fleurs rouges et noires,
Et fais laver ta manche à la rivière,
Et remets-nous dans notre gaîne et dans ta ceinture de cuir.

Celui qui dort auprès du feu rêve que son cœur a chaud,
Et lorsqu'il se réveille son cœur a peur d'avoir froid.
As-tu vu s'en aller les hirondelles?





LES LARMES

La nuit va venir, repose ton fuseau.
Ceux qui passaient sur les chemins parlaient de leurs chaumières,
Et leurs chaumières leur semblaient très lointaines.

Qu'as-tu vu, enfant, dans le fond du puits?
J'ai vu mon visage et ma chemise et mon collier.
N'as-tu vu que cela?
J'ai vu dans le fond du puits un homme qui pleurait,

Et mon visage en avait peur.
Et les larmes de l'homme étaient l'eau de ce puits.
Et j'ai eu très peur de puiser ses larmes.
Puis une femme est venue et je me suis éloignée.
Et j'ai vu qu'elle puisait ses larmes.
Et puis qu'elle les buvait en regardant le ciel,
Et puis qu'elle essuyait sa bouche avec un tablier,
Et puis qu'elle s'en allait, et je m'en suis allé aussi.

La nuit va venir, repose ton fuseau.
Ceux qui passaient sur le chemin parlaient de leurs chaumières,
Et leurs chaumières leur semblaient très lointaines.





SANS ESPOIR

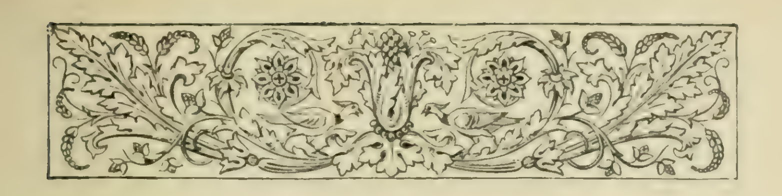
J'ai regardé dans le brouillard et mon âme était inquiète,
Et le brouillard m'a dit : Je pleure le soleil!

Nous étions assis sous ma tente, et celui qui n'a plus d'espoir
Est venu s'asseoir parmi nous.
Et nous lui avons dit : As-tu vu la plaine et les montagnes?
Et il nous a répondu : Je les ai vues.

Et il nous montra son manteau et sa chemise,
Et sa chemise était déchirée à l'endroit de son cœur,
Et sa poitrine était trouée à l'endroit de son cœur.
Et son cœur avait disparu.
Et il ne tremblait point, puisque nous regardions son cœur qui n'était plus;
Et il nous laissait le regarder.
Et celui qui n'a plus d'espoir souriait de nous voir pâlir,
Et il nous chanta des chansons,
Et nous l'enviions de pouvoir chanter,
Sans avoir un cœur pour en souffrir.
Et il jeta pour s'en aller son manteau sur les épaules,
Et ceux qui le rencontrent ne peuvent se douter
Que sa chemise est trouée à l'endroit de son cœur,
Que sa poitrine est trouée à l'endroit de son cœur.
Et que son cœur a disparu.

J'ai regardé dans le brouillard et mon âme était inquiète,
Et le brouillard m'a dit : Je pleure le soleil.





A LA MAISON

Prends le chemin que tu voudras, les chemins sont pareils;
Mais viens, car j'ai dit à mon seuil que tu viendrais.
De ma fenêtre on voit les tombes et les tombes regardent
ma vie.

Ma sœur, as-tu demandé au vent d'où il vient, ce soir,
Pour nous dire de si étranges choses?
Je ne connaissais point celui que j'aime,
Mais je savais que lorsqu'il viendrait il me ferait souffrir.

Il y a un pont sur la rivière,
Et la rivière l'emporte tous les printemps.
Ma sœur, le vent vient de très loin, ce soir.
Il a vu une maison dont la fenêtre était ouverte,
Et la maison était abandonnée;
Et la pierre du seuil était noire,
Et deux hommes montraient du doigt cette maison.
L'un avait le doigt sanglant,
Et le doigt de l'autre tremblait.
L'un disait : Combien de baisers?
L'autre : Combien de larmes?
Et une jeune fille regardait les deux hommes,
Et montrait la maison du bout de son fuseau.
Il y a un pont sur la rivière,
Et la rivière l'emporte tous les printemps.
Et le fuseau de la jeune fille tremblait,
Et sa chemise était blanche et elle avait au cou
Un collier de sang.
Et elle dit : C'était ma maison ;
Et elle dit : C'était mon seuil.
Puis elle retourna vers sa tombe et elle y descendit,
Et les hommes montraient du doigt cette maison.

Prends le chemin que tu voudras, les chemins sont pareils;

Mais viens, car j'ai dit à mon seuil que tu viendrais.
De ma fenêtre on voit des tombes et les tombes regardent ma vie.





HORA

Les jeunes filles :

Il a tourné la tête pour ne point voir ma chaumière,
Et mes pommiers avaient des fleurs ;
Et les chiens dormaient lorsqu'il a passé.
Il a tourné la tête.

Les jeunes gens :

Savez-vous où il s'en allait, et comment étaient son visage
et la forme de son couteau ?
Et les bords de son manteau et la couleur de son cheval ?

Le cobzar :
C'était un haïduck, mais il a passé et nous ne saurons pas comment il danse,
Et la forme de son couteau nous sera inconnue.
Il a bu l'eau de la rivière, mais il n'a point regardé les jeunes filles.
Les jeunes filles :
Dis-nous quel est son seuil, et quelles fleurs y poussent.
Le cobzar :
Cette femme n'a point de seuil, et les fleurs lui sont indifférentes, mais elle danse en souriant ;
Et le haïduck s'en va vers elle.

Les jeunes gens :
Fera-t-il un long chemin ? Son cheval semblait las ?
Le cobzar :
Il passera devant un monastère et il frappera à la porte
Pour demander : Est-elle ici ?
Et le monastère répondra : Va plus loin.
Et le haïduck ira vers la forêt sans la trouver.
Et son sommeil ne lui rendra pas l'image de cette femme,
Car elle danse en souriant, et elle danse si vite
Que nul ne peut entendre battre son cœur.
Les jeunes filles :
Nous aurions ralenti notre danse pour lui.
Ses doigts aiment-ils le fuseau ?

Le cobzar :
Ils aiment mieux le poignard et le haïduck sait bien
Qu'elle l'attend pour le tuer,
Et qu'elle le couvrira de son manteau lorsqu'il sera mort,
Et qu'elle ne cessera de danser en souriant
Que pour le tuer.
Et le haïduck se réjouit de cela.
Et il s'en va vers elle et il lui dit en la voyant : Tue-moi, je suis venu.

Les jeunes gens :
N'en parle plus, cobzar, car nous aimerions aussi cette femme.

Les jeunes filles :
N'en parle plus, cobzar, car nous aimerions aussi ce haïduck.

Les jeunes gens :
Et nous avons les maïs encore verts qui demandent notre sueur.

Les jeunes filles :
Et nous devons être le soir sur notre seuil.

Le cobzar :
Cette femme n'a point de seuil, et les fleurs lui sont indifférentes, mais elle danse en souriant ;

Les jeunes gens :
Les fleurs qu'elle écrase doivent aimer sa danse.

Les jeunes filles :
Et sa danse plaît au jeune haïduck mieux que celle de nos fuseaux.

Il a tourné la tête pour ne point voir ma chaumière,
Et mes pommiers étaient en fleurs.
Et les chiens dormaient lorsqu'il a passé.
Il a tourné la tête.





LES DEUX SŒURS

Vois-tu comme il pleut dans la plaine?
Et le blé est coupé déjà.
Et j'ai oublié ma faucille dans le blé coupé,
Et la pluie va tomber sur elle.

Tous les jeunes gens à la danse
M'ont pris quelque chose.
L'un a pris ma ceinture : tu sais bien laquelle, ma sœur;
Celle que nous avons brodée ensemble.

L'autre a pris mon collier : tu sais bien lequel, ma sœur ;
Celui qui a deux rangs de perles jaunes.
L'autre a pris une fleur : tu sais bien laquelle, ma sœur ;
Celle qui poussait sous le prunier qui a des prunes en automne.
Un seul ne m'a rien pris, tu sais bien lequel ma sœur ;
Celui dont je te parle lorsque je me tais,
Et c'est celui que j'aime.
Cours vite après lui, ma sœur, il demeure auprès du moulin.
Et le bruit de l'eau l'endort,
Et l'eau est heureuse de l'endormir.
Cours vite après lui, sans t'arrêter pour regarder
Paître les troupeaux aux bords de la colline.
Et porte-lui aussi une ceinture, et un collier, et une fleur;
Et dis-lui que tu les as trouvés tout près du moulin
Et qu'ils sont pour lui.
Mais ne reste pas trop longtemps, ma sœur,
Car tu pourrais l'aimer aussi
Et nous devrions pleurer ensemble ;
Et mes larmes n'aimeraient pas tes larmes.
Et ta douleur ne serait pas la bienvenue dans ma maison.

Vois-tu comme il pleut dans la plaine
Et le blé est coupé déjà.
Et j'ai oublié ma faucille dans le blé coupé,
Et la pluie va tomber sur elle.





LA PLAINTE DE L'ORPHELINE

Une femme qui passait est venue me demander à boire
Et je lui ai donné de l'eau, et elle a béni mon seuil.
Puis elle s'en est allée en le bénissant.

Je vais le dire à ma petite mère dans sa tombe,
Car elle m'a dit, avant de mourir :
Quand tu auras un chagrin, viens me le dire dans la tombe,
Car je n'en souffrirai plus là-bas,

Et toi tu croiras que je te comprends,
Puisque je me tairai.
Et tu auras partagé mon chagrin avec moi
Et j'en prendrai la moitié dans ma tombe,
Et je ne cesserai pas de dormir, puisque tu pleures
Mais tu cesseras de pleurer, quand tu verras comme je dors.
J'irai dire à ma petite mère dans sa tombe :
Dors toujours, petite mère, ce n'est que moi avec mon chagrin,
Mais il faut que tu saches mon chagrin
Et que je te le confie, comme on confie les morts à la terre,
Qui ne les rend pas, et les reçoit avec indifférence.
Petite mère, petite mère, que tu as bien fait de mourir
Pour ne point connaître mon chagrin.
Tu peux dire dans ta tombe:
Je suis celle qui est morte
Pour ne point voir le chagrin de mon enfant.
Petite mère, tu ne l'as pas connu et je suis heureuse,
Qu'il te soit resté étranger,
Car tu l'aurais aimé aussi, puisque je l'aime,
Et tu le pleurerais aussi, puisque je le pleure.
Je n'ai point demandé : Quelle est celle qui sera son épouse ?

Je n'ai point cherché son chemin pour la rencontrer,
Je ne lui dirais pas, lorsque je la rencontrerai :
Tu as pris ma part de bonheur sur la terre;
Tu as vidé ma cruche et rompu mon pain à toi seule;
Je te dois toutes mes larmes.
Je ne lui dirai point cela et je m'éloignerai d'elle,
Et je ne lui dirai pas à lui, quand je le rencontrerai :
Sois maudit d'avoir pris cette épouse.
Et je n'essaierai point de le détourner d'elle,
Puisqu'elle est celle que le sort lui gardait.
Et je lui dirai : Ne me regarde pas, car je pleure,
Mais je ne pleure pas pour toi,
C'est à cause de ma petite mère qui est dans sa tombe
Que je pleure.
Et je lui ferai croire cela pour que son cœur se repose
Et qu'il sourie à son épouse de tout son cœur,
Et que le repentir n'entre pas par moi dans leur demeure.
Mais toi, petite mère, puisque ton cœur se repose, laisse-moi tout dire devant ta tombe,
Pour avoir la force de ne rien dire devant lui.
Ah! puisque cela ne peut te rien faire, petite mère, qui dort si profondément,
Je vais crier même,
Et tu ne pourras pas te dire : C'est mon enfant qui crie,
Parce que celui qu'elle aime l'a abandonnée.

Une femme est venue me demander à boire
Et je lui ai donné de l'eau et elle a béni mon seuil,
Et elle s'en est allée en le bénissant.





BLESTEMATÂ

Le ciel s'est assombri et les corbeaux volent,
Oiseaux noirs, est-ce que vous annoncez la neige ?
Aurons-nous de la neige dans nos champs ?

Ce n'est pas moi qu'il a maudite, c'est ma maison ;
Et quand je suis hors de la maison, j'ai l'âme tranquille ;
Mais quand j'y rentre la malédiction m'attend à la porte
Et je voudrais demeurer sous le ciel,
Mais quelqu'un me dit à l'heure de la lune : Rentre dans ta maison.

Et je ne puis répondre : Elle est maudite.
Ce n'est pas moi qu'il a maudite, mais le lit où je dors,
Et je voudrais dormir sur la terre,
Mais à l'heure du sommeil
Quelqu'un me dit : Couche-toi sur ton lit.
Ce n'est pas moi qu'il a maudite, mais les aliments que je mange et l'eau que je bois,
Et je voudrais mourir de faim.
Mais à l'heure de la faim et de la soif quelqu'un crie dans mes entrailles : Mange et bois.
Ce n'est pas moi qu'il a maudite, mais les chemins où je marche;
Et je voudrais demeurer.
Mais à l'heure où le soleil se lève quelqu'un ouvre ma porte et dis : Va-t'en.
Ce n'est pas moi qu'il a maudite, mais ma ceinture et mon collier et mon fuseau.
Et je voudrais ne plus les toucher.
Mais quelqu'un me dit : Prends ta ceinture et ton collier et ton fuseau.
Ce n'est pas moi qu'il a maudite, mais tout ce que je vois et je touche et j'approche.
Et je ne voudrais plus rien voir, ni toucher ni approcher,
Et je vais vers les tombes pour mourir;
Mais quelqu'un se lève d'entre les tombes et me dit : Vis.

Le ciel s'est assombri et les corbeaux s'envolent.
Oiseaux noirs, est-ce que vous nous annoncez la neige ?
Aurons-nous de la neige dans nos champs ?





L'ORPHELINE

Au crépuscule on voit à peine la lune,
Mais lorsque la nuit vient, elle éclaire tout le ciel.
Ces rivières sont sœurs, puisqu'elles descendent de la même montagne.

Ne passe pas la nuit dans le village
Car les chiens ne sont point endormis,
Et tu pourrais aussi rencontrer des âmes.
Moi j'ai dit à l'âme de ma mère,

De m'attendre auprès du puits,
Et je regarderai dans le puits pour la voir
Et je n'oserai pas la regarder en face.
Mais elle me regardera longuement pour voir mon visage,
Et ma chemise et ma ceinture.
Et le lendemain ma ceinture aura plus de perles
Et ma chemise plus de paillettes.
Et elle regardera la maison et le lendemain
Le soleil s'attardera sur elle,
Et elle regardera mon cœur
Et mon cœur sera apaisé.
Et je lui demanderai : Comment est-on dans la tombe ?
Et je verrai dans le puits son image
Avec un doigt sur la bouche.
Et je lui demanderai si elle me regrette,
Et je verrai dans le puits son image
S'essuyer les yeux.
Et les fleurs que j'ai jetées sur sa tombe,
Je les verrai toutes à sa ceinture.
Et elle ne me dira rien mais je sentirai son regard
Et elle me fera signe de lui donner à boire,
Et je donnerai à boire en son nom dans toutes les chaumières.
Et je regretterai que le puits soit si profond,
Et que je ne puisse baiser son visage.

Et je la chercherai encore qu'elle sera déjà partie,
Et j'entendrai retomber la pierre de sa tombe
Comme si elle me frappait le cœur ;
Car j'ai dit à l'âme de ma mère,
De m'attendre auprès du puits.

Au crépuscule on voit à peine la lune,
Mais lorsque la nuit vient elle éclaire tout le ciel.
Les rivières sont sœurs, puisqu'elles descendent de la même montagne.





LE SOLDAT

Quand les feuilles seront toutes tombées, il n'en reste
Que deux ou trois sur les arbres,
Et ces feuilles-là tout l'hiver songent qu'elles auront le chagrin
De tomber sous le soleil du printemps.

Il dormait aux bords des sillons et j'ai regardé son sommeil.
Comme on s'était battu près du village

On l'avait rapporté mort dans le village,
Et c'était la première bataille et il était le premier mort.
Et on le coucha sous les arbres, car on n'avait pas le temps
De songer à creuser sa tombe,
Et il était heureux de rester encore hors de la tombe,
Pour entendre toujours le bruit de la bataille.
Et quand on vint le lendemain
Creuser pour lui la terre
Il était malheureux d'y descendre sans pouvoir demander
Ce que l'on avait fait dans la bataille.
Et on l'enferma dans sa tombe sans le lui dire;
Et depuis il se l'est demandé toujours
Et ne peut bien dormir à cause de cela.

Quand les feuilles sont toutes tombées, il n'en reste
Que deux ou trois sur les arbres;
Et ces feuilles-là, tout l'hiver songent qu'elles auront le chagrin
De tomber sous le ciel des printemps.





CELUI QUI NE TRAHIT POINT

J'ai vu que ton visage était changé,
Et cependant la vieillesse n'a pas passé sur toi.
Les noisettes sont encore vertes, mais le blé va bientôt jaunir.

J'ai donné mon cœur à celui qui ne trahit point,
Et il m'a dit : Reviens dans cent années, et tu trouveras ton cœur sous mon manteau.
Mais dans cent ans nous serons tous les deux poussière,

Et je ne pourrai pas lui demander mon cœur.
Celui qui ne trahit point m'a aimée,
Et je suis plus joyeuse que les premiers jours du printemps
Mais lui n'est point joyeux, car il a vu la vie,
Et il sait que la vie est comme un nid en hiver.
Le cœur des hommes y a toujours froid,
Et c'est pourquoi il a pris mon cœur,
Qu'il gardera cent années, jusque dans sa poussière ;
Et il défendra à la mort de le toucher,
Et à la terre de le féconder.
Et il dira à la mort et à la terre :
C'est son cœur,
Que j'ai promis de ne lui rendre que dans cent ans.
Et la mort et la terre s'émerveilleront
De celui qui ne trahit point.
Et mon cœur dormira dans sa main en poussière, et dans la poussière de sa main.

J'ai vu que ton visage était changé,
Et cependant la vieillesse n'a point passé sur toi.
Les noisettes sont encore vertes, mais le blé va bientôt jaunir.



SUR LE CHEMIN

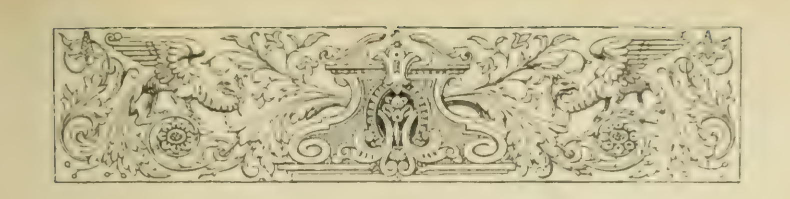
Son voile est fin comme un nuage d'été,
Et quand elle passe les fleurs regrettent
De ne pouvoir la suivre.

On voit le chemin du bord de la rivière,
Et toujours je regarde le chemin,
Et quelque chose vient toujours vers moi.
Quelque chose qui sourit et quelque chose qui pleure :
Une femme et un enfant.

Et la femme qui pleure marche plus vite que l'enfant qui sourit,
Et c'est à qui me donnera à boire;
Mais la femme est plus prompte à puiser de l'eau,
Et elle me tend la cruche avant l'enfant,
Et sa cruche a les bords cassés.
Puis ils repartent tous deux, et je me souviens
De la femme qui pleure,
Puisqu'elle m'a donné à boire;
Et j'oublie l'enfant qui sourit,
Puisqu'il ne m'a point désaltéré.
Et je vais chaque jour la regarder venir.

Son voile est fin comme un nuage d'été,
Et quand elle passe les fleurs regrettent
De ne pouvoir la suivre.





HORA

Les jeunes gens :

Demain, nous irons récolter le maïs et nous jetterons
Nos manteaux dans les sillons,
Et nous trouverons sous les arbres
Les premières feuilles qui tombent,
Pareilles à de jeunes mortes.

Le cobzar :

Avez-vous mis tous vos couteaux à la ceinture,
Et bien serré vos ceintures ?

Les jeunes filles :

Les chemises que nous filons
Ont des fleurs rouges et bleues.
Je me suis arrêtée sous un chêne, près du puits.

Le cobzar :

As-tu bu l'eau de ce puits, jeune fille ?

Les jeunes gens :

Celle qui la boit n'ira plus dans les sillons,
Mais elle restera sur le seuil de sa porte,
A regarder le soleil dans la plaine,
Et à demander le soir à la lune :
D'où viens-tu ?
Et le soleil et la lune s'en iront
Et elle restera toujours à son seuil,
Devant le ciel assombri.
Et elle lui demandera : Pourquoi es-tu sombre ?

Le cobzar :

Laquelle de vous a bu de cette eau ?

Les jeunes filles :

C'est notre sœur, celle qui met toujours trois œillets dans ses cheveux
Et du basilic à sa ceinture.
C'est elle qui a bu cette eau et nous a dit : Mes sœurs, prenez garde d'en boire.

Le cobzar :
Et depuis elle reste à rêver ;
Elle rêve qu'un cavalier vient par la route.
Et que les pommiers secouent leurs fleurs sur lui ;
Et qu'il descend devant l'auberge et demande à boire du vin,
Et que l'hôtesse lui tend un verre plein de vin,
Et qu'il n'en boit que la moitié,
Puisqu'il jette le reste sur la route,
Et que la poussière en est toute rouge.

Les jeunes gens :
Elle rêve qu'il frappe à sa fenêtre,
Avec le bout de son couteau.
Et que le bout de son couteau
Fait sur la fenêtre une tache toute rouge.

Les jeunes filles :
Elle rêve qu'il entre, qu'il entre par la porte,
Et que son pas laisse sur le seuil
Une empreinte toute rouge.

Les jeunes gens :
Elle rêve qu'il la baise, qu'il la baise au front,
Et que son baiser met sur son front
Une étoile toute rouge.

Le cobzar :
Elle rêve qu'il s'en va, qu'il s'en va dans la nuit profonde,

Et que le trot de son cheval
Laisse sur la route une lueur toute rouge.

Les jeunes filles :

C'est notre sœur, celle qui met toujours trois œillets dans ses cheveux
Et du basilic à sa ceinture.
C'est elle qui a bu cette eau et nous a dit :
Mes sœurs, prenez garde d'en boire.

Le cobzar :

Et que le trot de son cheval laisse sur la route une lueur toute rouge !

Les jeunes gens :

Demain nous irons dans les sillons récolter le maïs et nous jetterons
Nos manteaux dans les sillons,
Et nous trouverons sous les arbres les premières feuilles qui tombent,
Pareilles à de jeunes mortes.





CELUI QUI BOIT SES LARMES

Les rivières aiment couler au bruit de ta voix.
Mes pruniers ont des fruits verts.
Et le soleil leur dit chaque matin : Quoi! vous n'êtes pas mûrs encore?

Il n'a jamais soif, et il prend
La soif des autres en pitié,
Et il laisse la pluie appesantir son manteau
Sans bénir la pluie ;

Et il voit les sources courir,
Sans bénir les sources;
Et il voit la profondeur fraîche des puits,
Sans bénir leur fraîche profondeur,
Puisqu'il est l'homme qui a bu ses larmes,
Et il est désaltéré pour toujours.
Il les a mises dans son verre et a laissé
Le soleil briller sur elles
Et la lune s'y réfléchir.
Et le soleil et la lune ont dit:
Quelle eau limpide!
Puis il y a posé ses lèvres,
Et ses lèvres ont dit: Quelle eau brûlante!
C'est l'homme qui a bu ses larmes.

Les rivières aiment couler au bruit de ta voix.
Mes pruniers ont des fruits verts,
Et le soleil leur dit chaque matin : Quoi ! vous n'êtes pas mûrs encore?





BLESTEMATA

Ne passe pas sur le petit pont : il est très vieux déjà.
Les arbres coupés sont couchés sur la terre,
Et les oiseaux doivent voler près de la terre pour se poser encore sur eux.

Pourquoi me dit-on : Est-ce vous?
Non, je ne sais rien, on ne m'a rien dit et je fais peur.
Les caillous du chemin s'écartent devant mes pas
Et je suis plus lasse que si je les avais foulés.

On me laisse seule toujours et j'entends toujours des bruits de voix.
Nul ne trouble mon sommeil et cependant il me semble
Que je n'ai jamais plus dormi.
Savez-vous pourquoi je suis si fatiguée? O! si fatiguée,
Que si la tombe me disait: Sieds-toi dans mon sein et tu reposeras,
Je bénirais la tombe.
C'est que je porte quelqu'un sur mes épaules;
Je le porte toujours; je sens ses mains autour de mon cou;
Et dans mon cou j'ai son haleine,
Et c'est lui qui appesantit mes pas
Et m'affole du bruit de sa voix
Et boit mon sommeil.
Et je lui demande: Où dois-je te conduire,
Pour ne plus te porter?
Et il me montre l'horizon.
Et je vois devant moi sa main qui me montre
Toujours l'horizon.
Il est lourd comme le cœur d'une veuve;
Et je connais ses pensées, et ses pensées me brûlent,
Parce qu'il pense à mon chagrin.
Quand je passe devant une chaumière,
Je lui dis: Arrêtons-nous ici, la chaumière semble bonne,

Il me dit : Les chaumières ne doivent pas s'ouvrir devant toi ;
Et quand je lui dis : N'est-tu pas las aussi ?
Il me répond : Je me repose dans la lassitude,
Et je me rafraîchis à ta sueur,
Et devant mon foyer même je ne puis le faire assoir
En face de moi.
Il reste toujours sur mes épaules,
Et je ne connais pas son visage,
Et je lui dis : Inconnu,
Et il me répond : Maudite !

Ne passe pas sur le petit pont, il est très vieux déjà.
Les arbres coupés sont couchés sur la terre,
Et les oiseaux doivent voler près de la terre pour se poser sur eux.





LA SURATA

J'ai jeté ma bêche en travers de la porte,
Et je dois la pousser du pied pour rentrer dans ma maison.
Ta chanson est la plus consolante puisque mon cœur s'en souvient.

Il a touché mon cœur à la danse
Tandis que mon cœur bondissait,
Et mon cœur s'est arrêté tout de suite.
Ne sais-tu rien, ma sœur,
Qui puisse encore faire battre mon cœur?

La suratâ :
Si, je sais que dans la forêt il y a de l'herbe sous les chênes;
Que le maïs est bien plus grand que nous,
Et que, dans la rivière, une jeune fille a vu
L'image de son fiancé absent.
La sœur :
Mon cœur se tient tranquille comme le blé avant l'orage.
La suratâ :
L'endroit où nous dansons est près du puits,
Et nous nous y désaltérons ensemble.
Et l'eau est douce, quand d'autres la trouvent douce
En même temps que nous.
La sœur :
Mon cœur se tient tranquille comme le mort dans son tombeau.
La suratâ :
Les amoureux sourient lorsqu'ils voient passer les vieillards.
Ils disent : Nous serons ainsi ;
Et cela ne leur fait pas peur, puisqu'ils sont jeunes.
La sœur :
Mon cœur frémit comme le sommeil de l'enfant.
La suratâ :
Quand celui que l'on aime entre dans la demeure,
On dit : Qui donc vient d'entrer chez moi ?

La sœur :
Mon cœur tremble comme l'eau de la source.
La suratâ :
Et il s'assied, et l'on dit : Qui donc vient de s'asseoir?
Et il prend notre main, et l'on dit : Qui donc a pris ma main?
La sœur :
Mon cœur s'est réveillé comme la semence dans les sillons
Après la pluie.
La suratâ :
Et quand il touche notre ceinture,
Le cœur bondissant s'arrête tout de suite et l'on dit :
Qui donc réveillera mon cœur?

J'ai jeté la bêche en travers de ma porte,
Et je dois la pousser du pied pour rentrer dans ma maison.
Ta chanson est la plus consolante, parce que mon cœur s'en souvient.





LE DERNIER JOUR

Quand vous aurez passé devant elle
Et que vous ne la verrez plus, je vous dirai qui elle est.
Et vous serez tristes de l'apprendre,
Et vous ne regarderez pas en arrière pour la voir encore.

Je me souviens de ton dernier jour sur terre ;
Je m'en souviens si bien
Que tous me disent : Pourquoi t'en souvenir?
Et tous les jours, comme ce jour-là, je vois le soleil dans ma chambre ;

Et tous les jours sont pour moi comme ce jour-là.
Et depuis tous tes jours sont à la tombe ;
Et tous tes jours d'avant appartenaient à la terre ;
Mais ce jour-là tu l'as vécu pour moi,
Et je savais que c'était ton dernier jour,
Et c'est pourquoi je l'ai pris tout entier.
Et je ne t'ai laissé ni regarder la plaine,
Ni la cour et les pommiers,
Ni le visage de ceux que tu quittais.
Je me suis mise devant toi et je t'ai dit :
Toute ta vie leur a appartenu,
Je prends ton dernier jour.
Et tu n'as pas gémi, et tu n'as pas pleuré,
Mais tu m'as dit : C'est bien.
Et tu as vécu ce jour-là pour moi,
Et tu y as mis tout ton cœur,
Et je me souviens à tout instant de tout cela.
Et je savais que la tombe attendait,
Et je lui disais d'attendre.
Et quelque chose était à notre seuil
Qui voyait avec impatience descendre le soleil ;
Et quelqu'un me criait : Vois, le soleil descend.
Et quand le soleil descendit tu avais fini de vivre pour moi
Ton dernier jour sur la terre.
Et ta première nuit de mort appartint à nos gémissements,

Et le lendemain avec tout l'avenir appartient tout entier à la tombe,
Et la tombe dit : J'ai tout pris, je puis me refermer.

Quand vous aurez passé devant elle,
Et que vous ne la verrez plus, je vous dirai qui elle est.
Et vous serez très tristes de l'apprendre,
Et vous ne regarderez pas en arrière pour la voir encore.





L'OUBLIÉE

Ta fourche est restée au pied de l'arbre,
Et toute la journée elle entend la chanson des oiseaux.
Le thym pousse près du moulin.

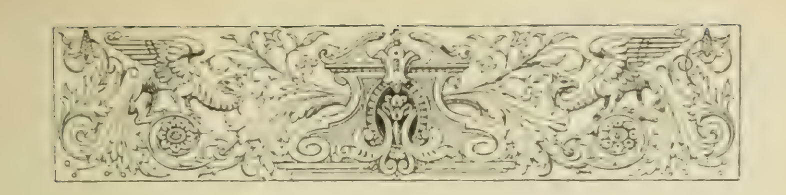
Je suis oubliée, et quand le soleil entre par ma fenêtre,
Je m'étonne qu'il se souvienne encore de moi.
Par habitude l'herbe croit encore dans mon champ,
Et c'est par habitude que je fais encore jouer mon fuseau.
Le chemin qui va vers ma maison ne connaît plus le bruit des pas,

Et le matin me dit : Tu es l'oubliée.
Car celui que j'aimais a pris son cheval et son manteau
Et il est parti en chantant, et je rêve la nuit
Qu'il traverse les rivières et les forêts,
Et qu'il arrive dans un grand village,
Et qu'il s'arrête devant la troisième chaumière,
Où une jeune fille l'attend sur le seuil.
Et la jeune fille lui dit : O toi qui viens de loin,
En traversant les rivières et les forêts,
N'as-tu pas très loin quelque femme qui te pleure?
Et il répond : Je n'en ai point.
Et la jeune fille lui sourit et il demeure auprès d'elle.
Puis il reprend son cheval et arrive dans un autre village.
Il arrive et s'arrête devant la troisième chaumière.
Des hommes y boivent en riant.
Et les hommes lui donnent à boire,
Et les hommes lui disent : N'as-tu pas quelqu'un
A qui tu songes en vidant ce verre?
Et il répond : Je n'ai personne!
Puis il reprend son cheval et il arrive dans un grand champ avec des pierres.
Il arrive et s'arrête devant la troisième pierre.
Quelqu'un est devant la troisième pierre qui lui tend les bras.
Et quelqu'un lui demande : Avant de m'embrasser,

Ne désirerais-tu pas embrasser une autre?
Et il répond : Non,
Car je suis l'oubliée,
Et celui que j'aime ne peut pas se souvenir de moi.
La terre ne se souvient pas des maïs coupés,
Et le ciel oublie les nuages,
Et les sillons oublient la pluie.
Et quand le soleil entre chez moi, je m'étonne
Qu'il se souvienne encore de moi.

Ta fourche est restée au pied de l'arbre,
Et toute la journée elle entend le chant des oiseaux.
Le thym pousse auprès du moulin.





SA CRUCHE

Le soleil va s'en aller et nous le regardons partir.
Et nous regardons la plaine s'attrister du départ du soleil
Il a neigé sur la montagne ce matin.

La bien-aimée a toujours de l'eau dans sa cruche.
Et elle s'arrête pour donner à boire,
Et elle dit à celui qui boit : Buvez au nom des morts.
Et quand elle dort dans sa chaumière,
Elle laisse sa cruche sur le seuil,

Et la veuve boit en passant.
Et l'autre nuit un mort est venu pour y boire,
Et a dit : Qu'elle est douce, l'eau de la jeune fille.
Et le mort a pris la cruche sur son épaule
Et l'a portée vers les tombeaux,
Pour calmer la grande soif des tombes.
Et le mort a dit aux autres : Buvez au nom des vivants.

Le soleil va s'en aller et nous le regardons partir,
Et nous regardons la plaine s'attrister du départ du soleil.
Il a neigé sur la montagne ce matin.





OU LOGENT LES CHANSONS

Où logent tes chansons : Est-ce sous ton collier,
    Sous ton collier à quatre rangs?
        Dans ton petit cœur?
    Mes chansons logent dans mon cœur.

Deux frères l'ont aimée, et elle, elle est morte.
Sa maison est la plus blanche et son seuil
            Le plus étroit.
Elle aimait le fruit des fraisiers et la danse,

Mais elle est morte de leur amour.
Ils l'ont tuée avec un même couteau,
Et leurs quatre mains appuyaient le couteau sur son cœur.
Et le cœur pleurait tout son sang,
Et le sang disait : Ah! j'ai taché la belle chemise du dimanche,
Et le collier et la ceinture et les œillets,
Et jusqu'au tablier.
Et le cœur demandait : Où ferez-vous sa tombe?
Est-ce tout près de la colline, où l'on entend le bruit du moulin ;
Est-ce au bord de la route, pour que le passant
Fasse à son âme l'aumône d'un signe de croix?

Où logent tes chansons : Est-ce sous ton collier,
Sous ton collier à quatre rangs?
Dans ton petit cœur?
Mes chansons logent dans mon cœur.





LA MAISON DU COBZAR

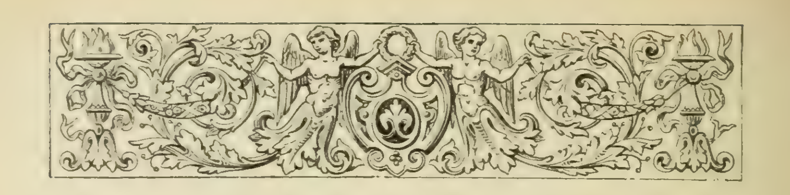
J'ai pris toutes ces perles pour les enfiler,
Mais ma main tremble et les perles tombent,
Et elles roulent dans le blé nouveau.

Entre dans la maison du cobzar, elle est toujours ouverte,
Et les oiseaux y font leur nid comme dans la forêt,
Et le soleil y loge tout le jour comme dans le ciel ;
Mais dans le ciel il luit pour tout le monde,
Et dans la maison du cobzar il est de la maison.

Et il y a aussi un puits près de la porte,
Et l'eau y monte toute seule.
Et dans la maison du cobzar la lune en entrant
Devient une belle jeune fille qui sourit.
Et dans la maison du cobzar, la douleur en entrant
Devient une belle femme au visage doux et triste.
Et le cobzar est assis par terre dans sa maison et il ne se lève pas
Quand on y entre, mais il vous montre le ciel par sa fenêtre.
Et si l'on a soif il ne vous donne pas à boire,
Mais il vous montre le puits.
Et si l'on pleure il ne vous essuie pas vos larmes,
Mais il vous chante des chansons.
La maison du cobzar est chère aux cigognes,
Et les hirondelles la connaissent,
Et elles disent de loin en la voyant : Allons-y,
Puisque l'on y chante.
Et quelquefois une femme s'accoude à la fenêtre
Pour regarder dans la maison.
Et elle voit chanter le cobzar.
Et il a dans sa maison des poignards et des fleurs,
Mais il ne les montre jamais et la maison paraîtrait vide
Sans le soleil et les chansons.
Et partout il y a des fenêtres pour voir le ciel et l'herbe,
Et l'herbe semble pousser dans la maison, tant on la voit.

J'ai pris toutes ces perles pour les enfiler,
Mais ma main tremble et les perles tombent,
Et elles roulent dans le blé nouveau.





SI ELLE AVAIT VÉCU

Dans la cour les bœufs se réunissent,
Et les bœufs sont las d'avoir labouré tout le jour.
Mon fuseau se repose, il pend jusqu'à mes pieds.

Si celle que j'ai perdue avait vécu tous les jours
Que la mort lui a dérobés,
Comment serait-elle, maintenant que moi je suis vieille,
Car j'étais jeune quand la mort lui a dérobé ses jours.
Elle serait une belle jeune fille,

Et je n'aurais point de douleur
Et j'aurais de la joie de la voir près de mon foyer,
Et la flamme du foyer me sourirait,
Et je prierais le ciel de la rendre heureuse,
Pour que mes vieux jours soient contents.
Et maintenant je puis seulement prier la terre
De lui être compatissante,
Et de lui dire quand je pleure que c'est pour elle que je pleure.
Une belle jeune fille marchant sur les chemins pleins de soleil.
Et les sillons salueraient sa jeunesse,
Et elle apparaîtrait derrière les arbres et près de la rivière,
Et je dirais voyez ce qui est sorti de mon sang.
Et l'époux me dirait : Femme, nous avons été bénis.
Je ne lui aurais jamais montré des tombes,
Si la tombe ne me l'avait prise.
Et je lui aurais chanté tout le jour des chansons.
Pour qu'elle rêve de chansons.
Et j'aurais tenu son cœur dans ma main,
Pour que personne n'y touche,
Et j'aurais dit : C'est son cœur que je tiens ainsi.
Et son sourire aurait embelli la forêt,
Et la forêt m'aurait dit : Envoie-nous ton enfant.
Petite âme, petite âme, si tu ne fais rien que dormir sous la terre,

Reviens vers moi dans les jours de printemps
Et prends le chemin où les saules s'embrassent,
Pour que nul ne te rencontre,
Et viens à l'heure où tout le village est au travail.
Viens ainsi que tu serais maintenant,
Si tu avais vécu tous les jours que la mort t'a dérobé,
Et file une seule quenouille,
Et dis-moi : Mère, j'ai rempli ton fuseau.

Dans la cour les bœufs se réunissent,
Et les bœufs sont las d'avoir labouré tout le jour.
Mon fuseau se repose, il pend jusqu'à mes pieds.





HOTUL

Je dors sur mon manteau sur le bord de la route,
Et je sens la rosée tomber sur mon manteau,
Et la rosée s'endort près de moi.

Quand j'étais enfant, j'ai voulu voler
Le soleil au bon Dieu,
Et je n'ai pas pu!
Et depuis je suis devenu voleur, et j'ai dans mon sac
Tout ce qu'on veut : des colliers, des bracelets et des couteaux.

Et j'ai voulu donner des colliers aux jeunes filles
Pour avoir leur cœur.
Et j'ai dit en naissant au bon Dieu :
Que me donnes-tu?
Et quand j'ai vu qu'il ne me donnait que la vie,
Je me suis mis à courir par les chemins
Et j'ai pris aux autres ce que le bon Dieu leur avait donné
De plus qu'à moi.
Je danse dans les danses et je bois dans les auberges,
Et j'emporte la cobza dont j'ai aimé le son
Et le verre où j'ai bu le vin qui me plaisait.
Et j'emporterai la jeune fille
Qui me donnera le baiser le plus doux;
Mais je ne l'ai pas encore trouvée,
Et je la crains, car je montrerai mon sac
A celle que j'aime.
Et elle dira aux autres que j'ai dans mon sac
Des colliers, des bracelets et des couteaux.
Et je n'aurai pas de croix sur ma tombe,
Et le vent me volera des fleurs sur ma tombe.

Je dors dans mon manteau, sur le bord de la route,
Et je sens la rosée tomber sur mon manteau
Et la rosée s'endort auprès de moi.



LES TROIS BAISERS

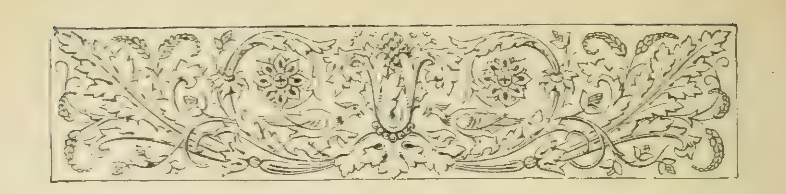
La pluie est tombée dans la plaine,
Et les ornières du chemin sont profondes,
Et mon chariot va lentement,
Puisque les ornières du chemin sont profondes.

J'ai trois baisers sur ma lèvre :
Celui du vent, celui de ma mère et celui de ma fiancée ;
Et je vais avec dans la grande forêt,
Et le baiser du vent me dit :

Je t'aime, brave enfant, puisque tu es robuste,
Et que tes cheveux ont l'odeur des jeunes plantes,
Et tes pas la légèreté des torrents,
Et que tes pas font ralentir le pas des jeunes filles
Lorsqu'elles te voient sur le chemin.
J'aime te baiser après avoir baisé les tombes,
Et je retourne les baiser après toi,
Pour leur parler de ta jeunesse
Et de tes cheveux qui ont l'odeur des jeunes plantes.
Et le baiser de ma mère me dit :
Puisque je t'aime, reviens,
La maison a besoin de toi.
Puisque je t'aime, va à la guerre et ne crains pas de mourir
En songeant que j'en serais malheureuse
Et que je pleurerais.
Les yeux des femmes sont accoutumés aux pleurs,
Et les pleurs aiment les yeux des mères.
Et le baiser de ma fiancée me dit :
C'est printemps dans la plaine,
Et partout c'est printemps.
Les œillets se penchent hors de la fenêtre pour voir leurs sœurs du jardin.
J'ai mis un œillet au bout de ma quenouille,
Et l'œillet se croit tout près du ciel.

J'ai mis ton nom dans mon cœur,
Et mon cœur se croit tout près du ciel.
Si tu meurs, je serai veuve sans avoir mis un voile sur ma tête.
Et je chanterai la plainte de l'épouse,
Et je dirai : Ne chantez pas devant moi,
Car mon époux est mort.
C'est printemps dans la plaine,
Et partout c'est printemps.
Et j'emporte les trois baisers, avec mon fusil, avec mon épée, avec mon cheval.
Et mon épée est plus légère,
Et mon fusil est plus joyeux,
Et mon cheval est plus rapide.
Et quand je mourrai les baisers flotteront sur moi
Comme trois oiseaux,
Et trois oiseaux chanteront où je serai mort.

La pluie est tombée dans la plaine,
Et les ornières des chemins sont profondes,
Et mon chariot va lentement,
Puisque les ornières du chemin sont profondes.



DIN FLORI

Venez danser, car c'est dimanche,
Et j'ai rencontré des jeunes gens qui chantaient,
Et la forêt m'a dit : Vois comme ils chantent.

Elle ne viendra pas demain et hier elle n'est point venue,
Celle qui me ferait cesser d'être étranger ;
Et je la rencontre peut-être chaque jour,
Et elle me voit.
Et elle détourne son visage pour me cacher ses yeux

Car si je la voyais pleurer, je dirais de suite : C'est elle.
Et elle détourne son visage pour ne point voir ma tristesse,
Car si elle me voyait si triste elle ne pourrait
S'empêcher de crier : Tu es mon enfant !
Et peut-être me voit-elle à côté de lui,
Et n'ose-t-elle me dire : C'est ton père !
De peur que je ne le haïsse,
Et que je ne la haïsse aussi !
Et je les aime tous deux comme la fleur aime ses racines.
Et je ne les maudis point et je leur dis dans mes rêves :
Bénie soit l'heure où vous vous êtes aimés.
Et je ne leur dirais jamais ma souffrance.
Et s'ils me le demandaient, je leur dirais
Que je suis heureux !
Que je ne vais jamais auprès des tombes,
Et que les tombes ne me tentent pas.
Je leur dirais cela et je garderais ma douleur au fond de mon cœur,
Comme la pierre creuse garde la pluie,
Comme celui qui meurt garde le secret de sa dernière souffrance.
Et on ne dira point en me voyant :
Comme son cœur est plein.
Et l'on croira que mon cœur est très vide.

J'aime les enfants joyeux des mères,
Puisqu'ils disent : Ma mère !
Et je les écoute pour apprendre à le dire,
Et lorsque je suis seul, je me le dis à voix basse.
Mais je n'ai pas en le disant
La même voix que les enfants des mères,
Ceux pour lesquels les mères prient à genoux,
Et auxquels elles tissent tout le jour de belles chemises
Et qu'elles endorment sous leurs chansons.
Ma mère, toi que je vois peut-être tous les jours
Sur le chemin,
Ou bien trempant le chanvre en la rivière,
Si tu étais morte, comme j'aimerais ta tombe,
Et comme j'aimerais demeurer auprès d'elle
Et la couvrir de fleurs,
Et ne point te nommer,
Et dire : Je suis le fils de la terre.
Et j'aime cette tombe puisqu'elle couvre un peu de terre,
Et j'ignore qui dort en elle.
Non, tu ne saurais être morte, ma mère,
Puisque tu m'aurais appelé avant de mourir
Pour me dire d'aimer ta tombe ;
Car tu aurais eu peur d'y avoir très froid
Sans l'amour de ton pauvre enfant.
Si tu es vivante, ma mère, viens un soir lorsque je dormirai,

Et regarde-moi dormir,
Et je me dirai le matin : Elle a regardé mon sommeil.

Venez, car c'est dimanche,
Et j'ai rencontré des jeunes gens qui chantaient,
Et la forêt m'a dit : Vois comme ils chantent.





CANTECUL SURATEI

Les deux chemins ont des noyers,
Mais dans l'un des chemins les noyers sont tous verts,
Et dans l'autre chemin ils ont perdu leurs feuilles.
Nous prendrons le chemin des noyers toujours verts.

Ma sœur, ma sœur, pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite?
Nous avons vidé ensemble trois quenouilles,
Et je n'ai pas vu ta main trembler;

Et quand je t'ai parlé de lui, tu t'es penchée vers la donița pour boire,
Et j'ai cru que tu étais assoiffée.
Ma sœur, ma sœur, as-tu appris des tombes à te taire,
Pour avoir ainsi gardé le silence?
Crois-tu que si les tombes pouvaient parler,
Elles ne seraient pas plus heureuses?
Tu as joué avec les franges de ma ceinture,
Lorsque je t'ai parlé de lui,
Et j'ai cru que tes doigts étaient oisifs.
Et tu ne m'as pas dit comment est sa demeure,
Car si tu m'avais dit cela,
J'aurais compris que tu l'aimes,
Et j'aurais essayé de ne pas l'aimer aussi.
Maintenant, nous l'aimons ensemble,
Et nos deux amours sont comme la rivière,
Qui pleure de couler toujours
Et ne peut cesser de couler.
Et je commence à te haïr et je trouve
Que tout en toi est haïssable.
Le bruit de ton fuseau m'empêche d'entendre mes pensées,
Et quand tu chantes, mon cœur croit
Que tu lui chantes la plainte des morts.
Quand il vient vers nous, nous nous regardons,

Pour savoir laquelle l'espère davantage ;
Et celle qu'il préfère a le rire sur la lèvre
Et l'autre a des couteaux sous ses yeux.
Et quand il part nous nous regardons,
Pour voir laquelle en souffre davantage.
Suratâ,
Ma sœur, ma sœur, tes boucles d'oreilles sont en verre bleu,
Et quand tu danses, elles caressent ton visage,
Et j'aimais danser près de toi.
Maintenant je te voudrais morte,
Et cependant j'ai peur que tu ne meures,
Car il pourrait pleurer sur toi,
Et alors je saurai qu'il t'aime
Et si cela est, je ne veux pas le savoir.
L'arbre ne sait pas la hache qui va l'abattre,
Et il jouit du soleil.
Quand je dis : Pourquoi mets-tu tant de colliers?
Tu ne me réponds pas,
Et tu me semble chaque jour plus belle,
Et je crains qu'il ne t'aime,
Et que ce ne soit la joie de ton cœur,
Qui te rende si belle.
La laine de ta quenouille me paraît la plus blanche,
Et quand tu t'arrêtes auprès du puits,

Je te demande : Pourquoi t'arrêtes-tu ?
Et je crains que tu ne l'attendes,
Et je ne suis pas même tranquille quand tu dors ;
Car tu dois le voir dans tes rêves,
Et peut-être te dit-il, dans tes rêves, qu'il t'aime,
Et mon image n'est pas là
Pour lui dire : Tu mens.
Ma sœur, ma sœur, as-tu jamais offensé ta mère ?
Ai-je oublié de donner à boire au passant,
Pour que Dieu nous punisse ainsi ?
J'aurais mieux aimé mourir sans cierge,
Et voir effacées au matin les fleurs peintes sur ma chaumière,
Que d'avoir un chagrin qui devient plus grand
Lorsque je le partage avec toi.
Ah ! je bénirais celle qui viendrait chanter le chant des morts
A mon seuil,
Pour que je meure dans un mois,
Et cependant je ne veux point mourir,
Car il n'en aurait peut-être pas de tristesse,
Et alors tu saurais qu'il t'aime.

Les deux chemins ont des noyers,

Mais dans l'un des chemins les noyers sont tous verts,
Et dans l'autre chemin ils ont perdu leurs feuilles.
Nous prendrons le chemin des noyers toujours verts.





L'ÉTRANGER

J'ai passé devant sa maison
Et elle était debout à la porte et elle ne m'a point vu passer
Et la route était longue devant moi.

Un étranger est venu dans ma demeure
Et je lui ai tendu la main
Et il s'est assis au foyer en tenant son front dans ses mains

Et il m'a dit : As-tu beaucoup de bœufs ?
Et ses pieds étaient pleins de poussière
Et je n'ai point demandé : De quel village es-tu ?
Et il avait déposé son sac près de moi,
Et son sac contenait seulement une pierre.

J'ai passé devant sa maison
Et elle était debout à sa porte et elle ne m'a point vu passer
Et la route était longue devant moi.





LE CŒUR ENDORMI

Ne pars pas ce soir car une étoile est tombée ;
Tu ferais mieux d'attendre le soleil.
L'odeur du foin fauché monte de la plaine.

L'enfant aux dents blanches portait un couteau
Tout près de son cœur,
Et le couteau est entré dans le cœur de l'enfant
Et son cœur s'est endormi dans le sang,
Et la mère a retiré le couteau du cœur de l'enfant

Sans réveiller le cœur;
Et elle a dit : Qui me rendra mon enfant?
Qui me mettra près de lui dans la tombe?
Et le cœur ne s'est point réveillé,
Et on mit sous terre l'enfant dont le cœur s'était endormi.
Et une fois qu'il fut sous terre,
Le cœur s'éveilla et dit : Ce n'était pas encore
L'heure du sommeil.
Ma petite mère, viens me dire, pourquoi je me suis endormi
Avant l'heure du sommeil.
T'avais-je dit que j'étais fatigué,
Pour me faire ainsi endormir?
Ma petite mère, pourquoi n'es-tu pas là,
A me chanter une chanson,
Puisque je me réveille?
J'ai *dor* des fleurs et de ton sourire?
Et de la maison qui est tournée vers la forêt,
Et de mon père qui porte la bêche sur son épaule.
Ma petite mère, viens me dire pourquoi je me suis endormi
Avant l'heure du sommeil.

Ne pars pas ce soir car une étoile est tombée;
Tu ferais mieux d'attendre le soleil.
L'odeur du foin fauché monte de la plaine.



IL NE DORT POINT

N'écoute jamais le récit du vent,
Car il vient de très loin, et il est très fatigué.
Il est comme un vieillard qui a vu toute la vie;
N'écoute jamais le récit du vent.

Commère, commère, as-tu fini ta quenouille?
Ton mari s'est-il endormi?
Je t'appelle depuis une heure par-dessus la clôture,
Et tu as cru que c'était seulement

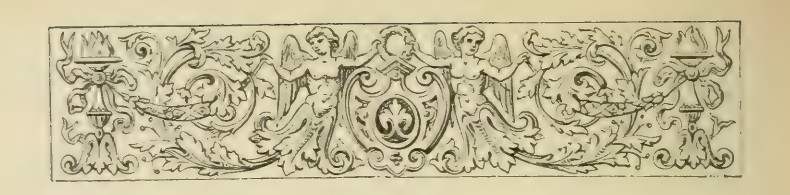
La plainte des peupliers

Femme, traverse mon seuil et viens regarder l'enfant.
Depuis qu'il est né, voici huit semaines,
Il n'a point dormi; il tient les yeux ouverts.
Je ne sais plus quelle chanson lui chanter,
Et j'envie aux autres mères le sommeil de leurs enfants.
Femme, femme, que lui as-tu chanté la première nuit de sa naissance?
Je lui ai chanté toute la terre avec les semences,
Et la forêt avec les oiseaux,
Et les hommes qui se lèvent au matin,
Pour aller au travail,
Et les enfants qui rient et mordent les fruits verts
Pour montrer leurs dents blanches,
Et il ne s'est point endormi.
Femme, femme, que lui as-tu chanté lorsque tu le portais?
Je lui ai chanté mon désir de mère,
Et ma quenouille qui le sait,
Et mon seuil qui s'en réjouit,
Et l'époux qui depuis me souriait toujours,
Et l'enfant dans mes entrailles ne dormait pas.
Femme, femme, que chantait ton cœur, lorsque tu l'as conçu?
Je songeais à ma mère qui m'a conçu de même,

Et à ses cheveux gris et à mon père, qui dort dans la tombe.
Ah! la joie d'engendrer ne t'a pas prise toute entière,
Et tu songeais au passé, tandis que l'avenir germait en toi;
Et ton enfant ne peut point dormir
A cause des cheveux gris de ta mère
Et de ton père qui est dans le tombeau.

N'écoute jamais le récit du vent,
Car il vient de très loin, il est très fatigué.
Il est comme un vieillard qui a vu toute la vie;
N'écoute jamais le récit du vent.





CELUI QUI SE SOUVIENT

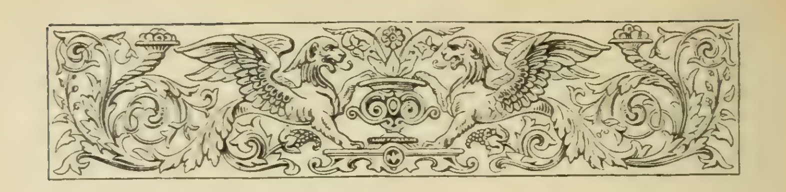
La vache est morte, et le jeune garçon pleure;
Les caillous des chemins sont lavés par la pluie;
Mon manteau blanc a des fleurs noires.

J'ai dit à celui qui se souvient :
Que vois-tu?
Et il m'a dit : je vois toujours mon cœur.
Et j'ai dit : regarde la plaine et les collines,
Et le moulin qui attend le couchant

Pour se reposer,
Et l'aurore pour s'éveiller.
Regarde les maisons où sont les donita pleines
Et les rogogines (*) sur la terre,
Et les couteaux aux murs.
Regarde le puits qui se baisse et se relève
Comme les forêts au vent.
Regarde la route où les hommes crient
Auprès des chariots.
Regarde tout! Et l'homme dit : Je vois mon cœur.
Il y fait si sombre, que j'y vois à peine ;
Mais quelque chose y bouge et quand je détourne les yeux,
Cette chose me dit : Regarde ton cœur.

La vache est morte et le jeune garçon pleure ;
Les caillous du chemin sont lavés par la pluie ;
Mon manteau blanc a des fleurs noires.

(*) Tapis-natte roumain.



AU CLAIR DE LUNE

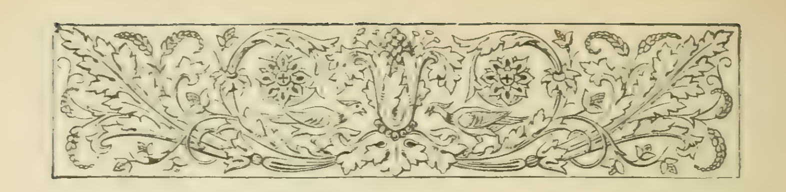
Demain, le jour où je suis gai aura passé,
Et mon âme sera très sombre,
Et je croirai demain qu'il fait nuit tout le jour.

Il a jeté sa bêche dans un coin
Et il nous a dit son histoire.
Il nous a dit : J'avais une fille
Qui portait des paillettes d'argent.
Elle me disait : Père, où est le chemin de la plaine ?

J'aime la plaine quand la lune la regarde,
Et je veux que la lune me regarde aussi.
Et un soir j'ai suivi mon enfant dans la plaine,
    Et j'ai vu que la lune la regardait
    Par ce qu'elle causait avec un mort.
Elle lui caressait la tête, et lui donnait à boire,
    Et lui montrait la beauté de la terre.
    Et le mort souriait de la voir sourire
Et ils avaient entre eux la croix de son tombeau.
Et le mort lui disait : Que fais-tu sans moi tout le jour sur la terre?
    Et elle disait : J'attends la nuit.
Et le mort s'en allait en emportant la croix.
Et l'enfant s'en allait emportant son chagrin.
Et j'ai tué ma fille pour qu'elle rejoigne le mort,
        Et j'ai tué ma fille !

Demain, le jour où je suis gai sera passé,
    Et mon âme sera très sombre,
Et je croirai demain qu'il fait nuit tout le jour.





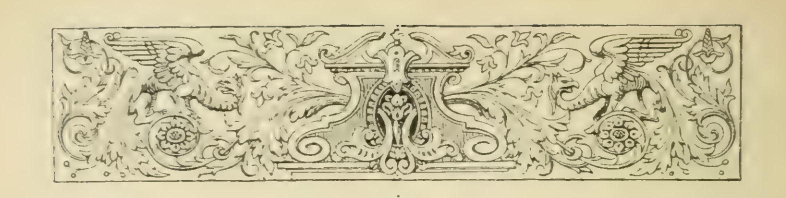
LES FLEURS DU HAÏDUCK

Ne me regarde pas dormir puisque je rêve,
Et tu verrais sur mon visage
Le sourire de mes rêves ou leurs larmes.
Les nuages sont poussés par le vent.

Je me suis réveillé le matin et j'ai vu d'abord le soleil;
Puis j'ai vu la route où des hommes passaient
Leurs pipes à la bouche et l'un d'eux était le haïduck;
Il tenait une fleur à la main,

Et c'était sa jeunesse.
Il tenait une fleur dans sa bouche,
Et c'étaient ses chansons ;
Il avait une fleur à sa ceinture,
Et c'était son amour.
Et je me suis rendu à la bêche, dans la plaine,
Et j'ai bu l'eau du puits,
Et j'ai regardé les arbres et j'ai dormi sous les arbres.
Et le soir je suis revenu dans ma maison,
Et j'ai vu le lever de la lune;
Et des hommes passaient sur la route et l'un d'eux était le haïduck,
Et il avait une fleur flétrie à la main,
Et c'était sa jeunesse;
Et il avait une fleur flétrie à la bouche,
Et c'étaient ses chansons;
Et il avait une fleur flétrie à sa ceinture,
Et c'était son amour.
Et je ne lui ai pas dit d'entrer dans ma demeure,
Et il s'en est allé dans la nuit.

Ne me regarde pas dormir puisque je rêve,
Et tu verrais sur mon visage
Le sourire de mes rêves ou leurs larmes.
Les nuages sont poussés par le vent.



L'AUTRE

La rivière a rompu le pont cette nuit,
Et nous traversons la rivière,
Et les jeune filles chantent en la traversant.

L'enfant qui est mort a une sœur,
Et depuis qu'il est mort la sœur est plus joyeuse.
Et elle dit à la mère : Celui qui est mort m'a donné son sourire,
Et toute la vie qu'il n'a pas vécue est en moi.

Et la mère pleure en songeant à l'enfant qui est mort.

La rivière a rompu le pont cette nuit,
Et nous traversons la rivière,
Et les jeunes filles chantent en la traversant.





VISUL FLACAULUI

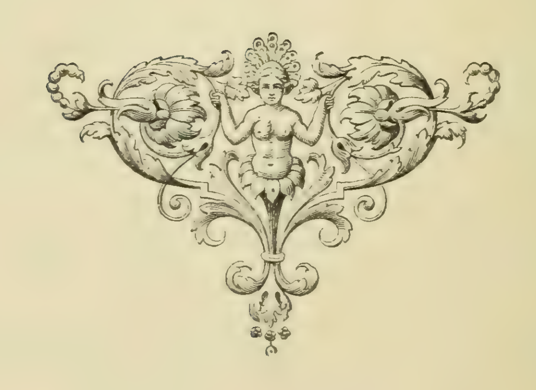
Si tu as des fleurs d'acacia, donne-les aux enfants,
Car ils les jetteront dans l'herbe.
J'aime l'heure où s'en va le soleil.

Mon bien-aimé m'a dit : Sais-tu ce que j'ai vu dans mon rêve?
Et je lui ai dit : As-tu vu mon image ou ma maison,
Ou ton champ avec le maïs,
Ou ta charrue avec les bœufs,

Ou ton couteau qui a une gaîne en bois rouge?
Non, je me suis vu moi-même et j'étais très joyeux,
Et je chantais des chansons sous les arbres,
Et j'avais un homme mort à mes pieds,
Et j'avais mon couteau dans son cœur,
Et son sang coulait dans l'herbe;
Et l'homme m'avait dit en mourant :
Sois joyeux.
Puis j'ai vu ma mère telle qu'elle était lorsqu'elle me portait sous sa ceinture,
Et qu'elle s'en allait au travail en me portant;
Et je me voyais dans ses entrailles,
Puis j'ai vu mon tombeau et il était sous le soleil,
Et je me suis vu dans mon tombeau.
Et j'ai vu mon âme retourner vers la maison
Et se poser sur ta quenouille
Et te faire cesser de pleurer;
Et tu disais : Qui donc a fait cesser mes larmes?
Puis j'ai vu notre enfant, celui que me donnera tes entrailles,
Et je l'ai vu dans tes entrailles et je l'ai vu
Regarder la vie tristement;
Puis je me suis revu moi-même et j'étais las
D'avoir vu toutes ces choses.
Et j'ai fermé les yeux de mon âme sur ce rêve,

Et j'ai dit : Rêve, va-t'en!
Et j'ai continué à dormir sans rêver.

Si tu as des fleurs d'acacia, donne-les aux enfants,
Car ils les jetteront dans l'herbe.
J'aime l'heure où s'en va le soleil.





DEUX AMES

Va dans la plaine et tu verras les pruniers,
Et les pruniers te diront
Combien ils aiment le printemps.

Celle que j'aime est partie un matin,
Et le soir elle n'était point revenue.
Et j'ai dit à tous les chemins :
Quel est le chemin qu'elle a pris?
Et elle avait l'enfant dans ses bras.

Et j'ai dit à tous les hommes : Avez-vous vu une femme,
Avec son enfant dans les bras?
Et les hommes étaient trop pressés pour me répondre,
Et les hommes ne me répondaient point.
Et je me suis assis auprès de la rivière,
Et je lui ai dit : Qui chante en toi?
Et elle m'a répondu : C'est l'âme de l'enfant.
Et j'ai été sous les peupliers et l'âme de la mère
Chantait en eux.
Et l'âme de la mère disait à l'âme de l'enfant :
Nous étions deux sur terre !
Et les deux âmes m'avaient oublié.

Va dans la plaine et tu verras les pruniers,
Et les pruniers te diront
Combien ils aiment le printemps.





QUESTION

Après la moisson la terre est très lasse,
Et dit : Je suis lasse jusques aux prochaines semailles ;
Et aux prochaines semailles je rajeunis.

— Ma sœur, ma sœur, qui est dans le tombeau,
Que veux-tu que je te raconte de la terre ?
As-tu fini ta chemise des dimanches ?
— Je l'ai déjà portée à la danse et j'ai songé à toi.
— Le foin est-il beau dans la plaine ?

Nous l'avons fauché la semaine dernière.
Il avait bien profité du soleil,
Et en le fauchant, sœur, j'ai pensé à toi.
— Ma mère a-t-elle un œillet blanc près de sa porte?
C'est mon âme qui y a fleuri.
— L'œillet blanc est en fleurs ; tu dis vrai :
C'est ton âme.
Car en la respirant j'ai pensé à toi.
— Sœur, as-tu bien envie du baiser de l'époux?
Oui, mes bras se tendent d'eux-mêmes
Aux petits enfants.
Et mes entrailles me grondent
De faire attendre leur fécondité.
Et elles me disent : La vie est en toi!
— Sœur, sœur, tu n'as plus pensé à moi,
Ne me raconte plus rien de la terre ;
On n'y pense qu'à l'avenir.

Après la moisson la terre est très lasse,
Et dit : Je suis lasse jusques aux prochaines semailles,
Et aux prochaines semailles je rajeunis.



L'ENFANT MORT

Va dès ce soir dans la forêt,
Pour voir comment dorment les feuilles,
Et les feuilles te diront : C'est le vent qui nous endort.
Les châtaigniers sont tous en fleurs.

Mon enfant qui est mort traverse la nuit la rivière,
Et regarde la plaine d'un œil étonné,
Comme s'il ne l'avait jamais vue.
Et il cause avec les fleurs et il ne regarde pas vers la maison,

Ni vers la fenêtre d'où je le regarde,
Ni vers le seuil où il jouait avec moi ;
Mais il y pense tout le temps,
Et sa pensée entre dans ma chambre comme un soleil,
Et sa pensée me dit : J'ai bien prié dans la tombe, petite mère,
Pour que tu aies un autre petit enfant.
Et j'ai bien prié la tombe de ne pas te prendre celui-là
Comme elle m'a pris.
Et je dis à la rivière de le bien accueillir sur ses bords,
Et aux fleurs d'être bonnes pour lui,
Et de se nourrir de ma poussière qui était son sang
Pour être plus belles à celui qui sera de ton sang.
Et j'ai dit aux oiseaux de lui chanter aux bords de ma tombe :
Tu ne mourras pas
Comme il est mort.
Et j'ai dit à la vie de lui être belle,
Voilà ce que dit la pensée de l'enfant mort,
Sa pensée qui entre dans ma chambre comme un soleil :

Va dès ce soir dans la forêt,
Et tu verras comment dorment les feuilles,
Et les feuilles te diront : C'est le vent qui nous endort.
Les châtaigniers sont tous en fleurs.



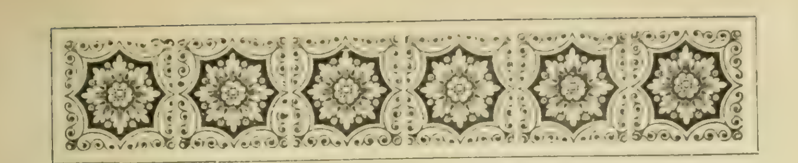
LARMES DE MÈRE

Il a mis son manteau sur le bord du fossé
Pour y dormir toute la nuit.
As-tu donné de l'eau aux bœufs? Ils étaient très assoiffés.

Je me suis assis dans l'herbe, là où il n'y avait pas de route,
Et une femme est venue par l'herbe et m'a dit :
Ne sais-tu pas où est la route?
Et je lui ai dit : Non, je ne le sais pas.

Et elle m'a dit : Jamais je n'ai trouvé de route sous mes pas,
Et les villages me sont toujours lointains,
Et je n'arrive jamais devant un seuil,
Et les tombes mêmes me sont éloignées.
Et je lui ai demandé : Ton flanc a-t-il porté un fils ou une fille?
Et elle m'a répondu : Un fils est sorti de mon flanc,
Et depuis l'époux s'est éloigné de moi,
Et je suis sortie dans les plaines,
Et l'enfant n'entend pas ma voix,
Mais il sourit à son père,
Et j'ai voulu l'empêcher de sourire ;
Et j'ai pleuré sur lui et mes larmes ont couvert son visage
Et depuis l'enfant est maudit,
Car les larmes des mères sont pesantes aux enfants;
Et l'enfant m'a maudite d'avoir pleuré,
Et je suis sortie dans les plaines.

Il a mis son manteau sur le bord de la route
Pour y dormir toute la nuit.
As-tu donné de l'eau aux bœufs? Ils étaient très assoiffés.



CENDRES

La pluie dit à la terre : Je regrette le ciel,
Et la terre dit : Que me font tes regrets?
Tu me fécondes.
Quelqu'un a passé devant ma fenêtre.
Et quelqu'un l'a touchée du doigt.

Ma sœur, je me suis endormie auprès du feu,
Et mon cœur a brûlé tandis que je dormais.
Et quand je me suis éveillée, il était tout en cendre,

Et la cendre était chaude.
Et ma mère est entrée et m'a dit : Je suis lasse.
Et je lui ai dit : Veux-tu un peu de cendre?
Je n'ai que ça.
Et mon père est entré et m'a dit :
La grêle a coupé mon blé; je suis triste.
Et je lui ai dit : Veux-tu un peu de cendre?
Et ma sœur est entrée et m'a dit :
Mon bien-aimé aime l'autre; j'ai un trou dans le cœur.
Et je lui ai dit : Veux-tu un peu de cendre?
Et mon bien-aimé est entré et m'a dit :
Tu ne me donnes pas ton amour, j'ai l'âme inquiète.
Et je lui ai dit : Veux-tu un peu de cendre?
Et la mort est entrée et m'a dit :
J'aime ta jeunesse et je vais la donner à la terre.
Et je lui ai dit : Veux-tu un peu de cendre?

La pluie dit à la terre : Je regrette le ciel.
La terre dit : Que me font tes regrets,
Puisque tu me fécondes.
Quelqu'un a passé devant ma fenêtre,
Et quelqu'un l'a touchée du doigt.



LE HAÏDUCK

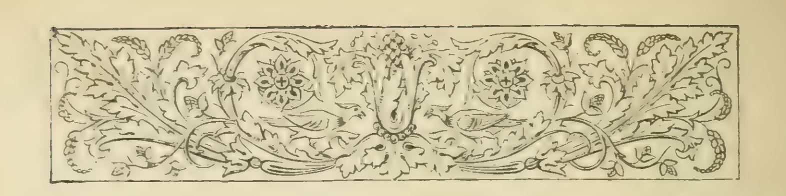
Le vent a essayé de prendre ma chanson,
Pour la redire aux forêts et aux plaines ;
Et si le vent avait pris ma chanson,
Les forêts et les plaines diraient : Comme elle est belle,
Cette chanson que le vent chante!

Le haïduck vient parfois dans le village
Et regarde danser les jeunes gens,
Et écoute chanter le cobzar ;

Puis il dit au cobzar : Donne-moi ta cobza,
Je vais parler de mon amour.
Et le cobzar la lui donne et le haïduck
Parle longtemps de son amour.
Il dit : Le soleil, une fois, est descendu du ciel
Parce qu'il préférait mon cœur ;
Et le soleil s'est logé dans mon cœur,
Et l'on disait sur mon chemin : Cet homme,
A le soleil dans son cœur ;
Et ma voix était joyeuse comme celle des jeunes bergers ;
Et mon sang était prompt dans mes veines.
Et j'ai vu un soir la belle jeune fille
Qui cueillait les fruits du prunier.
Et j'ai passé sur mon chemin
Comme si je ne l'avais pas vue.
Et la jeune fille est venue à moi et m'a dit :
Haïduck, ton cheval est noir,
Et je lui ai dit : Ton fuseau est rapide et j'aime l'aspect de ton seuil.
Et je ne me suis point assis à son seuil ;
Et je m'en suis allé sur mon cheval si noir
Qui plaisait à la jeune fille,
Et elle est morte de l'avoir vu partir.
Et chaque nuit son âme, sa petite âme vient me redire :
Haïduck, ton cheval est noir.

Le vent a essayé de prendre ma chanson,
Pour la redire aux forêts et aux plaines ;
Et si le vent avait pris ma chanson,
Les forêts et les plaines diraient : Comme elle est belle,
Cette chanson que le vent chante !





LE ROSIER

Si tu prenais le chemin des peupliers,
Tu verrais la première étoile.
Va doucement, car c'est la nuit, et les oiseaux
Croiront que tu es un mort qui revient;
Et ils te diront : Pauvre mort!

Une rose pousse sur sa tombe;
Elle est éclose de la poussière de son cœur,
Et quand je dis : A qui m'as-tu laissée, ma mère?

La rose tremble, car elle était son cœur.
Je moissonne le blé et jette les gerbes dans les chariots,
Et je songe à ma pauvre mère qui moissonnait le blé avec moi.
Et dans mon sommeil je l'entends me dire : Enfant, montre-moi tes enfants.
Et au matin je prends les petits dans mes bras
Et je les conduis vers sa tombe;
Et elle me dit : Montre-moi ton époux.
Et elle me parle de mon père et me demande :
M'a-t-il oubliée ?
Et puisqu'elle me demande toutes ces choses,
Je lui ai demandé aussi : Petite mère,
Que disent les morts en songeant aux vivants ?
Et elle m'a répondu : Ils ont pitié.
Et je lui demandé : Petite mère, regrettes-tu d'avoir vécu ?
Et elle m'a dit : Non, car tu n'aurais pu vivre.
Et je lui ai dit : Que font les morts sous la terre?
Et elle m'a dit : Ils interrogent la poussière des autres,
Jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes poussière.
Et je lui ai dit : Que fait la poussière ?
Et elle m'a dit : La poussière attend que tout soit poussière comme elle.
Une rose pousse sur ta tombe ;
La rose tremble, car elle était ton cœur.

Si tu prenais le chemin des peupliers,
Tu verrais la première étoile.
Va doucement, car c'est la nuit, et les oiseaux
Croiront que tu es un mort qui revient.





DERNIÈRE CHANSON DU COBZAR

Le printemps est mon frère et chaque fois qu'il revient
Il dit : N'es-tu pas vieux encore?
Et je suis toujours jeune ainsi que le printemps.

Je n'ai pas besoin d'un cheval
Pour parcourir toute la terre.
Et j'ai tout vu, les villages et les plaines,
Et les cœurs des hommes et leurs désirs,
Sans qu'ils me les aient montrés.

Je n'ai pas besoin d'être un nuage
Pour courir dans tout le ciel bleu,
Et je connais le ciel comme s'il était ma demeure,
Et je dis aux passants : Ma demeure est là-bas.
La jeune fille a voulu me donner son cœur,
Et je lui ai dit : Garde-le pour un autre.
J'ai passé dans la forêt et la forêt ma dit :
De qui tiens-tu tes chansons?
Et je lui ai dit : De chacune de tes feuilles.
Le tombeau du cobzar aura des fleurs toutes rouges,
Que le soleil aimera regarder.
Et le soleil voudra descendre dans la tombe,
Pour y voir dormir le cobzar ;
Mais le cobzar sera là avec toutes ses chansons,
Et ne se sentira pas solitaire.
Et la terre le remerciera d'avoir chanté sa beauté,
Et ses printemps et ses hivers,
Et ses douleurs et ses espérances ;
Et le cobzar sera joyeux et s'éveillera
Quand les vivants chanteront ses chansons,
Et qu'on endormira les petits enfants dans leurs langes,
Avec les récits du cobzar.
Et en s'éveillant il dira : Où est ma cobzâ?
Où est mon manteau qui couvrait mon cœur?
Où est mon cœur qui avait des chansons?

Puis quand il se souviendra qu'il est mort,
Le cobzar sourira au souvenir de toutes ces choses,
Et s'endormira en souriant avec leur souvenir.
Et chacune de ces chansons deviendra une fleur pleine de rosée,
Et les hommes la boiront pour se rafraîchir.
Et sa tombe sera si verte que les hommes s'y assiéront
Lorsqu'ils seront las.
Et tous croiront qu'il a été leur frère,
Et la terre dira : C'était mon enfant.
Le soleil aimera la tombe du cobzar.

Le printemps est mon frère et chaque fois qu'il revient,
Il dit : N'est-tu pas vieux encore?
Et je suis toujours jeune ainsi que le printemps.



CHANSONS DU FUSEAU



I

Va puiser de l'eau au puits, car j'ai soif.

Ah! si le puits était desséché
  Il nous resterait la rivière,
  Et si la rivière était tarie
On aurait l'eau de la fontaine;
  Mais un cœur sans joie
  N'a pas une autre joie.
  Qu'est-il arrivé à ton cœur?

On lui a pris sa joie,
On est venu la nuit pour la lui prendre,
Et le chemin était noir.

Va puiser de l'eau au puits, car j'ai soif.

Si l'hirondelle mourait, il y aurait l'alouette ;
Si la grêle coupait le blé,
Le foin nous resterait encor ;
Mais une vie sans amour
N'a pas un autre amour.
Qu'est-il arrivé à ton amour ?
Il est mort, on me l'a tué
Avec un couteau sûr, d'une main qui ne tremblait pas,
Et j'ai vu son sang et son sang a coulé ;
Il a coulé entre mes doigts,
Et je n'ai pu l'empêcher de couler.

Va puiser de l'eau au puits, car j'ai soif.





II

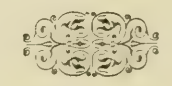
Que t'a-t-il fait pour qu'il ne te parle plus?
N'êtes-vous pas du même village?

Ma sœur, pourquoi ne t'assieds-tu pas près de moi?
Qu'attends-tu pour rester debout toujours?
Ne regarde plus le chemin et ne regarde plus le puits,
Mais écoute-moi, puisque je chante.

Que t'a-t-il fait pour que tu ne lui parle plus?
N'êtes-vous pas du même village?

Nous étions allés ensemble à la rivière,
Et il m'a dit : Entends-tu le vent dans les branches?
Et je lui ai dit : Vois-tu le soleil dans l'eau?
Et il m'a dit : J'aime une femme que tu ne connais pas.
Et je lui ai répondu : J'aime un homme
Dont tu n'a jamais entendu parler.
Et il m'a dit : Cette femme me pleure.
Et je lui ai répondu : Cet homme m'attend.
Et nous sommes partis ensemble,
Et je savais que cet homme c'était lui,
Et il savait que j'étais cette femme;
Mais nous nous sommes tus tous les deux,
Car le soleil riait dans l'eau
Et le vent courait par les branches.

Que t'a-t-il fait pour que tu ne lui parles plus?
N'êtes-vous pas du même village?





III

Le feu s'est endormi ; qui le réveillera ?

Celui que j'aimais m'a dit :
Donne-moi tes chansons.
Et je les lui ai données toutes,
Et il les chante pour avoir de la force lorsqu'il travaille ;
Car je lui ai dit dans ces chansons
Que le soleil dit à la terre :
Tu as de beaux enfants,
Lorsque les hommes sont vaillants.

Le feu s'est endormi qui le réveillera?

Celui que j'aimais m'a dit :
Raconte-moi tes rêves.
Et je lui ai dit mes rêves et il y pense,
Puisque j'ai vu dans mes rêves
Un fier haïduck dont la main droite
Etait rouge de sang.
Et je lui ai dit que le soleil dit à la terre :
Tu as de beaux enfants,
Lorsque les hommes ont du sang sur la main.

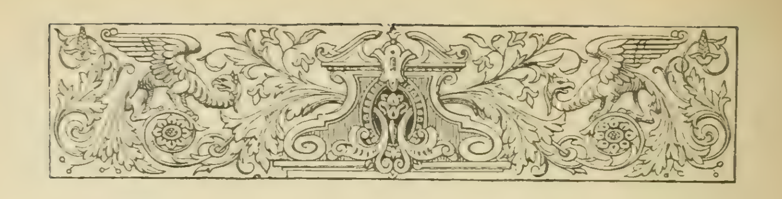
Le feu s'est endormi ; qui le réveillera?

Celui que j'aimais m'a dit :
Raconte-moi comment tu dormiras sous la terre
Et je le lui ai raconté,
Et cela le rend tout joyeux,
Puisque je veux dormir sous la terre,
Avec les yeux ouverts,
Et avec un sourire ;
Et la terre sera dans mes yeux,

Et la terre sera sur mes dents.
Et je lui ai dit que le soleil dit à la terre :
Tu as de vaillants enfants,
Lorsque les hommes savent bien dormir sous elle.

Le feu s'est endormi ; qui le réveillera?





IV

Il a tourné la tête, il a tourné la tête,
Et je ne sais pas s'il était joyeux.

— Frère, pourquoi n'as-tu pas pitié d'elle ?
Elle est lasse et seule et elle se repent.
— As-tu été dans sa maison, ma sœur ?
Et qu'as-tu vu dans sa maison ?
— J'ai vu que sa maison était pauvre ;
Elle n'avait pas de fleurs sur sa fenêtre
Et pas de natte sur son seuil ;

Et son lit semblait dur comme le cœur du méchant.
Et je lui ai dit : Tu ferais mieux de coucher sur la terre.

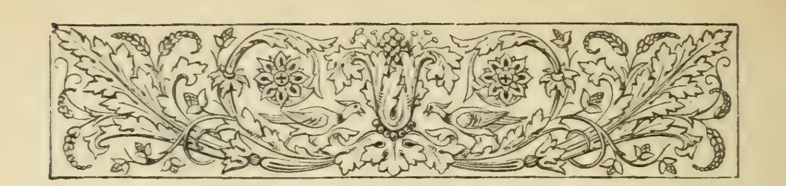
Il a tourné la tête, il a tourné la tête,
Et je ne sais pas s'il était joyeux.

— Qu'as-tu vu dans sa cour, ma sœur ?
— J'y ai vu du foin noirci et un puits desséché
Comme le cœur des veuves.
— Qu'as-tu vu sur son visage, ma sœur?
J'y ai vu des ornières, comme celles du chemin qui sont pleines de pluie,
Et celles-ci étaient pleines de larmes.

Il a tourné la tête, il a tourné la tête,
Et je n'ai pas pu voir s'il était joyeux.

— Frère, frère, pourquoi n'as-tu pas pitié d'elle ?
— La charogne n'a pas pitié du vautour.
Qui meurt de l'avoir dévorée.

Il a tourné la tête, il a tourné la tête,
Et je ne sais pas s'il était joyeux.



V

J'avais deux fleurs; l'une est flétrie
Et l'autre est triste sans sa sœur.

— Commère, pourquoi trembles-tu?
— J'ai vu passer quelqu'un et ce n'était pas un passant.
Qui était-ce pour que tu trembles?
— C'est l'enfant, c'est l'enfant!
C'est l'enfant que je porte en moi.
Il est sorti de mes entrailles

Avant sa naissance pour voir la terre.
— Commère, commère, c'est un rêve que tu fais.

J'avais deux fleurs ; l'une est flétrie
Et l'autre est triste sans sa sœur.

— Et maintenant il sera triste dans mon flanc,
Car il a vu la terre.
Et il a vu que j'étais pâle de le porter,
Et il a vu que la terre était trempée
De la sueur des hommes
Et qu'elle recouvrait leur poussière.
— Commère, commère, il oubliera tout cela
Lorsqu'il reverra le soleil.





VI

Tu trouveras un vieillard à ma porte :
Dis-lui d'entrer.

Ne demande plus à cette fille où elle va,
Car elle ne le sait point.
Elle aime aller ainsi et les passants ne l'inquiètent point.
Elle va ainsi puisqu'elle sait des philtres,
Et puisqu'elle en a bu elle-même;
Elle en a bu sans le savoir,

Et depuis le monde a changé pour elle.
Tout le monde lui semble vieux.
Toi, tu es vieille, moi je suis vieux.
Et chaque forêt a cent ans,
Et elle seule se croit jeune et elle rit de notre vieillesse.
Et elle s'en va sur le chemin pour trouver un homme jeune qui l'aime,
Et elle n'en trouvera pas.

Tu trouveras un vieillard à ma porte :
Dis-lui d'entrer.





VII

Qui donc a touché ma quenouille?
Est-ce un oiseau, ma mère?

Enfant, tu as cherché des fraises parmi l'herbe,
Et des framboises dans le jardin.
Et le soleil t'a brûlé le visage,
Et tu t'endors en rêvant du soleil.
Ma mère, à quoi rêves-tu toi-même quand tu dors?
Je rêve à ma maison et à mes semailles.
Ma mère, j'ai vu les jeunes gens retourner les foins

Puis je les ai vu partir.
L'un d'eux a laissé sa fourche dans l'herbe,
Et je me suis approchée d'elle,
Et je l'ai touchée et elle était trempée de sa sueur,
Ainsi qu'une fleur de rosée;
Et sa sueur a rafraîchi ma main,
Et depuis lors je l'aime.
Si tu as du foin fauché dans ton champ,
Fais le venir pour qu'il le retourne
Parce que la pluie l'a noirci.
Nul ne travaille comme lui, je t'assure,
Et tu aimeras le voir travailler,
Et alors nous saurons son nom;
Et lorsque je saurai son nom,
Je te le dirai tout le jour,
Pour que tu t'y accoutumes,
Et je le dirai aux forêts, aux champs et aux rivières,
Pour qu'ils lui disent: Elle sait ton nom.
J'ai touché sa fourche et elle était trempée de sa sueur,
Et sa sueur a rafraîchi ma main,
Et depuis lors je l'aime.

Qui donc a touché ma quenouille?
Est-ce un oiseau, ma mère?



VIII

Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine.

Ma mère, j'ai vu un jeune homme
Qui semblait descendre des étoiles.
Crois-tu qu'il m'aimerait,
Si je lui chantais la chanson que tu aimes,
Ou si je mettais ma ceinture la plus large?
Ou si je tournais la tête en passant près de lui?

Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine.

Crois-tu qu'une autre femme lui ait jamais donné son cœur?
Et qu'il aime son cheval mieux que le regard des jeunes filles
Qu'il a laissées dans son village?
Si je lui demandais : Étranger, d'où viens-tu?
Crois-tu qu'il aimerait ma voix?

Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine.

Ma sœur a son époux et le ciel a le soleil.
Une jeune fille est morte d'amour, l'autre soir.
Elle a dit : Qu'on mette des fleurs sur ma tombe,
Pour qu'en les respirant mon bien-aimé
Croie respirer le parfum de mon cœur.

Donne-moi ta quenouille pour que j'y mette de la laine.

Crois-tu que si je sortais sur le seuil,
Il regarderait la maison?
Et qu'il aurait soif, si je lui offrais à boire?
Et qu'il se sentirait las, si je lui offrais de s'asseoir parmi nous?
Et qu'il attacherait son cheval aux arbres de notre cour,
Si je lui disais : Fais reposer ton cheval?

Et qu'il prendrait mon cœur avant de partir, si je lui disais :

Mon cœur veut te suivre?

Donne-moi ta quenouille pour que j'y mette de la laine.





IX

Ne me regarde plus, car j'ai vieilli.

Tu regrettes, tu regrettes ta jeunesse,
Et tu sors sur ton seuil pour oublier ton regret,
Mais le regret ne t'oublie pas et il te suit;
Et il a la voix d'un petit enfant.
Tu te vois telle que tu étais dans ta jeunesse,
Avec trois fleurs à ta ceinture
Et deux fleurs dans tes cheveux.

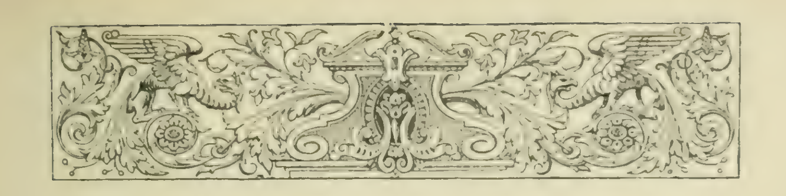
Ne me regarde plus, car j'ai vieilli.

Je te regarde pour voir ta douleur.
La plaine est fleurie, et la rivière
Coule à travers la plaine.
Assieds-toi aux bords de la rivière qui coule,
Et prie-là d'emporter ton regret.
Qu'elle l'emporte bien loin par toute la terre,
Et que tu n'en entendes plus parler.

Ne me regarde plus, car j'ai vieilli.

Laisse mon chagrin demeurer car il est devenu familier dans ma maison,
Que ferais-je sans lui?
Il m'apporte la nuit et dès l'aurore, le matin il m'apporte,
Trois fleurs pour ma ceinture
Et deux pour mes cheveux.
Et je lui dis en vain : Ne vois-tu pas ma vieillesse?
Les fleurs elles-mêmes sont lasses de moi.
Je me couche près de ma fenêtre,
Et je vois le jour venir;
Le jour s'étonne de la beauté de la terre,
Jadis le jour s'émerveillait de ma beauté,
Alors que j'étais jeune;

Ne me regarde plus, car j'ai vieilli.



X

Tu as pris ma main et je t'ai dit
Qu'elle était froide.

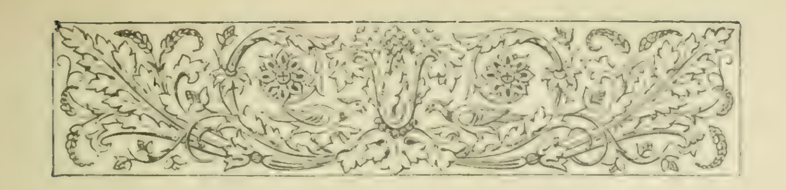
J'ai mis un caillou, un caillou de la rivière,
Sous ma chemise, sur mon sein,
Et il devint chaud comme un petit cœur d'enfant.
Et je le portais partout avec moi,
Et je me réjouissais de l'avoir rendu humain.
Et quand j'étais triste, je croyais qu'il souffrait,
Et quand j'étais joyeuse, je croyais qu'il se réjouissait.

Tu as pris ma main et je t'ai dit
Qu'elle était froide.

Mais le caillou avait dor de la rivière,
Et dit : Je veux y retourner.
Là dans le sable où je brillais;
Au bruit de l'eau qui vient,
Au bruit de l'eau qui fuit.
Et le caillou était chaud comme le cœur d'un enfant.
Et je le rendis à la rivière.
Et il redevint froid et tout pareil aux autres,
Comme si je ne l'avais point porté
Sous ma chemise, sur mon sein.

Tu as pris ma main et je t'ai dit
Qu'elle était froide.





XI

Ne cueillez plus des fleurs devant elle,
Car elle ne les cueille jamais.

— Ma mère, sais-tu où vont les rivières?
— Vers les villages, vers les plaines, vers les forêts.
— Ma mère, sais-tu où vont les larmes?
Les larmes que les femmes pleurent
Et qu'elles essuient du revers de leur mains,
Et qui tremblent sur leurs mains?

— Les larmes s'en vont dans les tombes
Pour consoler les morts d'être morts.

Ne cueillez plus des fleurs devant elle,
Puisqu'elle n'en cueille jamais.

— Qui est, ma mère, celle que tu as laissé entrer chez toi ce soir?
— Une femme qui a pleuré à cause de ses entrailles,
De ses entrailles qui ont porté seulement des enfants morts.
Et elle pleure puisque leurs âmes
N'ont point vu la terre.

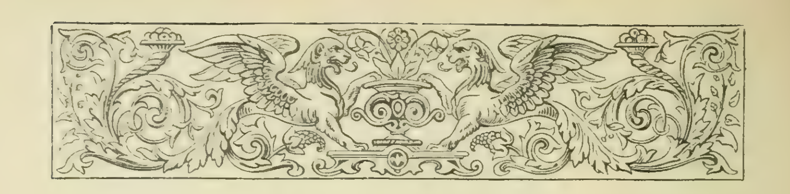
Ne cueillez plus de fleurs devant elle,
Car elle n'en cueille jamais.

Et elle demande à leurs âmes de revenir pour la voir.
— Et n'a-t-elle pas sa chaumière, ma mère,
Pour y rester?
— Non, elle a voulu me montrer ses larmes,
Et ses larmes ont coulé devant moi.
Et elle disait des enfants qu'elle n'a point connus:
Il aurait eu les cheveux blonds comme le levant.
Il aurait eu les joues roses comme le couchant.
Elle serait svelte comme une quenouille.

Elle chanterait auprès de moi.
Mais je les ai portés morts dans mon flanc,
Et la nature m'a dit : Es-tu une tombe?

Ne cueillez plus des fleurs devant elle,
Car elle n'en cueille jamais.





XII

Que faisais-tu, ma mère, lorsque tu étais jeune fille?
J'étais jeune!
Est-ce que tu écoutais, comme moi,
Les pas de la lune dans le ciel?
Est-ce que tu regardais les fiançailles des étoiles?

Ton père va rentrer, laisse la porte ouverte.

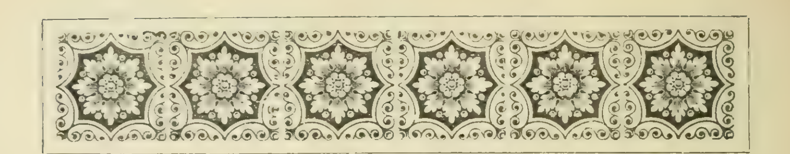
Est-ce que tu allais à la fontaine?
Et après y avoir rempli ta cruche,

Est-ce que tu restais une heure
Avec la cruche toute pleine auprès de toi ?
J'étais jeune!
Est-ce que tes larmes faisaient plaisir à ton visage?
Est-ce que ton sommeil faisait plaisir à la nuit?
Est-ce que tes rêves faisaient plaisir à ton sommeil?
Est-ce que tu souriais auprès des tombes,
Tout en ayant pitié des morts?

Ton père va rentrer, laisse la porte ouverte.

Est-ce que tu aimais les fraises et les framboises,
Parce qu'elles sont rouges comme des lèvres d'enfant?
Est-ce que tu aimais ta ceinture,
Parce qu'elle avait beaucoup de perles?
Et la rivière et la forêt, puisqu'ils sont derrière le village?
Et les battements de ton cœur, puisqu'il battait
Sous ta chemise, même quand ce n'était pas
La chemise des jours de fête?

Ton père va rentrer, laisse la porte ouverte.



XIII

Où vont les jeunes gens avec les chariots?

Qu'as-tu fait de ta ceinture, ma sœur?
Je l'ai jetée à la rivière et elle s'en ira
Dans un village au bord de l'eau,
Et un jeune homme la prendra
    Et la fera sécher au soleil.
Qu'as-tu fait de ton collier, ma sœur?
Je l'ai jeté dans l'herbe et il s'est cassé.
    Et les perles ont roulé;

Mais un jeune homme viendra
Qui les ramassera une à une et les enfilera.
Qu'as-tu fait de ton cœur, ma sœur?
Je l'ai jeté dans la neige et il est tout glacé;
Mais mon amour viendra qui le ramassera.

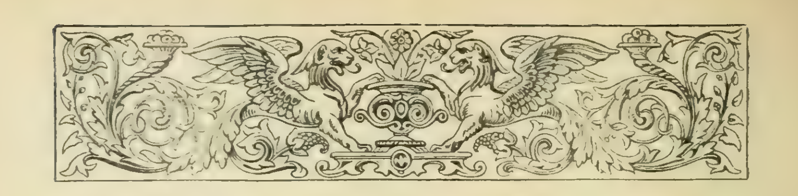
Où vont les jeunes gens avec les chariots?

Prends garde, prends garde, ô ma sœur,
Tu ne sais pas jusqu'où peut couler la rivière.
Et ta ceinture a de belles paillettes d'or,
Et la rivière coule.
Prends garde, ma sœur, l'herbe est épaisse,
Tu peux y perdre les perles de ton collier.
Et les perles sont vertes et rouges,
Et l'herbe est épaisse là-bas,

Où vont les jeunes gens avec les chariots?

Prends garde, prends garde, ô ma sœur,
La neige est très froide
Et ton cœur peut mourir avant d'être trouvé.
Et la neige est froide là-bas

Où vont les jeunes gens avec les chariots?



XIV

Si tu te couches sur la terre,
Tu entendras le bruit des semences qui germent.

Commère, que fait ton mari,
Lorsqu'il revient du travail ?
Il songe à celle qu'il aimait avant de me connaître.
Elle portait au cou un collier de perles rouges,
Et ses dents étaient blanches
Comme un collier de perles fausses.
Et il l'aimait.

Et elle s'en est allée avec un autre,
Et alors il me prit pour femme,
Parce que j'était robuste aux travaux.

Si tu te couches sur la terre, tu entendras le bruit des semences qui germent,

Mais son cœur est avec l'autre.
Il a pris le chemin qu'elle a pris,
Et je lui ai parlé d'elle,
Pour qu'il demeure auprès de moi.
Et je lui demande comment était son visage?
Et quoique je le sache fort bien,
Puisqu'il me l'a dit cent fois,
Je l'écoute et les heures passent.
Et s'il est content de moi, il dit :
Tu lui ressembles!
Et si je lui déplais, il dit : Tu est une autre femme qu'elle.
Mais je suis robuste au travaux,
Tu le sais bien, commère.

Si tu te couches sur la terre, tu entendras le bruit des semences qui germent.

Quand j'aurai une fille je lui dirai :
Mets à ton cou un collier de perles rouges,
Pour que l'on t'aime.

Et quand j'aurai un garçon je lui dirai :
Fuis la femme
Dont les dents sont pareilles au collier de perles fausses.
Et l'époux me parle toujours d'elle,
Et elle est pour moi comme si je l'avais connue,
Et elle m'est comme une sœur aimée qui serait morte.
L'époux me parle d'elle toujours.

Si tu te couches sur la terre,
Tu entendras le bruit des semences qui germent.





XV

Que cherches-tu dans la forêt, la nuit?

J'y cherche ma jeunesse.
Je ne sais quel sentier elle a pris pour s'enfuir si vite,
Et je la vois toujours et je ne l'attrape pas.
Je vois près des arbres le bout de sa petite robe blanche,
J'entends le bruit de son collier et de son rire.
Elle s'arrête pour boire aux bords de la rivière,
Et je lui dis: Chère jeunesse,

Laisse-moi seulement toucher ta quenouille,
Et boire dans la même cruche que toi,
Et t'offrir le fruit des framboisiers,
Et t'apprendre à danser sur l'herbe.

Que cherches-tu dans la forêt, la nuit?

J'y cherche mon amour,
Celui qui s'est enfui sur un cheval brun,
Sans attendre que la nuit arrive et que le soleil revienne,
Et que sa lèvre ait oublié mon baiser.
Et j'entends sa voix dans le vent,
Et sa voix parle au vent mais pas à moi,
Et je lui dis : Mon cher amour,
Dis-moi seulement quelque chose,
Et je te répondrai tout ce que tu voudras.

Que cherches-tu dans la forêt, la nuit?





XVI

Regarde dans la plaine et ne regarde plus mon visage,
Tandis que je te parle.

Par les soirs d'hiver quand il neige, il neige
Ma sœur demande : Pourquoi la terre a-t-elle des cheveux blancs,
Des cheveux froids qui la couvrent tout entière?
Et je réponds à ma sœur : C'est que la terre a vieilli,
Et dans ses cheveux blancs elle ne met pas de fleurs,
Et les amoureux n'osent pas s'aimer,

Ni se parler de leur jeunesse
Lorsqu'ils la voient si vieille.
Et le soleil ne sourit plus à la terre et lui dit :
Je t'aimais lorsque tu étais verte,
Qu'as-tu fait de ton printemps?
Et la terre répond : Je l'ai donné aux moissons et les moissons sont fauchées,
Je l'ai donné à la vierge et elle a couvert sa tête.

Regarde dans la plaine et ne regarde plus mon visage
Lorsque je te parle.

Et le printemps reviendra et la terre
Ne se souviendra plus de ses cheveux blancs,
Et elle donnera son printemps aux moissons pour qu'elles murissent,
Et aux vierges pour qu'elles couvrent leur tête,
Et à toi aussi elle te donnera quelque chose, ma sœur.

Regarde dans la plaine et ne regarde plus mon visage
Tandis que je te parle.

Elle te donnera chaque soir un autre rêve,

Elle te donnera du basilic odorant,
Elle te donnera l'eau dégelée de la rivière.

Regarde dans la plaine et ne regarde plus mon visage
Tandis que je te parle.

Mais à moi, que me donnera-t-elle, ma sœur,
Lorsqu'elle n'aura plus ses cheveux blancs?
Elle me donnera sous elle une place,
Juste de la longueur de mon petit corps;
Elle me donnera le sommeil de mon cœur,
Avec trois fleurs sur mon cœur,
Avec trois larmes sur chaque fleur.
Et l'une sera ta larme, l'autre celle de ma petite mère,
Et l'autre celle de mon père,
Mais la larme de mon bien-aimé n'y sera point.
Et les fleurs se faneront malgré tes larmes,
Lorsque la terre aura des cheveux blancs.

Regarde dans la plaine et ne regarde plus mon visage
Tandis que je te parle.



XVII

Aimes-tu mieux entendre ma voix ou mon fuseau?

Trois jeunes gens sont morts dans le village,
Et l'un d'entre eux était mon bien-aimé.
Il avait bu de l'eau dans la rivière,
A l'endroit où une étoile s'y baignait.
Puis il est mort, et je le pleure et je le chante,
Et je vois encore l'étoile dans l'eau,
Mais mon bien-aimé, je ne le vois plus.

Aimes-tu entendre ma voix ou mon fuseau?

Et j'ai dit à l'étoile :
Je resterai deux nuits entières à ne contempler que toi,
Si tu me dis où est sa petite âme.
Est-elle dans les fleurs ou dans mon bracelet ?
Ou dans les blés mûrs ?
Si elle était dans une fleur, je l'arroserais et je la soignerais
Pour qu'elle fleurisse toujours ;
Si elle était dans mon bracelet,
Je mettrais mon bras sous ma tête, la nuit,
Pour que j'aie des rêves en robes blanches ;
Si elle était dans les blés murs,
Je ne les couperais pas avec la faucille,
Je les cueillerais doucement.

Aimes-tu mieux entendre ma voix ou mon fuseau ?

Et l'étoile m'a répondu :
Sa petite âme est si loin
Que si tu prenais le cheval le plus léger
Tu ne pourrais pas l'atteindre.
Reste appuyé aux murs de ta maison,
Et elle viendra vers toi peut-être,
Et alors ne cherche pas à l'arrêter,
Mais donne-lui le cheval le plus léger,
Pour qu'elle s'en aille encore.

Aimes-tu mieux entendre ma voix ou mon fuseau ?



XVIII

Tais-toi, ma sœur dort et elle pleure lorsqu'on la réveille.

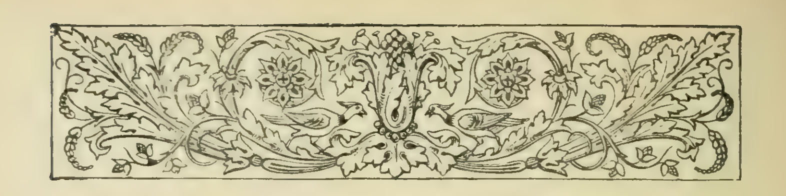
Je ne la réveillerai pas, mais je dois te dire
Que c'était du temps où les tilleuils étaient en fleurs.
Elle est morte et on me l'a prise,
Et je n'ai gardé d'elle que ce collier.
Le collier de son cou
Qui jadis était si chaud du sang de son cœur.
Je l'ai pendu au mur,
Je l'ai pendu à un clou sur le mur

Et j'ai mis au-dessus une branche de basilic,
Et le collier ne tremble jamais,
Mais les perles parlent entre elles.
Quand le soleil les fait briller,
Et quand le soleil brille, je crois voir des larmes sur le mur,
Et quand le soleil vient, on voit que le basilic est flétri.

Tais-toi, ma sœur dort et elle pleure lorsqu'on la réveille.

Je ne la réveillerai pas, mais je dois te dire
Que les perles disent alors :
Pourquoi nous laisse-t-on ainsi pendues au mur,
Près de ce basilic flétri?
Tous les jours nous attendons le soleil, et quand le soleil vient
Il nous fait ressembler à des larmes,
Mais les larmes roulent, mais les larmes sèchent,
Et nous, nous sommes toujours là.
Elle est morte et on me l'a prise,
Et je n'ai gardé d'elle que ce collier.

Tais-toi, ma sœur dort et elle pleure lorsqu'on la réveille.



XIX

J'ai fermé les yeux et je te vois toujours.
Je veux t'endormir et tu restes éveillé,
Puisque je te parle de moi.
Endors-toi, je t'en prie, car mon cœur demande le sommeil.
Et pourtant il a peur de s'endormir,
Car il craindrait d'oublier.
Et les fleurs ne donnent pas non plus,
Car elles craignent d'oublier le soleil.
Mon cœur est toujours éveillé.

Il craint qu'on lui dérobe son amour.
Tes fleurs non plus ne veulent pas dormir.
Elles craindraient qu'on leur vole leur parfum.
J'ai fermé mes yeux et je te vois toujours.
Et si tu t'endormais, je ne pourrais plus penser à toi.
Et je penserais à ma maison
Et à tous les jours que j'ai vécus,
Et je me parlerais à moi-même
Et je me dirais : Ah! combien de jours j'ai vécus.
Mais toi tu ne veux pas t'endormir.
Tu écoutes le vent et tu voudrais savoir
Pourquoi mon cœur ne dort plus.
Car autrefois il dormait comme une semence sous la terre.
Mais il ne s'est point éveillé comme la semence pour fleurir.
Quelqu'un l'a touché du doigt et lui a dit : Tu as assez dormi,
Le soleil est venu.
Mon cœur s'est éveillé,
Mais il n'a pas vu le soleil.
J'ai fermé mes yeux et je te vois toujours.
Je veux t'endormir et tu restes éveillé,
Puisque je te parle de moi.
Endors-toi, je t'en prie, car mon cœur voudrait le sommeil.
J'ai fermé les yeux mais je te vois toujours.

Et j'ai mis des ducats sur ma tête,
Et quand je mourrai on dira : Elle était joyeuse!
Et je suis si joyeuse que j'étonne les oiseaux.
Et si je meurs on dira : Comme elle était joyeuse!
Mais mon cœur dira :
On parlait toujours du soleil et je n'ai pas vu le soleil.
J'ai fermé les yeux mais je te vois toujours.





XX

Reste près de moi car je suis seule.

Quand j'aurai des cheveux blancs, ma mère,
Je mettrai si bien mon voile sur la tête
Qu'on ne verra pas mes cheveux blancs.
Et je saurai tant de choses!
Je saurai pourquoi tu pleures,
Et celui que j'aime sera vieux aussi,
Et il mettra son bonnet de fourrures sur la tête
Pour qu'on ne voie pas ses cheveux blancs.

Et alors je pourrai lui dire que je l'aime,
Et je le lui dirai tant que cela le rajeunira.
Je lui dirai : Tu sais bien ce jour-là, à la fontaine,
Quand je ne t'ai point souri : c'était parce que je t'aimais!
Ah! comme je voudrais être vieille,
Pour lui dire cela plus vite.

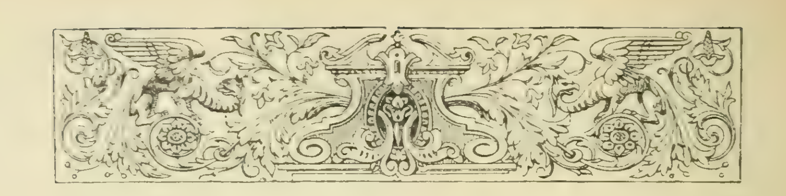
Reste avec moi, car je suis seule.

Et les jeunes filles me demanderont
De leur raconter ma vie.
Ma fille, l'arbre ne se souvient plus de ses fruits
En hiver,
Et tu oublieras tes sourires.
Mère, mère, ne dis pas cela,
Car je souris avec plus de plaisir
Lorsque je songe que je m'en souviendrai
Quand je serai trop triste pour sourire.
Ma fille, les oiseaux chantent tous les printemps,
Mais ce ne sont pas toujours les mêmes.
Les moissons murissent tous les étés,
Mais on met des semences nouvelles.
Le cœur de l'homme ne chante qu'une fois ;
Sa moisson ne mûrit qu'une fois.
Ma mère, ma mère, ne dis pas cela,

Lorsque je serai vieille je sourirai aux oiseaux et aux moissons,
Et je leur dirai : Moi aussi, j'ai chanté et fleuri une fois.

Reste avec moi, car je suis seule.





XXI

L'enfant était las, il s'est endormi.

Viens avec moi demain aux bords de la rivière,
Et nous y cueillerons des fleurs.
Toi tu cueilleras des fleurs rouges, moi je cueillerai des fleurs blanches.
Tu mettras les fleurs blanches dans tes cheveux
Et je jetterai les fleurs rouges sur le chemin,
Pour qu'elles se fanent sous les pieds des passants.
Pourquoi, ma sœur, n'as-tu pas pitié de ces fleurs?

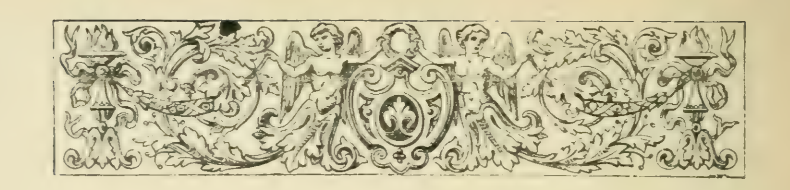
L'enfant était las, il s'est endormi.

Viens demain avec moi dans le champ de maïs,
Et nous verrons d'abord le soleil, puis la lune.
Le soleil sera pour toi et la lune sera pour moi,
Et tu béniras le soleil et moi je maudirai la lune.
Pourquoi, ma sœur, n'as-tu pas pitié de la lune?
Viens demain avec moi tirer de l'eau du puits,
Et nous y remplirons nos cruches.
L'une tu la boiras et l'autre je la boirai.
Pourquoi, ma sœur, n'as-tu pas pitié de l'eau fraîche?

L'enfant était las, il s'est endormi.

Tu viendras demain dans la prairie
Et nous y trouverons deux jeunes hommes,
L'un très triste et l'autre joyeux.
Le joyeux sera pour toi et le triste pour moi.
Tu baiseras le jeune homme joyeux sur la lèvre,
Et le jeune homme triste, je le tuerai, moi!
Pourquoi, ma sœur, as-tu si pitié de sa tristesse?

L'enfant était las, il s'est endormi.



XXII

Lève ta robe dans ta ceinture lorsque tu passes sur le pont.

Ma sœur, si tu me disais ce que tu penses
Quand tu fermes les yeux pour ne plus me voir?
Vois-tu ta quenouille et la maison?
Vois-tu ta chambre avec les œillets sur la fenêtre?
Si tu me le disais, ma sœur,
J'en serais très contente.

Lève ta robe dans ta ceinture lorsque tu passes sur le pont.

Ce que je vois lorsque je ferme les yeux?
C'est d'abord toujours et la quenouille et la maison,
Et ma petite chambre, et les œillets sur la fenêtre,
Et toi-même, ma sœur.
Mais je vois aussi une grande hôra,
Et je me vois regardant cette hôra.
Et la danse tourne,
Mais c'est comme si elle ne tournait pas,
Car celui que j'aime semble toujours danser auprès de moi.
Et je le vois danser
Avec les jeunes filles,
Et chaque jeune fille qui lui sourit
Allume un grand feu dans mon cœur.
Et je dis à chaque jeune fille qui lui sourit :
Ah! Je te donnerai mon collier le plus beau,
Et ma ceinture,
Je puiserai de l'eau pour toi pendant dix jours,
Mais ne souris plus à celui que j'aime.
Ne lui souris plus!
Voilà ce que je vois lorsque je ferme les yeux,
Mais je vois aussi et la quenouille et la maison,
Et ma chambre avec l'œillet sur la fenêtre,
Et toi-même je te vois, ma sœur,

Lève ta robe dans ta ceinture lorsque tu passes sur le pont.



XXIII

J'irai jusqu'au bout du village, et si je ne le retrouve pas
Je retournerai en pleurant.

Je l'ai vu s'en aller,
Et je lui ai dit de ne point partir.
Je lui ai parlé de la grêle et des moissons
Pour le retenir près de moi.
Je lui en ai parlé, mais il s'en est allé tout de même.
Si tu lui avais parlé du moulin,
Peut-être ne serait-il point parti.

Et je lui ai dit encor
Que j'avais du chagrin,
Pour le forcer à avoir pitié de moi,
Mais il m'a répondu :
C'est ainsi sur la terre, et il s'en est allé.

J'irai jusqu'au bout du village, et si je ne le retrouve pas
Je retournerai en pleurant.

Il est parti, puisqu'on était las dans le village
De l'entendre chanter,
Et lui doit chanter toujours
Et trouver des gens qui l'écoutent.
Si tu lui avais dit que j'aimais ses chansons,
Peut-être ne serait-il point parti.
Et il n'a rien pris avec lui,
Parce qu'il n'a besoin de rien
Et que le ciel est son ami.
Il n'a rien pris avec lui
Et il n'a rien laissé derrière lui,
Et quand nous danserons le dimanche
On dira : Où est-il?
Et l'on ne dira pas : Le pauvre!
Parce qu'il paraissait content.
Mais on n'écoutait pas ses chansons,

Et il est parti pour leur faire plaisir,
Car il les aime.
Si tu lui avais parlé de mon amour,
Peut-être ne serait-il point parti.

J'irai jusqu'au bout du village, et si je ne le retrouve pas
Je retournerai en pleurant.





XXIV

Ma sœur, ma sœur, j'ai laissé tomber le fuseau.

Laisse le fuseau tranquille, car j'ai quelque chose à te dire.
Parle-moi de l'amour, parle-moi du printemps,
Et des pruniers de la plaine,
Et des bœufs sur le chemin,
Et de ma petite chemise brodée de paillettes d'or.
Parle-moi des colombes et de ma mère.
Ma sœur, j'avais jadis sous ma ceinture,
J'avais mon cœur.

Le vent me l'a volé, la plaine me l'a pris.
Qui donc m'a volé mon cher petit cœur?
Un jeune homme a passé dans le village
Au coucher de la lune,
Et je lui ai dit : Reste, ô mon bien-aimé,
Viens prendre sur ma lèvre
Le baiser que je t'ai gardé.

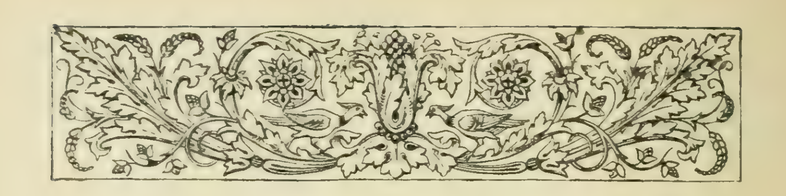
Le fuseau est tombé encor ; relève-le, ma sœur.

Et raconte aussi quelque récit très doux.
Nul n'a volé mon petit cœur de sous ma ceinture,
Et je le porte à la danse,
Et je le porte au travail,
Et je le porterai ainsi jusqu'à la mort.
L'autre soir la lune est tombée du ciel;
Elle est tombée dans la forêt,
Auprès de la clairière,
Et la lune se plaignait d'avoir quitté le ciel.
Et la lune m'a dit : Jeune fille qui portes sous ta ceinture
Ton petit cœur,
Dis-moi si la terre est douce.
Et j'ai répondu à la lune : Retourne au ciel,
La terre est froide
Et les hommes y pleurent toujours.

Et la lune était tombée, elle était tombée dans les bois,
Et elle disait : Je désire le ciel.
Et j'ai voulu la soulever de sur l'herbe verte,
Et je soulevai la lune de mes propres mains,
Et la lune est retournée au ciel.
Et la lune ne se souvient plus
Que je l'ai renvoyée au ciel.
Et la lune me raille d'avoir gardé sous ma ceinture
Mon petit cœur,
Puisque personne ne l'a pris, ni le vent du soir,
Ni le jeune berger sur le chemin.

Ma sœur, ma sœur, de nouveau le fuseau est tombé.





XXV

Veux-tu savoir l'histoire de la grande forêt là-bas?
Ou celle de la jeune femme
Qui avait un œillet rouge à la ceinture?
Je veux l'histoire de la jeune fille,
Et dis-la moi tout bas, sans que mon frère l'entende,
Car il prête l'oreille à tout ce que tu dis.
La jeune femme était joyeuse,
Et pourtant son époux dormait dans le tombeau.
Et l'on disait d'elle en la voyant :
Voilà la femme sans époux!

Et elle aimait un berger de sur la montagne,
Et le berger l'aimait aussi,
Mieux que sa flûte et mieux que les étoiles
Qui regardent dormir ses brebis ;
Et pour aller vers elle dans la plaine,
Il quittait ses brebis.

Parle plus bas, mon frère écoute.
Je te parle si bas que mon haleine
Est légère comme un papillon.

Et les brebis disaient alors à leur berger :
Pourquoi l'aimes-tu tant ?
Et il disait : C'est la faute des fleurs.
Et la jeune femme avait un œillet rouge à sa ceinture,
Et l'œillet était rouge toujours,
Et elle prenait le sang de ce berger
Pour que l'œillet soit toujours rouge.

Parle plus bas, mon frère écoute.
Je te parle si bas que mon haleine
N'a pas ranimé le feu mort.

Et le berger est mort, et il dit en mourant à ses brebis :
C'est la faute des fleurs.

Je lui ai donné tout mon sang
Pour que l'œillet de sa ceinture soit toujours rouge,

Tu n'a pas parlé bas, mon frère a entendu,
Car il prête l'oreille à tout ce que tu dis.





XXVI

Tu ne m'as pas dit ce qu'avait ta sœur,
Pour pleurer sans cesse sous les arbres et dans les champs

La plaine paraît encore plus grande,
Lorsqu'elle est couverte de neige.
Et hier au soir j'ai tant chanté
Que ma petite mère s'est endormie
Au bruit de mes chansons.
J'ai dit l'histoire de ce pauvre jeune homme

Qui ne voulait plus aller au travail,
Pour regarder le ciel toute la journée ;
Et on lui demandait :
Que vois-tu là ?
Et il répondait : Du ciel.
Et il ne voulait plus aller au travail.

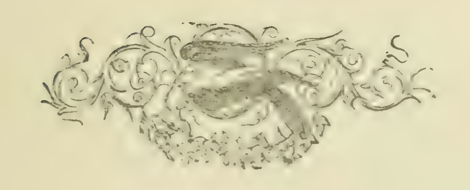
Tu ne m'as pas dit ce qu'avait ta sœur.

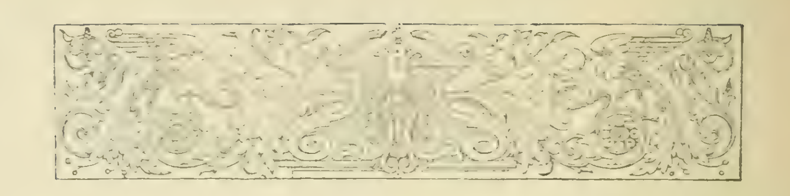
La tzigane m'a demandé : Que voient tes rêves ?
Et je lui ai répondu : Mes rêves voient la maison,
Et le seuil où je chante, et la chemise que je brode.
Et je crois voir quelqu'un au seuil de ma maison,
Et je crois alors que mon seuil a fleuri,
Et je crois broder ma chemise
Avec les cheveux du soleil.
Les cheveux du soleil pendent jusqu'à la terre,
Il les enroule autour des branches,
Il les baigne dans les rivières,
Et moi j'ai brodé ma chemise
Avec les cheveux du soleil ;
Il les traîne dans les prairies,
Il les jette aux pentes du coteau.

Tu ne m'as pas dit ce qu'avait ta sœur.

Demande-le à la nuit, elle te le dira peut-être ;
    Demande-le à la tombe et elle se taira.
    Mais laisse pleurer la jeune fille
Jusqu'à ce qu'elle ait versé autant de larmes
    Qu'elle a de perles à sa ceinture,
    Et dis-lui : Je te laisse pleurer.

Tu ne m'as pas dit ce qu'avait ta sœur.





XXVII

Tu as passé en soulevant de la poussière
Et ton ombre était près de moi.

Tu trembles, ma bien-aimée, tandis que sur la cobzâ
Mes doigts tremblent,
Car je joue de la cobzâ sous les pruniers
Et mon cheval est là qui paît dans la prairie.
Je tremble, car je pense que c'est le matin,
Et le soleil se lève,

Et je pense qu'il fera soir et qu'il se couchera.
Je tremble, car je pense que c'est le matin,
Et que les moissons sont debout,
Et qu'il fera soir et qu'on les coupera.
Je tremble, car je pense que c'est le matin,
Et que mon cœur est joyeux,
Et qu'il fera soir et que mon cœur sera lourd.

Tu as passé en soulevant de la poussière
Et ton ombre était près de moi.

O ma bien-aimée, prends mon cheval rapide
Qui court comme si la mort le suivait
Et comme s'il voyait toujours ta maison devant lui;
Prends mon cheval, tandis que je resterai
Avec ma cobzâ sous les pruniers;
Prends mon cheval et va là-bas,
Dans les champs où sont les moissons,
Et quand les moisonneurs te verront
Ils auront pitié des blés mûrs;
Prends mon cheval et va là-bas,
Aux bords du ciel où le soleil se couchera,
Et quand il te verra aux bords du ciel
Il trouvera la terre si belle
Qu'il ne voudra plus la quitter;

Prends mon cheval, mais laisse ton cœur
Auprès de moi sous les pruniers,
Et quand il entendra comment je chante
Le printemps et les tombes,
Et le bruit des feuilles en automne,
Et leur désespoir,
Quand ton cœur entendra comment je chante,
Il ne sera plus triste jusqu'au soir.

Tu as passé en soulevant de la poussière
Et ton ombre était près de nous.





XXVIII

Enfant, que portes-tu dans ton tablier?

Des fleurs, de l'herbe et des fruits du jardin.
Ma mère est morte par un soir de printemps,
Et depuis je pense à ma mère tous les soirs de printemps,
Et alors je n'entends plus
Le murmure du moulin.
Je mets ma robe que l'on trouve la plus belle
Quand je vais à la tombe de ma petite mère,

Et quand je cueille les premiers fruits
J'en jette deux sur mon seuil toujours,
Et deux je les jette au passant.
Je les jette sur le chemin
Pour que ma petite mère n'ait point faim dans sa tombe.

Que portes-tu dans ton tablier?

L'étranger est venu et m'a dit :
Pourquoi ne viens-tu pas dans ma demeure?
Mon village est tout près d'une plaine fraîche,
Et les oiseaux volent au-dessus du village,
Et ils s'arrêtent dans leur vol
Pour demeurer sur ma maison.
Mais j'ai dit à l'étranger :
Etranger, retourne sans moi vers ta demeure,
Car je veux demeurer ici,
Car la lune et le soleil sont accoutumés
De me voir toujours ici dans ma maison.
Et la maison de l'étranger,
Etranger, n'aurait point de place
Pour ma joie ou pour mes douleurs;
Et la maison de l'étranger n'aurait pas un coin
Où je puisse mettre ma quenouille;

Et ta maison, étranger, ta maison me dirait sans cesse :
Nous avons ici déjà assez de joie et de douleur
Et nous n'avons point de place pour les tiennes.

Enfant, que portes-tu dans ton tablier?





XXIX

Cherche longtemps parmi les herbes,
Tu trouveras la fleur dont j'ai parlé.

Ma mère, un homme est là qui demande à te voir ;
Le ferai-je entrer par la cour ou par le jardin
Qui voit la rivière ?
Mère, dis-le vite, car c'est la nuit et l'homme a froid,
Et notre seuil n'est point accoutumé aux voyageurs.
Mère, regarde par la fenêtre et dis s'il faut le faire entrer.

C'est celui qui m'aimait quand j'étais jeune,
C'est son âme qui revient, ma fille,
Elle revient voir si mes entrailles ne sont pas infécondes
Pour avoir tant pleuré sa mort.
Faut-il que je me cache, ma mère,
Pour ne point offenser son âme,
Pour qu'il ne sache point que tu as pris mon père pour époux,
Sans t'inquiéter de sa poussière ni de sa tombe ?
Ma fille, cache-toi pour que son âme
Ne soit pas offensée ;
Et ne lui ouvre pas la porte,
Car s'il voyait mon foyer rouge
Et mon tablier tout brodé de paillettes,
Il trouverait la tombe très sombre ;
Et sa tombe en serait offensée,
Et dirait à son âme :
Sois pour toujours errante.

Cherche longtemps parmi les herbes,
Tu trouveras la fleur dont j'ai parlé.





XXX

J'ai suspendu ma ceinture à un arbre,
Et elle entend chanter les oiseaux.

Qui t'a donné tes lèvres rouges, jeune fille,
Et ton sourire, et tes chansons?
Que t'importe, ô jeune homme, qui me les a donnés!
Où vont tes pas, jeune fille?
Est-ce dans la plaine sous les pruniers?
Est-ce sous le pommier qui pousse aux bords de la colline?

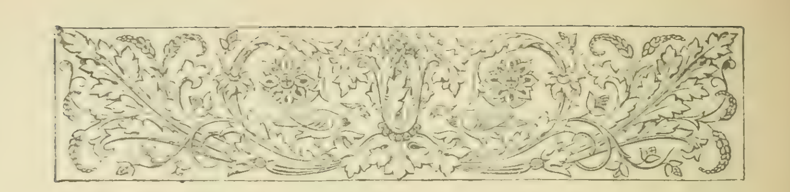
Que t'importe, jeune homme,
Ce n'est pas toi qui m'y suivras.

J'ai suspendu ma ceinture à un arbre,
Et elle entend chanter les oiseaux.

Que portes-tu dans ton cœur, jeune fille?
Est-ce une chanson, est-ce l'amour?
Que t'importe, jeune homme,
Tu n'es pas celui que j'aime.
Où veux-tu que j'en meure, jeune fille?
Auprès de la rivière, pour que les fleurs me pleurent?
Ou bien dans ma petite maison,
Où ma mère me pleurera?
Que m'importe, jeune homme,
Puisque moi je ne te pleurerai pas.

J'ai suspendu ma ceinture à un arbre,
Et elle entend chanter les oiseaux.





XXXI

Une feuille est tombée juste sur tes genoux.

Souffle sur le feu, ma sœur, car il pourrait s'éteindre,
Et s'il s'éteint nous ne verrons plus le chemin,
Et nous nous perdrons parmi le maïs,
Le maïs qui se balance au vent ;
Et tu ne pourrais pas nous finir ton récit,
Où la jeune fille morte
Rêve encore de son amour sous la terre.

Que dit-elle? Elle dit :
Je suis à ma fenêtre, il vient par le chemin
Et me regarde.

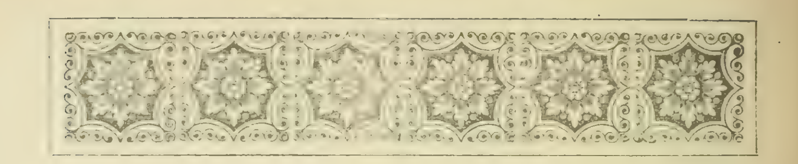
Une feuille est tombée juste sur tes genoux.

Que dit-elle encore? Elle dit :
Cela ne peut être que lui
Qui vienne si tôt du travail.
Le soleil s'étonnera de le voir si tôt dans les champs,
Et le village est très désert sans lui.
Des fleurs poussent sous le blé qu'il a semé.

Une feuille est tombée juste sur tes genoux.

Que dit-elle encore? Elle dit :
O bien-aimé, est-ce toi qui es mort?
Est-ce moi qui suis morte?
Car la nuit est venue et tu ne reviens pas encore,
Et les oiseaux chantaient lorsque tu es parti,
Et les oiseaux se taisent maintenant.
Est-ce toi qui es mort?
Est-ce moi qui suis morte?

Une feuille est tombée juste sur tes genoux.



XXXII

Nous avons passé sur le pont,
Le pont s'est affaissé.

Ju vu cette nuit mon frère dans le jardin ;
Il marchait dans la nuit et il disait :
Si j'avais un manteau pour couvrir ma ceinture,
Et mon couteau aussi qui est dans ma ceinture,
Et les pensées de mon couteau, si je pouvais les recouvrir,
Si j'avais un manteau qui tombe jusqu'à mes pieds,
Je m'en irais sur le chemin,
Sous les acacias en fleurs.

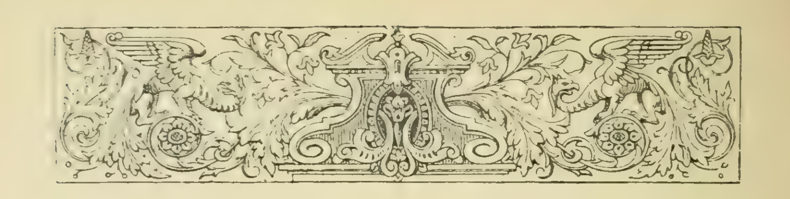
Nous avons passé sur le pont,
Le pont s'est affaissé.

Mais je n'ai que ma chemise,
Je n'ai que cela.
Ma chemise que je porte au travail.
Et mon couteau a des pensées terribles,
Et je l'ai planté dans la terre, dans la terre de mon jardin,
Et je l'ai recouvert de mon bonnet de fourrure,
Et je l'ai arrosé de la sueur de mon front,
Mais il est demeuré stérile ;
Et la pluie ne le fait point fleurir,
Comme l'arbre des forêts.
Et il dira ses pensées à la nuit, il les dira.

Nous avons passé sur le pont,
Le pont s'est affaissé.

Il dira : Pourquoi ai-je si froid ?
Le sang même ne me réchaufferait pas
Si j'en buvais, si j'en buvais.
Pourquoi fais-je si peur aux femmes,
Puisqu'elles tremblent en me voyant ?
La terre répondit : Ne vois-tu jamais le soleil,
Pour avoir tellement froid, pour t'en plaindre toujours ?

Nous avons passé sur le pont,
Le pont s'est affaissé.



XXXIII

Entre dans la horâ, entre vite, avant qu'elle ne se brise,
Et danse, danse jusqu'au soir.

Je ne puis danser, car le soleil me brûle,
Et j'aime mieux rester sous les peupliers avec mon père,
Et écouter les récits qu'il me fait.
Et mon père me raconte qu'il a rencontré dans la plaine
Une jeune fille qui filait sans cesse.
Elle filait comme si le fuseau la brûlait,
Et mon père lui demanda :

Où vas-tu, jeune fille, et pourquoi files-tu ainsi ?
Vas-tu peut-être à la rivière,
Ou bien à la forêt, ou bien vers ta maison
Qui a deux pommiers près du seuil ?
Où vas-tu si vite, dis-moi ?
Et la jeune fille répondit à mon père :
Je m'en vais, je m'en vais vers celui qui m'aime,
Car mon bien-aimé m'a dit
Qu'il ne mourra jamais.
Mon bien-aimé a promis de vivre toujours
Puisque je l'aime ;
Puisque je l'aime, celui que j'aime ne mourra pas.

Entre dans la horâ, entre vite, avant qu'elle ne se brise,
Et danse, danse jusqu'au soir.

Et mon père répondit à cette jeune fille,
Et mon père lui parla ainsi :
Comment fera-t-il pour ne pas mourir, ton bien-aimé ?
Il m'aimera, dit la jeune fille,
Et il ne mourra pas.
Et elle dit encore à mon père, elle dit :
J'ai enterré mon collier d'argent,
Je l'ai enterré sous la terre et sous les semences,
Et un arbre avec beaucoup de feuilles

A poussé au-dessus de mon petit collier,
Juste là-bas un grand arbre a poussé.

Entre dans la horâ, entre vite, avant qu'elle ne se brise,
Et danse, danse jusqu'au soir.

Que t'a dit encore cette jeune fille, mon père?
Elle m'a dit que sa mère restait toujours près du foyer, le soir,
Et qu'elle lui parlait des morts.
Elle m'a dit que celui qu'elle aime
Lui a promis de ne jamais mourir;
Parce qu'elle l'aime tant
Il ne veut pas mourir,
Et qu'il dit aux fleurs qui se flétrissent :
Pourquoi êtes-vous mortes quand tout le monde vous aime?
Et qu'il dit aux étoiles qui s'éteignent le matin :
Pourquoi vous éteignez-vous, puisque le ciel vous aime?
Et les fleurs lui répondent :
Nous avons eu peur de l'hiver;
Et les étoiles lui répondent :
Nous avons eu peur du soleil.

Entre dans la horâ, entre vite, avant qu'elle ne se brise,
Et danse, danse jusqu'au soir.



XXXIV

Dis-moi qui elle est, dis-moi qui elle est.

Elle n'a plus de mère, et le nom de son père
M'est inconnu.
Des fleurs sont nées en même temps qu'elle
Et des fleurs mourront à sa mort.
Non, je ne l'aime pas, mais je la regarde.
Elle s'en va par la forêt et la forêt s'en réjouit.
Si la mort voulait prendre ce qu'il y a de plus doux sur la terre,

C'est elle qu'elle prendrait.
Les enfants qui naîtront d'elle
Seront robustes et vaillants,
Et le lait coulera abondamment de son sein,
Comme une rivière à la fonte des neiges.

Dis-moi qui elle est, dis-moi qui elle est.





XXXV

La route tourne, tourne,
Elle descend le coteau.

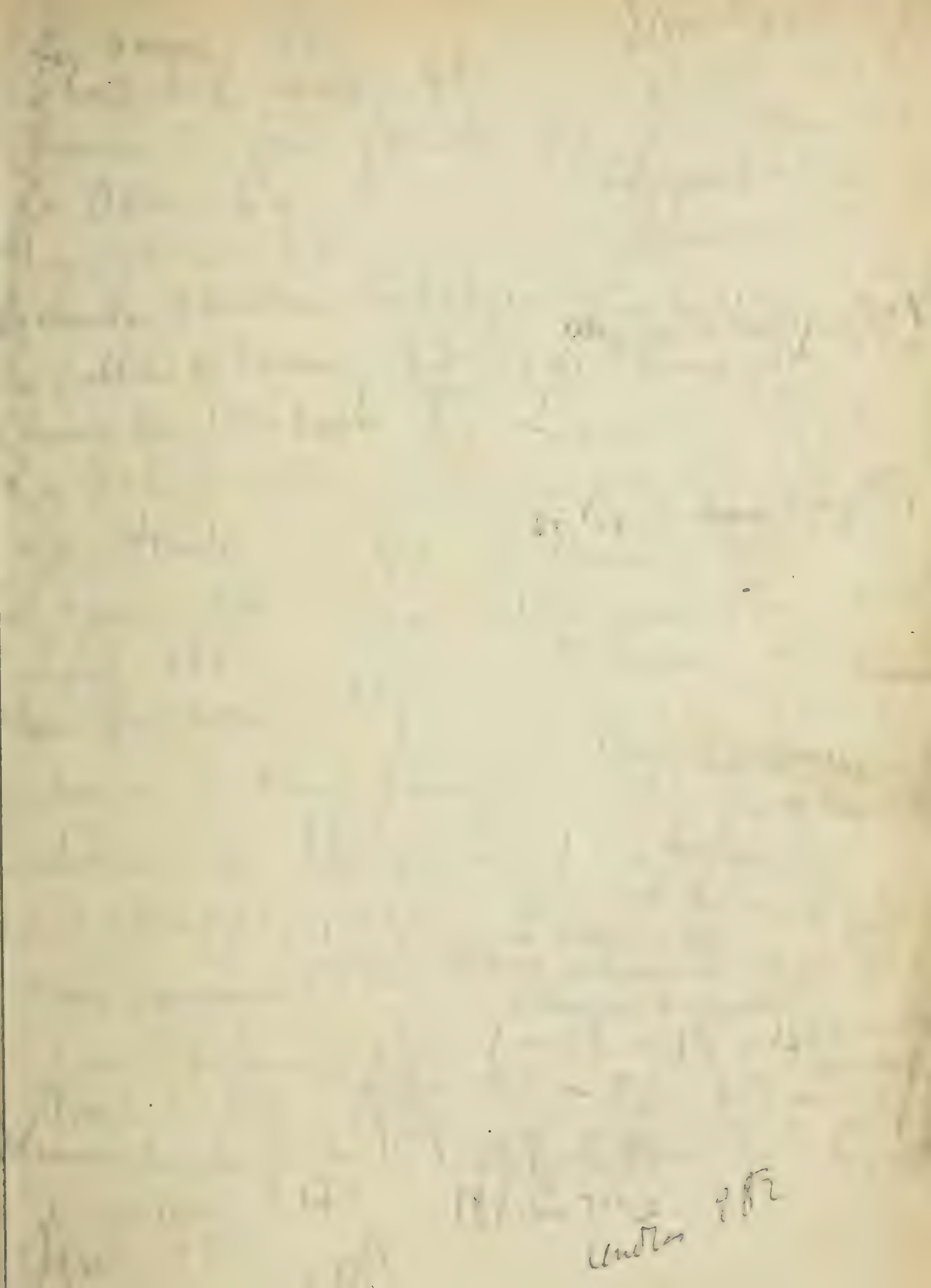
J'ai peur des jours d'hiver qui vont venir, ma sœur.
Est-ce qu'ils seront pareils aux jours de l'autre hiver?
S'ils seront pareils j'en ai peur,
Car je leur dirai : Vous êtes donc pareils?
Et je le dirai en pleurant.

La route tourne, tourne,
Elle descend le coteau.

Que t'ont'ils fait, les jours de l'autre hiver?
Ils ont tué deux pommiers à ma porte,
Et gelé la rivière où mes bœufs s'abreuvaient,
Et blanchi la plaine, car la plaine était blanche,
Tu t'en souviens, ma sœur.
S'ils ne t'ont fait que cela, ce n'est rien;
Tous les jours d'hiver sont pareils.
J'ai peur des jours d'hiver qui vont venir,
Car c'est un jour de l'hiver
Que j'ai tant pensé à la mort.
Et je lui disais : Jour d'hiver,
Toi qui rends la plaine si blanche,
Ne peux-tu me tuer ainsi que les pommiers
Dont les fleurs tombaient sur mon seuil?

La route tourne, tourne,
Elle descend le coteau.





Extrait du Catalogue de la Librairie Alphonse Lemerre

POÈTES CONTEMPORAINS

Léon Barracand	*Poèmes.* 1 vol. in-18.	3 50
Justin Bellanger. . . .	*Poésies anciennes et nouvelles.* 1 vol. . .	5 »
De Borrelli.	*Rama.* Sonnets d'Artiste. 1 v. pt in-8 .	3 50
—	*Arma.* 1 vol. avec portrait.	3 50
—	*Rimes d'Argent.* 1 vol. petit in-8 . . .	3 50
—	*Les Dactyles.* 1 vol. petit in-8°. . . .	3 50
Christian Cherfils . . .	*Musiques de la Vie.* 1 vol. petit in-8 .	3 50
Félix Colome	*L'Écrin.* 1 vol. in-18.	3 50
Henriette Colombet. . .	*Fleurs champêtres.* 1 vol.	3 50
Paul Dufour	*Poèmes légendaires.* 1 vol. in-18. . .	3 50
Paul Grangier	*Les Soupirs.* 1 vol. in-18.	3 50
Raoul de la Grasserie.	*Bretonnes et Françaises.* 1 vol. in-18.	3 50
Vte de Guerne.	*Le Bois sacré.* 1 vol.	3 50
E. Guillaumet.	*La Chanson de l'Homme.* 1 vol. in-18.	3 50
Paul Harel	*Les Voix de la Glèbe.* 1 vol. petit in-8°.	3 50
José-Maria de Heredia.	*Les Trophées.* 1 vol. in-18 (épuisé). .	3 50
Raoul Lafagette	*Les Accalmies.* 1 vol. in-18.	3 50
—	*Symphonies pyrénéennes.* 1 vol. in-18.	3 50
Hyppolyte Lucas	*Choix de Poésies.* 1 vol. in-18. . . .	3 50
Gabriel Martin.	*Poésies fantaisistes.* 1 vol. in-18. . . .	3 50
Daniel Massé.	*Poèmes d'Afrique.* 1 vol.	3 50
Frédéric Mistral. . . .	*Le Poème du Rhône.* 1 vol. in-18. . .	3 50
Pierre de Nolhac. . . .	*Paysages de France et d'Italie.* 1 v. in-18.	3 50
Jos Parker.	*Sous les Chênes.* 1 vol.	3 50
Péhant.	*Sonnets et Poésies.* 1 vol. in-18. . . .	3 50
Adolphe Ribaux	*Rosaire d'Amour.* 1 vol. in-18.	3 50
Antonin Roques	*Légendes et Doïnes.* Chants populaires roumains d'après les recueils de M. Alexandri. 1 vol. in-18. . . .	3 50
—	*Le Nouveau Livre de la Sagesse.* 1 vol.	3 50
Joseph Rousse.	*Poésies Bretonnes.* 1 vol. in-18.	3 50
Jules Troubat.	*Petits Étés de la Cinquantaine.* 1 v. in-18.	3 50
Jacques Turbin.	*Du Fer.* Poèmes et bardits. 1 v. in-18.	3 50
—	*A l'Oreille.* 1 vol. in-18.	3 50
Hélène Vacaresco. . . .	*L'Ame sereine.* 1 vol. in-18.	3 50
—	*Le Rhapsode de la Dâmbovita.* 1 vol.	3 50
Henri Welschinger. . .	*Charlotte Corday.* Poème. 1 vol. in-8°.	3 50

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 4.-5327

